HAL
open science

“ Il était une fois la grammaire ” dans les contes grammaticaux d’Érik Orsenna

Magali Regnacq

▶ To cite this version:

Magali Regnacq. “ Il était une fois la grammaire ” dans les contes grammaticaux d’Érik Orsenna. Littératures. 2012. dumas-00832142

HAL Id: dumas-00832142
https://dumas.ccsd.cnrs.fr/dumas-00832142v1

Submitted on 10 Jun 2013

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Copyright

Magali REGNACQ

« Il était une fois la grammaire » dans les contes grammaticaux d'Erik Orsenna

Mémoire de Master 1 « Master Arts, Lettres, Langues »

Mention : Lettres et Civilisations
Spécialité : Poétiques et Histoire de la littérature et des arts
Parcours : Poétiques et Histoire littéraire

Membres du jury :

Mme Sandrine Bedouret, Maître de conférences en linguistique, stylistique, préprofessionnalisation à l'Université de Pau et des Pays de l'Adour

Mme Julie Gallego, Maître de conférences en langue et linguistique latines à l'Université de Pau et des Pays de l'Adour (directrice de recherche)

Date de soutenance : le 18 juin 2012

Remerciements

Je tiens à adresser mes plus vifs remerciements :

à Madame Gallego, de m'avoir accompagnée tout au long de ce travail et qui, malgré la distance géographique, a été très présente notamment dans mes moments de doute et dont les conseils et corrections m'ont été fort utiles ;

à Madame Bedouret, qui a accepté de faire partie de mon jury ;

à ma mère qui m'a longuement soutenue et encouragée dans mon entreprise et qui m'a transmis sa passion pour la recherche.

Les mots sont les petits moteurs de la vie.
Nous devons en prendre soin.

Erik Orsenna
La grammaire est une chanson douce

Sommaire

REMERCIEMENTS **2**

SOMMAIRE **4**

INTRODUCTION **7**

CHAPITRE I : VERS DE NOUVELLES AVENTURES GRAMMATICALES **10**

I. « Les mots sont les petits moteurs de la vie » (Erik Orsenna, *La grammaire est une chanson douce*) 12

II. Volonté de rénover l'enseignement de la grammaire 23

III. Le conte : une nouvelle approche de la grammaire 41

CHAPITRE II : LA REPRESENTATION DE LA GRAMMAIRE DANS LES CONTES **66**

I. Les personnages principaux 67

II. La personnification de la grammaire 87

III. Grammaire étudiée par le biais d'exemples quotidiens, intemporels et universels. 121

IV. Solfège et grammaire, même combat ? 131

CHAPITRE III : L'ECRITURE, LA LANGUE : MIROIR DE LA PAROLE D'ERIK ORSENNA 145

I. Mise en abîme de la langue 146

II. L'art du langage : un outil pour attirer l'attention du lecteur 164

III. Les références littéraires : un éloge de l'écriture 183

CONCLUSION 208

BIBLIOGRAPHIE 212

TABLE DES ANNEXES 226

TABLE DES ILLUSTRATIONS 238

INDEX DES REFERENCES LITTERAIRES, CULTURELLES ET DES FIGURES DE STYLE DANS LES QUATRE CONTES 240

TABLE DES MATIERES 242

Avertissement

La référence des ouvrages suivants sera donnée de manière abrégée :

- BENTOLILA, Alain. *Le Verbe contre la barbarie : apprendre à nos enfants à vivre ensemble*. Paris : Odile Jacob, 2007.
  Abréviation : *Verbe*

- ORSENNA, Erik. *La grammaire est une chanson douce*. Paris : Stock, 2001. (Livre de poche, 2003).
  Abréviation : *Grammaire*

- ORSENNA, Erik. Les *Chevaliers du Subjonctif*. Paris : Stock, 2004. (Livre de poche, 2006).
  Abréviation : *Chevaliers*

- ORSENNA, Erik. La *Révolte des accents*. Paris : Stock, 2007. (Livre de poche : 2008).
  Abréviation : *Révolte*

- ORSENNA, Erik. *Et si on dansait ?*. Paris : Stock, 2009. (Livre de poche : 2010).
  Abréviation : *Dansait ?*

- RAMBAUD, Patrick. *La Grammaire en s'amusant*. Paris : Grasset & Fasquelle, 2007 (Livre de poche : 2009).
  Abréviation : *En s'amusant*

Introduction

> La grammaire essaie de mettre de l'ordre dans le grand peuple des mots. Si on ne leur imposait pas des règles, ils iraient n'importe où les mots. Ils s'assembleraient n'importe comment. Et plus personne ne se comprendrait. Ou alors ils resteraient chacun dans son coin, ils refuseraient de former des phrases. Quel dommage ! Quel gâchis ! La grammaire rapproche, la grammaire relie, la grammaire accorde[1].

Erik Orsenna, né en 1947 et membre de l'Académie française depuis 1998, prête sa plume depuis plusieurs années à la défense de la langue française. Le rôle des académiciens est d'assurer, par la rédaction du dictionnaire, le « bon usage » de la langue. Notre auteur entretient une relation privilégiée avec les mots puisqu'il travaille à leur diffusion. La grammaire est donc une discipline importante pour Erik Orsenna qui suit les évolutions linguistiques de la langue. En outre, il revêt aussi le statut d'écrivain en parallèle à celui d'économiste. L'écriture devient sa principale complice pour exprimer sa passion pour la langue française et pour ses divers mécanismes grammaticaux. Cependant, lors du prix Goncourt des lycéens en 1997 où notre académicien venait débattre de la grammaire et de son enseignement, il s'est retrouvé confronté aux appréhensions et aux lassitudes des élèves face à la grammaire. Ces derniers ne sont plus réceptifs à un enseignement jugé, par notre auteur, trop technique et sclérosé. Ainsi, Erik Orsenna a entrepris d'écrire une nouvelle grammaire pour « tenter, en racontant, de donner le goût de la grammaire aux jeunes générations[2]. ». Notre auteur amène son lecteur dans les territoires mystérieux de la langue française, qui prônent le plaisir et le pouvoir de l'imagination, à travers quatre contes : *La grammaire est une chanson douce*[3], *Les Chevaliers du Subjonctif*[4], *La Révolte des accents*[5] et *Et si on dansait ?*[6]. Les deux jeunes

[1] ORSENNA, Erik. *Et si on dansait ?*. Paris : Stock, 2009. (Livre de poche : 2010), p. 29.
[2] *Op. cit*. p. 119.
[3] ORSENNA, Erik. *La grammaire est une chanson douce*. Paris : Stock, 2001. (Livre de poche, 2003).
[4] ORSENNA, Erik. *Les Chevaliers du Subjonctif*. Paris : Stock, 2004. (Livre de poche, 2006).

protagonistes, Jeanne et son frère Thomas, s'aventurent dans le monde magique de la grammaire où les mots mènent une vie en étroite connivence avec celle des humains. Les deux héros ne cessent d'évoluer et de découvrir, en même temps que le lecteur, la nécessité des langues et du « bon usage » de la grammaire dans toute vie humaine comme nous le dit Monsieur Henri, le musicien et l'amoureux des mots que rencontrent Jeanne et Thomas :

> Vingt-cinq langues meurent chaque année ! Elles meurent, faute d'avoir été parlées. Et les choses que désignent ces langues s'éteignent avec elles. Voilà pourquoi les déserts peu à peu nous envahissent. À bon entendeur, salut ! Les mots sont les petits moteurs de la vie. Nous devons en prendre soin[7].

Notre étude s'intéresse aux moyens utilisés par Erik Orsenna pour transmettre des notions grammaticales. Pourquoi a-t-il privilégié la forme du conte ? Comment réussit-il à sauver les mots et la langue française, tout en s'éloignant des manuels traditionnels de grammaire ? En quoi, en combinant plaisir, imagination, poésie, parvient-il à redonner le goût de la grammaire aux lecteurs, sur le plan réel, et aux deux protagonistes, sur le plan fictionnel ?

Ainsi analyserons-nous les différentes techniques exploitées par notre conteur pour diffuser, par la forme du conte, un enseignement grammatical. Tout d'abord, nous nous intéresserons à la naissance de ce projet, en nous focalisant sur l'importance de la grammaire que peint Erik Orsenna, ainsi que d'autres auteurs, sur les différents constats alarmants qui ont abouti à une volonté de rénover l'enseignement de la grammaire et sur le choix de la forme du conte, qui recouvre une grande richesse pédagogique. Ensuite, nous verrons que notre auteur donne un nouveau visage de la grammaire, bien éloigné de celui des manuels traditionnels, car elle est personnifiée à travers une multitude d'éléments, comparée à l'amour ou à la musique et les personnages principaux acquièrent, en même temps que le lecteur, une culture grammaticale. Enfin, nous

---

[5] ORSENNA, Erik. La *Révolte des accents*. Paris : Stock, 2007. (Livre de poche : 2008).
[6] ORSENNA, Erik. *Dansait ?*.
[7] ORSENNA, Erik. *Grammaire*, p. 51.

aborderons la place de l'écriture, de la langue qui permet à Erik Orsenna de transmettre ses messages grammaticaux : les mots eux-mêmes sont ses principaux alliés dans cette entreprise.

Chapitre I : Vers de nouvelles aventures grammaticales

La grammaire, en particulier son histoire et son enseignement, est au cœur de plusieurs débats. Des grammairiens et auteurs lui accordent un intérêt considérable et ont décidé de la défendre et de mettre en lumière son importance dans la vie quotidienne.

Constatant que les jeunes écoliers sont moins réceptifs à la grammaire que les générations antérieures, ces écrivains ont décidé de l'aborder sous un nouvel angle. Il s'agit donc d'envisager de nouvelles méthodes pour son enseignement. Nous parlerons plus particulièrement de trois auteurs, parmi lesquels Erik Orsenna. En effet, il est intéressant de constater que d'autres écrivains ont prêté leur plume à la même cause qu'Erik Orsenna. Alain Bentolila, linguiste, a élaboré le *Rapport de mission sur l'enseignement de la grammaire* en 2006 et a écrit plusieurs œuvres concernant le langage et l'importance de la grammaire. Patrick Rambaud, écrivain, revisite également la grammaire dans son œuvre *La Grammaire en s'amusant*[8].

Nous verrons dans cette partie pourquoi et comment est né ce projet et en quoi, selon ces auteurs, la grammaire est certes un « Ensemble des règles qui président à la correction, à la norme de la langue écrite ou parlée » (telle est la définition du dictionnaire *Larousse*) mais qu'elle est également bien plus que cela.

[8] RAMBAUD, Patrick. *La Grammaire en s'amusant*. Paris : Grasset & Fasquelle, 2007 (Livre de poche : 2009).

I. « Les mots sont les petits moteurs de la vie » (Erik Orsenna, *La grammaire est une chanson douce*)

Quel est le rôle de la grammaire dans notre vie quotidienne ? En quoi sa bonne utilisation est-elle indispensable ? Telles sont les questions auxquelles ont répondu trois auteurs : Alain Bentolila, Erik Orsenna et Patrick Rambaud.

1- Définition de la grammaire dans les œuvres d'Alain Bentolila, Erik Orsenna et Patrick Rambaud

Alain Bentolila est professeur de linguistique à l'université Paris-V-Sorbonne, et conseiller scientifique de l'Observatoire national de la lecture et de l'Agence nationale de lutte contre l'illettrisme. Il a écrit plusieurs ouvrages et s'est particulièrement intéressé à la maîtrise de la langue et de la syntaxe.

Le Verbe contre la barbarie[9] est une de ses œuvres qui est consacrée à la langue et son évolution, son caractère sacré dans la vie quotidienne, son rapport avec les hommes et l'utilisation qu'ils en font. Luttant contre l'illettrisme et l'insécurité linguistique qui touchent beaucoup d'enfants, l'auteur met en avant l'importance d'une bonne maîtrise de la langue.

Alain Bentolila offre donc une définition de la langue et de sa grammaire au sein de son œuvre. Dès l'avant-propos, l'auteur affirme que lorsque l'enfant prononce ses premiers mots, il manifeste ainsi « le projet de l'homme d'imposer par le verbe sa pensée au monde. »[10]. Ce projet devient une nécessité pour l'enfant. Dans le premier chapitre « Comment l'enfant en vient aux mots », Alain Bentolila explique que tout être humain souhaite être compris par autrui et veut communiquer : « l'enfant, répondant à l'intérêt qu'on lui porte, manifeste le

[9] BENTOLILA, Alain. *Le Verbe contre la barbarie : apprendre à nos enfants à vivre ensemble.* Paris : Odile Jacob, 2007.
[10] *Op. cit.* p. 7.

goût qu'il a des autres et ses intentions de leur envoyer des informations[11]. » Cette ambition de nommer participe au progrès de l'enfant dans son apprentissage de la langue orale.

Cette volonté de parler provient donc d'un désir de s'ouvrir au monde et aux autres. Alain Bentolila poursuit cette réflexion en expliquant les bienfaits d'un bon usage de la langue, d'une bonne maîtrise de la grammaire. Le linguiste évoque le pouvoir pacifique des mots. Lorsque l'homme maîtrise la langue, il réduit les risques d'une violence physique ; savoir parler correctement, utiliser les bonnes structures grammaticales afin de se faire comprendre affaiblit toute menace d'en venir aux mains :

> la langue n'est pas faite pour parler à un autre moi-même, celui qui pense comme moi, qui a vécu où j'ai vécu, qui croit en le même dieu que moi. La langue n'est pas faite pour parler à ceux que j'aime ; *elle est faite, j'ose le dire, pour parler à ceux que l'on n'aime pas,* pour leur dire des choses qu'ils n'aimeront sans doute pas, mais qui nous permettront peut-être de nous reconnaître ″hommes de parole″[12] .

Le juste usage de la langue est donc indispensable.

L'homme peut imposer son intelligence au monde grâce au langage en privilégiant la réflexion à la perception : « Pouvoir formidable du verbe d'imposer, contre l'évidence du "perçu", une représentation qui privilégie l'explication audacieuse sur le banal constat ![13] ». On peut aller plus loin que ce que l'on voit, émettre des hypothèses et cela est possible grâce aux outils grammaticaux. Alain Bentolila illustre son propos avec un exemple de situation à l'école. Une maîtresse demande à plusieurs élèves de dessiner l'ombre de Vanessa à des heures différentes mais au même endroit à chaque fois. Lorsque la maîtresse leur demande ce qu'ils voient, les élèves lui répondent : « maîtresse, c'est une fleur ! »[14], parce qu'ils ne s'intéressent qu'au dessin formé par les

[11] BENTOLILA, Alain. *Verbe*, p. 18.
[12] *Op. cit.* p. 8.
[13] *Op. cit.* p. 142.
[14] BENTOLILA, Alain. *Verbe*, p. 140.

différentes ombres successives. Seule Vanessa suggère une interprétation : « je *crois* que ça a *tourné*. »[15] C'est alors « l'intelligence » qui voit et non pas seulement les yeux. Grâce au verbe, Vanessa[16] a privilégié l'explication, la réflexion plutôt que le simple constat du « perçu ». Si la langue peut aller plus loin qu'une simple perception, c'est grâce au pouvoir grammatical qui agit sur les mots. Alain Bentolila parle « d'indicateurs de fonction » et il désigne en ce terme les prépositions et la position des mots dans la phrase. Ainsi, la grammaire est libératrice :

> Elle permet à la langue d'évoquer contre le conservatisme ce qui n'est pas encore mais sera sans doute un jour ; d'affirmer contre les préjugés ce que l'on ne constate pas *de visu* mais qui se révèlera peut-être juste et vrai ; décrire *contre le conformisme* ce que l'on n'a pas encore osé formuler mais que les générations à venir trouveront d'une audace magnifique[17].

La célèbre phrase de Nicolas Copernic « la Terre tourne autour du soleil » en est un bel exemple. Même s'il allait à l'encontre des idées de l'époque, il fut compris selon ses intentions :

> En positionnant « Terre » devant « tourne », il impose à ses interlocuteurs l'obligation d'en faire l'agent du procès « tourner ». [...] En utilisant la locution prépositionnelle « autour de », Copernic donne à « Soleil » un rôle bien spécifique dans la scène que l'on doit reconstruire[18].

Contre l'attendu, le pouvoir grammatical d'une langue ouvre d'autres perspectives, d'autres horizons. Si la langue peut aller plus loin que ce que l'on voit, elle permet alors à la poésie d'ouvrir ses portes à l'imaginaire, et de se perdre dans un univers qui n'est pas seulement le miroir fidèle du monde.

---

[15] *Loc. cit.*

[16] Alain Bentolia précise que les filles ont un rapport différent aux mots que les garçons : « Je n'ai que des filles, deux pour être précis. Et j'en suis fort aise ; le rapport des filles avec la langue est sans aucun doute plus ouvert, plus sain, que celui infiniment plus frileux et plus ambigu qu'entretiennent certains garçons avec les mots » (p. 60). Il est intéressant de voir que le personnage principal des contes d'Erik Orsenna est Jeanne, une jeune fille.

[17] BENTOLILA, Alain. *Verbe*, p. 143.

[18] *Op. cit.* p. 142.

Lorsque Alain Bentolila cite Paul Éluard qui dit que « la Terre est bleue comme une orange[19]», il fait l'éloge du pouvoir créateur de la langue.

D'autres auteurs font également l'éloge de la grammaire. C'est le cas de Patrick Rambaud, écrivain français qui a publié de nombreux livres et des parodies littéraires. Son œuvre, *La Grammaire en s'amusant*, est un roman sous forme de dialogue entre « Moi » et un jeune garçon de sept ans, « Lui ». Le personnage « Moi » enseigne la grammaire à « Lui ». Patrick Rambaud aborde donc la grammaire sous un nouvel angle. Dans la préface, il nous transmet une définition de la grammaire : « La grammaire n'est qu'un mode d'emploi qui évolue avec l'usage et le temps. Ce n'est pas une punition mais une nécessité, un droit, une chance et un jeu[20]. »Patrick Rambaud présente le caractère ludique de la grammaire qui est souvent occulté. Il veut présenter la grammaire sous toutes ses formes : son utilité mais aussi le plaisir que l'on peut éprouver à jouer avec les mots, les phrases. D'ailleurs, lorsque « Moi » explique à « Lui » les fonctionnalités du verbe, Patrick Rambaud fait une métaphore en comparant la conjugaison des verbes avec une console de jeux : « Ici tu as la manette des vitesses que tu bouges en avant, en arrière, en haut, en bas, et là les touches qui te permettent de sélectionner les différentes figures du verbe choisi[21]. »

Patrick Rambaud utilise de nombreuses métaphores pour définir la grammaire. En effet, comme nous le verrons avec Erik Orsenna, cette figure de style permet au lecteur de faire appel à son imagination et de relier un énoncé grammatical avec un élément connu de la réalité : cela facilite ainsi la compréhension du lecteur. Afin d'expliquer à « Lui » l'utilité de la grammaire, « Moi » se réfère aux notices qui sont indispensables pour monter des meubles :

> Pareillement, la grammaire t'explique l'art de lire et d'écrire, elle te donne l'ensemble des règles qui décrivent les meilleures manières de se servir des sons, des

[19] BENTOLILA, Alain. *Verbe*, p. 153.
[20] RAMBAUD, Patrick. *En s'amusant*, p. 12.
[21] *Op. cit.* p. 114.

> lettres, des mots et des phrases, comment les agencer, comment les visser ensemble[22].

La grammaire est donc une chance, car ainsi on comprend le monde qui nous entoure et on entre en contact avec autrui. Cela nous distingue des chimpanzés, comme nous l'indique l'auteur. Tel est le pouvoir de l'homme comparé aux singes : « Nous avons 98% de gènes communs avec ces animaux. Intéressons-nous aux 2% qui nous éloignent d'eux[23]. ». D'ailleurs, Alain Bentolila confirme cette différence lorsqu'il regarde avec sa fille un documentaire sur les chimpanzés : « La différence entre la langue des hommes et les " langues " animales tiendrait alors à un " déficit phonatoire " qui ne permettrait pas à l'animal de réaliser nos prouesses articulatoires[24]». Lorsque Patrick Rambaud évoque les verbes, il utilise à nouveau une métaphore et compare les verbes aux moteurs (cette référence à la mécanique n'est pas anodine quand on sait que « Moi » s'adresse à un jeune garçon, car cette discipline intéresse souvent les garçons) : « Une phrase sans verbe n'avance pas, elle manque de tonus, elle ne va nulle part. Si tu grimpes dans une voiture sans moteur, tu vas faire du surplace. [...] Le verbe, justement, c'est le moteur[25] ».

La personnification est une autre figure de style que Patrick Rambaud, tout comme Erik Orsenna, utilise car elle lui permet de donner une définition grammaticale animée et pleine de vivacité. Les mots sont vus comme des personnes qui vivent et vieillissent dans notre monde : « Les mots naissent, grandissent, s'installent, se marient, s'encanaillent, se déguisent, évoluent, s'affadissent parfois, dorment et se réveillent en changeant de mine, perdent de leur pouvoir, voyagent, se fatiguent, meurent[26]. ». Si Patrick Rambaud personnifie la grammaire, c'est qu'il considère qu'elle fait partie de nous, et que

---

[22] RAMBAUD, Patrick. *En s'amusant*, p. 30.
[23] *Loc. cit.*
[24] BENTOLILA, Alain. *Verbe*, p. 176.
[25] RAMBAUD, Patrick. *En s'amusant*, p. 111.
[26] *Op. cit.* p. 55.

l'on ne peut pas s'en passer. Les mots ont un pouvoir particulier puisqu'ils ont plusieurs rôles qui sont indispensables pour l'homme, en particulier pour l'artiste. Voici la citation de Maupassant, dans le *Figaro* du 3 juillet 1884, que nous transmet Patrick Rambaud :

> L'artiste sait qu'avec des mots on peut rendre visibles les choses comme avec des couleurs ; il sait qu'ils ont des tons, des lumières, des ombres, des notes, des mouvements, des odeurs, que, destinés à raconter tout ce qui est, ils sont tout, musique, peinture, pensée, en même temps qu'ils peuvent tout[27].

Tout au long de ses quatre contes grammaticaux, Erik Orsenna explore les territoires de la langue française et en peint la grammaire. Une peinture réalisée avec amour et passion. Tout comme les deux auteurs précédents, Erik Orsenna offre une nouvelle vision de la grammaire. Il veut avant tout montrer à ses lecteurs qu'elle rime avec plaisir et non avec ennui.

Le personnage principal, Jeanne, commun à toutes les histoires, va évoluer dans le monde grammatical. D'abord en proie au doute par rapport au caractère ludique de la grammaire, elle va vite changer d'avis et plonger dans un univers riche et amusant. C'est tout au long de son parcours que le lecteur va découvrir ce qu'est la grammaire. Erik Orsenna veut se détacher de la grammaire traditionnelle : Jeanne va apprendre le juste usage de la langue à travers la pratique. Elle va se confronter directement aux éléments langagiers, comme on pourra le voir dans la seconde partie de cette étude. L'auteur revisite donc la grammaire à travers les expériences de Jeanne.

Jeanne part donc à la conquête des différentes composantes de la grammaire. Dans le premier tome, *La grammaire est une chanson douce*[28], la jeune fille apprend la fonctionnalité des mots et découvre la syntaxe des phrases. Elle et son frère ont échoué sur une île mystérieuse où les mots ont une importance particulière et une ville leur est même réservée. Ainsi, Jeanne part

[27] RAMBAUD, Patrick. *En s'amusant*, p. 163.
[28] ORSENNA, Erik. *Grammaire*.

directement à la rencontre des mots et comprend peu à peu quels sont leurs rôles dans une phrase. Monsieur Henri, habitant de l'île, poète et musicien[29], l'aide dans cette découverte grammaticale et lui enseigne la beauté de cette discipline. Elle va également comprendre qu'une langue recouvre une très grande quantité de mots et que l'on se doit de les préserver. C'est le rôle du personnage de la nommeuse, qui sauve les mots rares ou oubliés en les prononçant, afin de leur redonner vie.

Dans *Les Chevaliers du Subjonctif*[30], la leçon grammaticale est consacrée aux temps et aux modes, en particulier celui du subjonctif. Jeanne est en vacances, toujours sur une île. Elle fait la rencontre d'un cartographe qui doit dessiner des îles, dont celle du subjonctif. Il embauche la jeune fille en tant qu'assistante. À travers ce voyage, Erik Orsenna va transmettre les valeurs du subjonctif. Par exemple, lorsque le cartographe éprouve des difficultés pour dessiner les contours de l'île du subjonctif, Jeanne trouve une explication :

> L'île que nous survolons n'est pas comme les autres, patron. Si j'ai bien compris, le subjonctif est l'univers du doute, de l'espérance, de tous les possibles...Comment voulez-vous que l'île du doute, de l'attente, du désir, de l'espérance, de tous les possibles ait des contours bien définis ?[31].

Ainsi, toujours à travers les épreuves de Jeanne, l'auteur définit des notions grammaticales.

Dans le troisième conte, *La Révolte des accents*[32], Erik Orsenna fait l'éloge de l'accentuation. Les accents se sont évadés de l'île où Jeanne travaille en tant qu'adjointe du capitaine du port. Ils sont partis se réfugier en Inde où notre héroïne va aller à leur recherche. Erik Orsenna veut montrer, à travers la

---

[29] Comme le prénom l'indique, Erik Orsenna s'est inspiré d'Henri Salvador pour composer ce personnage de musicien, guide spirituel de Jeanne. Le titre même du premier livre, *La grammaire est une chanson douce*, fait allusion à la célèbre chanson de Salvador, *Une chanson douce*, dont le véritable titre est *Le loup, la biche et le chevalier*, personnages qui semblent tout droit sortis d'un conte.
[30] ORSENNA, Erik. *Chevaliers*.
[31] *Op. cit.* p. 107.
[32] ORSENNA, Erik. *Révolte*.

fuite des accents, qu'ils sont indispensables à la langue : « leur absence *éteignait* les mots. On aurait dit que notre langue française avait, soudain, perdu tout élan, tout éclat, toute lumière. »[33]

Enfin, dans le dernier conte *Et si on dansait ?*[34], Erik Orsenna évoque la ponctuation. Jeanne écrit des discours pour des hommes politiques et apprend le rôle de la ponctuation dans un discours :

> Qu'est-ce qu'un discours ? Une sorte de chanson, où la musique (le ton, le rythme) joue un rôle aussi grand que les paroles. Un discours s'écrit en parlant, en parlant fort. Les mots ressemblent à de jeunes oiseaux : ils doivent être lancés dans l'air pour vérifier s'ils savent voler. Si les mots s'écrasent, il faut en changer[35].

Erik Orsenna donne donc une définition de la grammaire sous une forme éclatée. À travers les péripéties de Jeanne, l'écrivain aborde différentes notions. À la fin de son apprentissage, dans *Et si on dansait ?*, Jeanne nous confiera une définition générale de la grammaire :

> La grammaire essaie de mettre de l'ordre dans le grand peuple des mots. Si on ne leur imposait pas des règles, ils iraient n'importe où, les mots. Ils s'assembleraient n'importe comment. Et plus personne ne se comprendrait. Ou alors ils resteraient chacun dans son coin, ils refuseraient de former des phrases. Quel dommage ! Quel gâchis ! La grammaire rapproche, la grammaire relie, la grammaire accorde[36].

Jeanne montre qu'elle a compris l'utilité de la grammaire car elle permet de rassembler les mots et de donner sens aux phrases. À travers la définition qu'elle nous donne ci-dessus, elle rappelle ce qu'est la grammaire mais elle évoque aussi son rôle et son importance.

---

[33] ORSENNA, Erik. *Révolte*, p. 39.
[34] ORSENNA, Erik. *Dansait ?*.
[35] *Op. cit.* p. 26.
[36] *Op. cit.* p. 29.

2- L'importance de la grammaire

La grammaire a une place importante dans la vie quotidienne. Alain Bentolila, Erik Orsenna et Patrick Rambaud l'ont montré dans leurs œuvres respectives. Cette discipline n'est pas que le mode d'emploi d'une langue, elle sert également à s'ouvrir au monde et à le comprendre, à rentrer en contact avec autrui. Sans elle ou mal employée, la relation avec notre semblable est altérée car la compréhension du dialogue est affaiblie. Le personnage de « Moi » l'annonce dans *La Grammaire en s'amusant* :

> La syntaxe est concrète. Elle t'offre une trousse à outils pour assembler les mots. Cela te permet de mettre de l'ordre dans ta tête et d'être compris par les autres. Il ne faut pas que le train de ta phrase déraille, sinon c'est l'accident, un incompréhensible bredouillis[37].

« Les mots sont les petits moteurs de la vie »[38], telle est la phrase que prononce Monsieur Henri à Jeanne et Thomas dans *La grammaire est une chanson douce*. Dans chaque conte, les mots, temps, accents, ou signes de ponctuation occupent une place privilégiée. Sans eux, les habitants des îles perdent leur goût de vivre. En effet, des hommes qui avaient perdu l'usage de la parole ont cru qu'ils pouvaient vivre dans le silence et ont donc refusé de nommer les choses, ils ont fini par mourir[39] ; privés du subjonctif, les hommes ne peuvent plus s'évader dans l'univers de l'imaginaire[40] ; la langue française dépourvue d'accents perd sa richesse, son éclat[41] ; sans une bonne utilisation de la ponctuation, les messages et les discours deviennent incompréhensibles[42]. Ainsi, une vie sans une bonne utilisation de la grammaire n'est pas envisageable pour Erik Orsenna. D'ailleurs, il est intéressant de noter qu'après la fuite des

[37] RAMBAUD, Patrick. *En s'amusant*, p. 147.
[38] ORSENNA, Erik. *Grammaire*, p. 51.
[39] *Op. cit.*
[40] ORSENNA, Erik *Chevaliers*.
[41] ORSENNA, Erik *Révolte*
[42] ORSENNA, Erik *Dansait?*.

accents, Madame Jargonos, l'inspectrice académique, est la seule à ne pas être dépourvue d'accents lorsqu'elle s'exprime. Elle n'y voit qu'une seule réponse :

> Peut-être que j'aime trop la grammaire. Elle fait partie de moi, elle me donne la mesure, comme mon cœur ; elle relie tous les morceaux de moi, comme mon sang ou mes muscles. La grammaire est comme ma vie. Et puisque les accents font partie de la grammaire, ils ne sortiront de moi qu'à ma mort[43].

Erik Orsenna veut donc montrer que la grammaire n'est pas une contrainte, mais bel et bien une chance. Lors d'une leçon de français, Mademoiselle Laurencin, l'institutrice de Jeanne, déclare ceci aux élèves : « Bénissez la chance, mes enfants, d'avoir vu le jour dans l'une des plus belles langues de la Terre. Le français est votre pays. Apprenez-le, inventez-le. Ce sera, toute votre vie, votre ami le plus intime[44]. ». Il faut enrichir son vocabulaire, tel est le message de l'auteur. En effet, il faut s'imprégner de la langue, découvrir de nouveaux mots qui nous serviront toujours. Par exemple, lorsqu'il est au marché aux mots dans le premier conte, Thomas en profite pour enrichir son vocabulaire amoureux à la boutique « AU VOCABULAIRE DE L'AMOUR/ TARIF RÉDUIT POUR LES RUPTURES ». En effet, il en éprouve le besoin pour impressionner les filles :

> Il faisait provision. Il saurait leur parler, aux filles, dès son retour, elles n'en reviendraient pas. Depuis le temps qu'il cherchait une recette pour draguer les grandes, les bien trop grandes pour lui[45].

L'auteur semble ainsi vouloir dire que face à toute situation, on peut trouver une solution grâce au langage.

Alain Bentolila évoque également l'importance du « juste usage[46] » de la langue. Lorsqu'on est intime avec la langue, qu'on maîtrise les règles d'une langue, on devient lucide et critique vis-à-vis des discours que l'on écoute. C'est un point très important pour le linguiste, car on a ainsi un regard distancié sur la langue et on évite alors de tomber dans la crédulité. En effet, le locuteur peut

---

[43] ORSENNA, Erik. *Révolte*, p. 45.
[44] ORSENNA, Erik. *Grammaire*, p. 13.
[45] *Op. cit.* p. 44.
[46] BENTOLILA, Alain. *Verbe*, p. 111.

être un « usurpateur du verbe ». Il s'agit pour le destinataire du discours de ne pas rester passif mais au contraire d'avoir l'esprit critique. Il donne en exemple plusieurs extraits de discours d'hommes politiques qui utilisent des procédés grammaticaux afin que les citoyens ne remettent pas en question leur discours : « Ancien ministre de l'Éducation "Tous les efforts seront faits pour que la démocratisation de l'école devienne une réalité ". *De quels efforts s'agit-il ? Par qui seront-ils faits ? Et quand ? Qu'est-ce qu'on entend par démocratisation ?*[47]. ». Dans le dernier conte, Jeanne, qui a bien grandi, écrit elle aussi des discours pour des hommes politiques et se sert de procédés linguistiques adéquats pour transmettre son message. Voici l'un de ses discours, accompagné par Thomas pour effectuer la ponctuation en musique: « Ça suffit ! (frappe violente) On nous a trop promis ! (idem) trop menti ! (idem) [48]. » L'intonation due à la ponctuation permet à Jeanne d'attirer l'attention de son auditoire. Convaincre à l'aide de moyens grammaticaux est un procédé très utilisé. Le « juste usage » de la langue permet de mieux interpréter les discours qu'on nous propose, d'être vigilant car « la langue sert [...] le maladroit comme le talentueux, l'usurpateur comme le juste[49]. ».

Alain Bentolila précise que le « juste usage » de la langue se fonde sur les attentes d'autrui en mobilisant les moyens grammaticaux nécessaires. Il illustre son propos avec les déclarations d'un homme politique en 1972. Ce politicien parsème son discours de figures de style, afin que ses paroles transmettent la beauté de la langue : « Serpents silencieux, lovés dans l'ombre inquiétante de profondes antichambres, loups hurlants venus dévorer les forces vives de notre patrimoine[50]. ». Cependant, il n'évoque clairement le but concret du discours que bien plus loin. Il faisait référence au danger des mots étrangers qui dénaturaient la langue française. Dans cet exemple, le politicien voulait

[47] *Op. cit.* p. 133.
[48] ORSENNA, Erik. *Grammaire*, p. 27.
[49] BENTOLILA, Alain. *Verbe*, p. 157.
[50] BENTOLILA, Alain. *Verbe*, p. 110.

impressionner son assemblée sans dévoiler le but premier de son discours qui concernait son auditoire. Le « juste usage » de la langue, c'est donc transmettre un discours en prenant en compte autrui et ses attentes. La grammaire est alors fondamentale dans le rapport avec notre semblable. Patrick Rambaud a d'ailleurs affirmé qu'il a écrit *La Grammaire en s'amusant* pour offrir une « grammaire lisible » à son lecteur.

Ces trois auteurs ont peint avec passion une discipline nécessaire à l'homme et la grammaire est abordée sous différents visages. Les écrivains affirment son importance dans la vie quotidienne. Cependant, constatant que plusieurs facteurs ont conduit à délaisser le « juste usage » de la langue, grammairiens et écrivains proposent la rénovation de l'enseignement de la grammaire.

II. Volonté de rénover l'enseignement de la grammaire

La volonté de la rénovation de l'enseignement de la grammaire résulte du constat alarmant de l'appauvrissement de la langue française. Nous allons reparler de nos trois auteurs qui alertent le lecteur sur le danger de ce constat et proposent des solutions visant à adopter de nouvelles méthodes pédagogiques.

1- Inquiétudes et constats alarmants

Nous allons montrer les différentes questions alarmantes sur lesquelles s'interrogent les auteurs afin de comprendre les propositions annoncées pour tenter de résoudre ces problèmes.

Alain Bentolila, Erik Orsenna et Patrick Rambaud dénoncent le même problème : les dangers de la télévision, de l'informatique, du monde médiatique. Ces différents points sont défavorables à une bonne pratique de la langue, de la grammaire.

Alain Bentolila décrit la télévision comme étant « crétinisante[51] ». Selon le linguiste, la télévision n'invite pas à la réflexion et n'offre pas de sécurité linguistique. Il parle d'ailleurs « d'insécurité linguistique[52] », terme récurrent dans son œuvre. Il illustre son propos avec un exemple de situation. Il assiste à un cours dans un lycée professionnel à Paris en zone d'éducation prioritaire. Le professeur lit un texte extrait de *Le Rouge et le Noir* de Stendhal. Dès le début, les élèves sont sceptiques : « Y a des mots, je les ai jamais entendus[53] ! ». Mais le professeur lit tout de même le texte en y mettant toute la ponctuation nécessaire. À la fin de la lecture, le professeur souhaite échanger avec les élèves leurs impressions sur ce texte. Les élèves livrent alors leurs ressentis intimes et dans un langage détaché du langage commun : « Dites-moi, madame, est-ce que vous croyez qu'il va la niquer ? », « Moi, ma sœur, elle est mariée, si je la chope avec un autre mec, ça va aller mal pour elle[54] »... Le professeur désemparé décide de poursuivre le cours avec une leçon sur le schéma narratif. C'est ce point qui intéresse Alain Bentolila. D'une part, il y a le désespoir du professeur et d'autre part la frustration des élèves qui ne peuvent pas s'exprimer face au texte à cause d' « incompatibilité culturelle[55] ».Le schéma narratif est donc la seule issue possible envisagée pour le professeur, même si là encore le langage technique de la leçon est inconnu des élèves. C'est là le drame de cette situation pour Alain Bentolila : que les élèves soient redirigés vers le schéma narratif, alors qu'ils se sont livrés autant qu'ils le pouvaient. Le linguiste comprend,

[51] BENTOLILA, Alain. *Verbe*, p. 64.
[52] *Op. cit.* p. 63
[53] *Op. cit.* p. 82.
[54] *Op. cit.* p. 83
[55] *Op. cit.* p. 86.

d'une part, la décision du professeur qui se trouvait bien désemparé mais tente également de justifier, d'autre part, le langage utilisé par les élèves :

> Comment leur faire reproche d'étaler, au travers d'anecdotes personnelles ou d'opinions radicales, leurs intimes expériences et leurs intimes convictions alors même que ce déballage intime est de règle dans tous les médias ? Comment exiger d'eux cette « pudeur scolaire » capable de contenir des intimités trop envahissantes alors qu'au dehors l'impudeur et l'exhibitionnisme assurent notoriété et reconnaissance ? [56]

Selon Alain Bentolila, le monde médiatique est un élément de cette fracture linguistique.

Le linguiste poursuit son idée en montrant que la télévision nuit à la réflexion à l'inverse du livre. Il insiste sur ce point en disant qu'il faut « résister intellectuellement à la tentation de la passivité[57] ». La télévision conduit à la passivité si elle est regardée avec excès. Elle empêche l'homme de réfléchir par lui-même, de se créer sa propre imagination. En effet, par exemple, les séries et les feuilletons télévisés nous annoncent ce qui va se produire et installent donc la « culture du pré-dit[58]. ». À l'inverse, dans la lecture « la prévisibilité n'est pas un droit garanti ; elle se gagne[59]. ». Le lecteur se construit le décor à l'aide des mots que lui livre l'auteur. Il apprend à connaître les personnages dont la personnalité se découvre au fil de l'œuvre. La réflexion, l'imagination, permises grâce à la puissance des mots, sont au cœur même de la lecture : c'est « L'instant où s'impose *l'effort du sens* qui seul permet de dissiper les ténèbres et d'ainsi mériter le privilège de devancer un peu les mots, d'imaginer par avance les images[60]. ». La télévision nuit donc à la réflexion. Au contraire, le livre, qui permet un contact direct avec les mots, amène à développer son imagination, sa réflexion intellectuelle. Alain Bentolila met en avant le pouvoir

[56] BENTOLILA, Alain. *Verbe*, p. 85-86.
[57] *Op. cit.* p. 129.
[58] *Op. cit.* p. 131.
[59] *Loc. cit.*.
[60] BENTOLILA, Alain. *Verbe*, p. 130-131.

des mots et c'est donc avec regret qu'il constate que « la parole et l'écriture ont une prise de moins en moins assurée sur le monde [...] Je déteste ce goût, peu à peu accepté comme une évolution naturelle, pour l'imprécision et la banalité au détriment de la rigueur et de l'originalité[61]. ». Patrick Rambaud prône également le pouvoir de l'imagination dans les livres, qui est absent à la télévision : « L'auteur t'indique le chemin à suivre, comme sur les sentiers de grande randonnée, et il cherche à t'emmener, mais c'est au lecteur d'effectuer la moitié de ce chemin, car son imagination seule va animer le livre[62]. ».

Erik Orsenna et Patrick Rambaud partagent la même opinion concernant les dangers de la télévision, de l'informatique et du monde médiatique. Cela ne joue pas en faveur de la langue mais participe plutôt à son oubli, en particulier l'oubli de son « juste usage[63] ». Les deux écrivains reprochent au nouveau monde télévisuel, informatique de laisser à l'abandon la grammaire et d'en occulter son importance qui s'avère être indispensable pour toute relation humaine.

Selon Erik Orsenna et Patrick Rambaud, plusieurs éléments linguistiques sont négligés et délaissés par la télévision et les ordinateurs. Dans *La Grammaire en s'amusant*, Patrick Rambaud condamne, à l'égal d'Erik Orsenna, l'indifférence qui est associée à la ponctuation. Il reproche aux médias de ne plus l'utiliser à sa juste valeur et de faire donc perdre la magie des phrases. En effet, les phrases ponctuées donnent un rythme indispensable pour une bonne compréhension du sens du discours. Le personnage de « Moi » explique donc à « Lui » pourquoi les présentateurs ne font plus attention à la ponctuation :

> Ils lisent leur texte qui défile en grosses lettres sur un petit écran. Comme les lignes sont brèves, ces pauvres gens finissent par hacher leurs phrases au gré des lignes. Au lieu d'annoncer d'une voix normale : « Il faut insister : que les automobilistes

[61] *Op. cit*. p. 173.
[62] RAMBAUD, Patrick. *En s'amusant*, p. 160-161.
[63] BENTOLILA, Alain. *Verbe*, p. 111.

> n'oublient pas de lever le pied », ils découpent leurs mots en fonction des lignes : « Il faut insister. Que les automobilistes. N'oublient pas de. Lever le pied[64]. ».

De la même manière, Erik Orsenna dénonce l'oubli de l'accentuation au profit des ordinateurs[65]. Il met directement en scène la colère des accents qui, se sentant délaissés, fuient. Grâce à cette fuite, les habitants vont comprendre que l'accentuation de la langue française est nécessaire. Le maire de l'île, Don Luis, explique à Jeanne et à Monsieur Henri pourquoi les accents se sont révoltés : le fournisseur des ordinateurs s'est trompé et a apporté des ordinateurs de langue anglaise et donc sans accents. Le maire a décidé de les garder quand même. Les accents français se sont alors sentis trahis : « Chaque langue a sa logique, Don Luis. Libre a l'anglaise et a l'americaine[66] de vivre sans accents. Mais toi, tu nous as trahis. Dorenavant, c'est la guerre.[67] ».

Il s'agit donc pour nos deux auteurs d'alerter leurs lecteurs des dangers de l'évolution de l'informatique, de la télévision. Le monde médiatique n'accorde plus d'importance à la langue française. Patrick Rambaud faisant l'éloge de la ponctuation, dévoile les conséquences de son abandon :

> Jetés sans ton, secs et sans vie, les mots engourdissent. Ces phrases passées à la moulinette ressemblent à mille autres. Mal ponctuées, dépourvues d'expression, elles vident l'information de son sens et permettent de ranger sur un même plan un typhon, un mariage people ou la fermeture d'une usine[68].

Dans chaque conte d'Erik Orsenna, des éléments grammaticaux expriment leur mécontentement et leur souffrance dus à leur abandon. En effet, les mots souffrent de leur non-emploi par les hommes de l'île qui estiment ne plus avoir besoin de nommer les choses[69] ; le subjonctif n'est plus utilisé et Nécrole veut

---

[64] RAMBAUD, Patrick. *En s'amusant*, p. 151-152.
[65] ORSENNA, Erik. *Révolte*.
[66] L'absence des accents aux mots « a » et « americaine » est volontaire. Erik Orsenna veut faire passer son message en l'illustrant directement dans la langue. Il montre ainsi que sans les accents, à l'écrit comme à l'oral, la compréhension du message est perturbée.
[67] ORSENNA, Erik. *Révolte*, p. 39.
[68] RAMBAUD, Patrick. *En s'amusant*, p. 152.
[69] ORSENNA, Erik. *Grammaire*.

l'éliminer[70] ; les accents décident de fuir afin de pénaliser les hommes de l'île[71] ; les phrases souffrent de ne plus être ponctuées[72]. Ainsi, à travers chaque conte, Erik Orsenna tente de rétablir la juste valeur de la grammaire. Il dénonce des problèmes afin d'alerter le lecteur et de montrer en quoi tous ces éléments grammaticaux sont indispensables à la langue française. Dans *La grammaire est une chanson douce*, lorsque Jeanne a perdu l'usage de la parole après le naufrage, Monsieur Henri souligne l'urgence de reparler au plus vite :

> Tu dois reparler au plus vite. Autrement ton cerveau droit, celui où naissent les phrases, va se changer en désert, ta langue va devenir plate et noirâtre, comme les poissons qu'on fait sécher au soleil et tu baveras ta salive puisqu'elle n'aura plus rien à faire dans ta bouche[73] !

Après avoir dénoncé les dangers de la télévision, Alain Bentolila s'intéresse au rôle de l'école et aux conséquences d'une mauvaise maîtrise de la langue. Il évoque l'accueil des enfants de deux ans à l'école. Selon lui, c'est une solution légitime car de nombreux parents ne peuvent pas, en raison de leur travail, garder leurs enfants toute la journée. Mais pour Alain Bentolila, l'école n'a pas su s'adapter correctement à cette demande sociale. L'accueil des enfants de deux ans à l'école avait pour principal objectif de leur permettre de développer leur langage car beaucoup sont issus de milieux défavorisés et n'ont pas la chance d'avoir un soutien linguistique à la maison. Cependant, les conditions scolaires ne jouent pas en la faveur des enfants :

> Comment peut-on imaginer que trente enfants réunis dans une salle de 50 à 60 mètres carrés, confiés aux bons soins d'une institutrice qui n'a été formée pour cela, puissent trouver des conditions favorables à leur développement psychologique, linguistique et social ? L'école fournit une très mauvaise réponse à une vraie question posée par de profondes mutations sociales et d'importantes transformations de l'organisation familiale [...] Pour avancer sur le chemin de la maîtrise du langage, un enfant a absolument besoin qu'un adulte lui fasse progressivement découvrir ce que parler veut dire et comment s'approprier les outils du langage. Bienveillant et

[70] ORSENNA, Erik *Chevaliers*.
[71] ORSENNA, Erik. *Révolte*.
[72] ORSENNA, Erik *Dansait?*.
[73] ORSENNA, Erik. *Grammaire*, p. 103-104.

> exigeant, le médiateur adulte analysera les échecs et les impasses, et les transformera en conquêtes nouvelles.[74]

Le linguiste insiste sur l'indispensable présence d'un médiateur dans l'apprentissage du langage. L'importance que les adultes accordent au langage des enfants est nécessaire. Tous n'ont pas la chance d'avoir des médiateurs bienveillants qui les aident dans leur apprentissage et qui ne les laissent pas seuls face aux difficultés linguistiques. Certains sont guidés dans leur apprentissage langagier, ils sont corrigés, des adultes les font progresser, mais à l'inverse, d'autres sont laissés à l'abandon.... Il est important d'avoir un soutien tant pour le langage oral que pour la lecture. Erik Orsenna reprend ce point avec le personnage de Monsieur Henri qui peut être vu comme un médiateur pour Jeanne et Thomas, ce que nous verrons dans la deuxième partie. Il est présent dans la découverte et l'apprentissage de la grammaire des deux jeunes adolescents. Il est disponible, à l'écoute, et répond à toutes les questions que les deux protagonistes lui posent. Ainsi, Jeanne et Thomas sont mieux suivis dans leur parcours grammatical. Alain Bentolila parle « d'impuissance linguistique[75] » pour évoquer l'état auquel sont confrontés les jeunes qui n'ont pas eu l'aide d'un médiateur. Ce terme dénonce le fossé linguistique qui existe entre les hommes et qui amène donc à s'interroger sur de nouvelles méthodes d'enseignement de la langue. En effet, l'école confrontée à ce problème « a répondu par la démagogie au lieu de veiller à ce que chacun des enfants qui lui sont confiés ait droit à une part significative du pouvoir linguistique[76] » et c'est ainsi que « l'enseignement de la langue laisse sur le bord du chemin de l'école un sur dix de nos enfants[77] ». Pour illustrer cette alarmante conclusion, Alain Bentolila prend l'exemple d'un jeune homme convoqué au tribunal. Le procureur lui pose des questions et parle avec un langage métaphorique,

[74] BENTOLILA, Alain. *Verbe*, p. 71-72.
[75] *Op. cit.* p. 117.
[76] BENTOLILA, Alain. *Verbe*, p. 106.
[77] *Op. cit.* p. 107.

soutenu. Le jeune prévenu tente de s'exprimer mais ne trouve pas les mots justes et se sent déstabilisé face au langage du procureur. Ne pouvant se défendre par le langage, il s'est défendu par la violence en se jetant sur le procureur. C'est exactement ce que prévenait le linguiste dès la préface : « La violence est ainsi l'inéluctable conséquence de l'incapacité de mettre en mots sa pensée en y mettant de l'ordre[78]. ».

2- Rapport de mission sur l'enseignement de la grammaire d'Alain Bentolila en collaboration avec Erik Orsenna et Dominique Desmarchelier

Face à toutes ces questions et ces constats alarmants, l'idée d'une rénovation de l'enseignement de la grammaire s'est imposée. Alain Bentolila, en collaboration avec Erik Orsenna et Dominique Desmarchelier[79], a donc rédigé le *Rapport de mission sur l'enseignement de la grammaire* en novembre 2006.

Dans ce rapport, beaucoup d'idées sont identiques à l'œuvre *Le Verbe contre la barbarie : apprendre à nos enfants à vivre ensemble* d'Alain Bentolila, notamment en ce qui concerne l'éloge de la grammaire et son importance, comme nous avons pu le voir précédemment. Ici, les auteurs proposent surtout de nouvelles perspectives pédagogiques dans les classes de primaire.

Tout d'abord, ils soumettent l'idée de l'importance de la mise en scène à l'école maternelle. Il s'agit de faire découvrir aux enfants le rôle des mots dans une phrase. Il faut faire prendre conscience aux élèves qu'une phrase n'est pas construite au hasard mais que chaque mot a un rôle. Pour cela, les auteurs du rapport insistent sur le fait qu'il faut mettre en avant l'incohérence d'une phrase pour éveiller la conscience grammaticale des jeunes interlocuteurs. Ils prennent

[78] BENTOLILA, Alain. *Verbe*, p. 8.
[79] Dominique Desmarchelier était à l'époque directeur du département de linguistique de l'Université Paris-V-Sorbonne, le même laboratoire qu'Alain Bentolila.

comme exemple la phrase suivante : « Le carré de chocolat a mangé la petite fille[80]. ». La mise en scène de la phrase est inattendue et va déclencher le questionnement des enfants. Voici donc l'objectif des auteurs du rapport :

> Les enfants adorent les « phrases rigolotes » à travers lesquelles ils découvrent les rôles d'agent, de patient, de destinataire, de lieu, de temps… Donner le sens de la grammaire avant de maîtriser les mécanismes de la lecture, telle est la mission de l'école maternelle et du CP[81].

Au deuxième cycle, les auteurs proposent la découverte de l'organisation grammaticale pour mieux lire. En effet, ils sont conscients que des enfants ont un langage oral différent de celui qu'ils vont trouver dans les textes. Il s'agit alors de montrer aux enfants, par le biais de la lecture, que les phrases ne sont pas formées aléatoirement : « On doit lui montrer qu'il y a des "avant" et des "après", qu'entre deux événements il existe des relations de cause à effet, ou de finalité, que le même personnage va s'appeler d'abord Catherine puis "elle", puis "la jolie petite fille".»[82].

L'analyse grammaticale de la phrase sera abordée au troisième cycle. Les enfants aborderont donc les classes de mots, les fonctions syntaxiques, les types de phrases (déclaratives, exclamatives...) et le rôle essentiel de l'orthographe grammaticale (par exemple, les homophones tels que « sont/son ».) Les auteurs évoquent donc la manipulation des phrases pour ensuite en discuter en classe. Ils font référence à Georges Charpak, qui lui aussi envisageait la manipulation pour l'apprentissage des sciences dans son œuvre *La main à la pâte*[83].

---

[80] BENTOLILA, Alain. En collaboration avec DESMARCHELIER, Dominique et ORSENNA, Erik. *Rapport de mission sur l'enseignement de la grammaire*. 14 novembre 2006, p. 11. Disponible sur http://www.education.gouv.fr (Consulté le 20/04/2012).

[81] *Ibid*.

[82] *Op. cit.* p. 14.

[83] Georges Charpak est un physicien français qui a écrit *La main à la pâte* en 1992. Voici ce qu'il dit à propos de ses motivations : « Ma conviction s'est forgée en une journée en voyant, dans un ghetto de Chicago, des enfants aux yeux pétillants de plaisir découvrir le monde et ses lois en manipulant des objets simples, bien choisis, en discuter entre eux puis avec la maîtresse, en décrivant par l'écriture et le dessin leurs observations, en s'imprégnant des concepts dont les scientifiques qui avaient imaginé les expériences voulaient qu'ils prissent conscience. » Disponible sur : http://www.lamap.fr/ (Consulté le 20/04/2012).

Au collège, les élèves approfondiront leurs connaissances grammaticales en commençant par les organiser dans le système grammatical de la langue française (phrases nominales/phrases verbales ; subordination/ coordination, etc.).

Les points importants de ce rapport ont été repris par Gilles de Robien, ancien ministre de l'Éducation Nationale, dans la lettre flash du 14 décembre 2006, *Rénover l'enseignement de la grammaire* et dans la *Mise en œuvre du socle commun de connaissances et de compétences : l'enseignement de la grammaire* du 18 janvier 2007. Il récapitule donc les principales idées d'Alain Bentolila et de ses deux collaborateurs[84] :

- « Un enseignement spécifique » : il ne doit pas être occasionnel mais les élèves doivent pratiquer la langue par le biais d'exercices tout en étudiant « les grandes lois de la grammaire ». Et il se doit d'être progressif, c'est-à-dire partir du plus simple pour aller vers le plus complexe. D'ailleurs, Erik Orsenna reprend cette idée car Jeanne et Thomas évoluent au fur et à mesure.
- « Une pédagogie vivante » : « donner vie aux règles » par la manipulation des phrases. Il cite également *La Main à la pâte.*
- « Un vocabulaire technique plus simple » : car « Une terminologie trop complexe « a rompu les liens entre les parents et les enfants ». En effet, cette idée vise à permettre aux parents ou grands-parents d'accompagner plus facilement les enfants dans leur apprentissage grammatical. Il s'agit donc d'adopter des termes plus simples. On peut faire référence à Erik Orsenna qui tente dans ses contes d'appliquer cette idée car le langage grammatical de Monsieur Henri est beaucoup plus simple que celui de l'inspectrice Madame Jargonos.

[84] ROBIEN, Gilles. *Rénover l'enseignement de la grammaire.* Lettre flash. 14 décembre 2006. Disponible sur : http://213.215.36.18/IMG/pdf/liste.lyc_Lettre_flash_Rnover_lenseignement_de_la_gramm.pdf (Consulté le 20/04/2012).

Gille de Robien annonce que les idées développées par les auteurs du *Rapport de mission sur l'enseignement de la grammaire* seront utilisées dans la réécriture des programmes de grammaire. Dans la *Mise en œuvre du socle commun de connaissances et de compétences : l'enseignement de la grammaire*, l'ancien ministre de l'Éducation Nationale donne une définition de la grammaire en accord avec les points développés par Alain Bentolila et Erik Orsenna :

> À l'école, l'enseignement de la grammaire consiste en un apprentissage des règles de la langue française, des régularités et des exceptions, aux fins de permettre à tous les élèves d'exprimer leur pensée au plus juste de leurs intentions, mais aussi d'analyser avec rigueur et vigilance les propos oraux et les textes qui leur sont adressés[85]

De nouveaux aspects pédagogiques sont donc mis en place en réponse aux constats alarmants de l'oubli de la grammaire française. Ainsi, différents projets sont nés, dont celui d'Erik Orsenna. Mais d'autres écrivains ont également réalisé des ouvrages en vue de donner un autre visage à la langue et la grammaire françaises.

3- Quelques exemples de « sauveurs de la langue »

Nous allons évoquer quatre auteurs dont les œuvres sont consacrées à la langue et la grammaire françaises. Commençons tout d'abord par nous intéresser à ceux qui s'attachent à faire revivre les mots en racontant leur histoire et leur évolution. Il s'agit de Bernard Pivot[86] et Claude Duneton[87], à travers deux de leurs œuvres respectives *100 mots à sauver*[88] et *Au plaisir des mots*[89].

---

[85] ROBIEN, Gilles. *Mise en œuvre du socle commun de connaissances et de compétences : l'enseignement de la grammaire.* 18 janvier 2007. Disponible sur : http://www.education.gouv.fr (Consulté le 20/04/2012).

[86] Bernard Pivot, né en 1935, est journaliste littéraire.

100 mots à sauver est un petit livre où sont regroupés des mots que l'on n'utilise plus, qui sont en voie de disparition et que l'auteur tente de sauver de l'oubli. Ainsi, tout comme Erik Orsenna, c'est un « amoureux de la langue ». Son travail rappelle celui de la nommeuse dans *La grammaire est une chanson douce.* La vielle dame prononce des mots tombés dans l'oubli afin de les faire revivre. Dans la préface, Bernard Pivot nous explique pourquoi il a décidé de se livrer à ce travail :

> On s'emploie avec raison à sauver toutes sortes d'espèces d'oiseaux, d'insectes, d'arbres, de plantes, de grosses et de petites créatures bien vivantes mais menacées de disparition. Des mots, eux aussi, pour d'autres raisons que la chasse, la pollution et l'argent, meurent. Pétrifiés dans des dictionnaires obsolètes ou humoristiques, recensés par des lexicologues historiens, ils ne subsistent que dans des œuvres littéraires où, intrigué mais paresseux, le lecteur les saute ou les ignore trop souvent[90].

Il nous dit que les mots aussi font partie de notre patrimoine, et qu'on se doit donc de les conserver et les protéger. L'auteur, tout comme Erik Orsenna, personnifie les mots qui ont une identité, mais malheureusement le lecteur ne le sait pas. Selon l'auteur, si les mots disparaissent, c'est qu'ils ont vieilli et qu'ils sont remplacés dans les dictionnaires, tels que le *Petit Larousse* et le *Petit Robert*, par des mots nouveaux. Bernard Pivot souhaite donc sauver cent mots :

> Je propose d'en sauver cent. Comment ? En informant le public, qui en connaît certains et d'autres pas, qu'ils existent. En expliquant leur sens, avec à l'appui une citation puisée chez un écrivain. En leur faisant de la publicité, pour qu'ils soient mieux connus et plus souvent employés quand cela est possible.[91]

Ces cent mots ont toujours leur place dans le *Petit Larousse* et le *Petit Robert* ou parfois seulement dans l'un des deux. Ils sont qualifiés de « vieillis » ou de « vieux[92] », parfois ce n'est pas le mot lui-même qui est en danger de disparition

---

[87] Claude Duneton (1935-2012) était un écrivain, historien du langage et chroniqueur au *Figaro Littéraire*.
[88] PIVOT, Bernard. *100 mots à sauver*. Paris : Albin Michel, 2004.(Livre de poche, 2006).
[89] DUNETON, Claude. *Au plaisir des mots*. Paris : Denoël, 2005 (Points, 2011).
[90] PIVOT, Bernard. *100 mots à sauver*. Paris : Livre de poche, 2006, p. 9.
[91] PIVOT, Bernard. *100 mots à sauver*. Paris : Livre de poche, 2006, p12.
[92] *Op. cit.*, p. 13.

mais l'une de ces acceptions. À la fin du livre, Bernard Pivot laisse quelques pages blanches afin que lecteur y note et y sauve les mots rares, oubliés, qu'il aura lui-même trouvés lors de ses lectures. Ainsi, il implique le lecteur dans cette mission de sauvetage de la langue. Erik Orsenna souhaite faire de même avec le lecteur : qu'il soit impliqué et fasse marcher son imagination, comme nous le verrons. Bernard Pivot conclut sa préface avec les mots suivants « Sauvons-les[93] » qui est une mise en abîme du titre même de l'œuvre et une référence au travail d'Erik Orsenna.

Les mots sont étudiés par ordre alphabétique. Pour chaque étude, il y a des références littéraires avec des citations d'auteurs qui emploient le mot en question. Ainsi, le lecteur découvre par la même occasion plusieurs auteurs. Par exemple, pour la définition du mot *Argousin*, Bernard Pivot utilise une citation de l'œuvre *Voyage en Italie* de Jean Giono :

> C'est un brun avec de jolies côtelettes très soignées et un regard sans aucune fierté. Manifestement, il est venu pour s'occuper des femmes et les plus jolies d'entre elles éclatent de rire quand elles apprennent que la police a dépêché un argousin à cheval chez les Lanza pour être au courant du fin mot[94].

Pour chaque mot, il donne tout d'abord la définition, puis la citation, puis dans une rubrique appelée « Hep ! », il donne des anecdotes sur le mot et son emploi ou même juste ses propres réflexions : par exemple, pour la définition du mot *Bailler* (« *donner* »), il dit dans la rubrique « Hep ! » : « Je donnerais bien davantage à un mendiant qui écrirait sur son bout de carton : ″Baillez-moi S.V.P 1 ou 2 euros″ [95] ». On voit ici, qu'il utilise l'humour, thème récurrent, chez lui tout comme chez Erik Orsenna. En effet, l'apprentissage d'une langue ou de mots, n'est pas privé de plaisir.

Claude Duneton, explore, dans son œuvre *Au plaisir des mots*[96], l'histoire et l'évolution de plusieurs expressions françaises[97]. Il rassemble dans cette

[93] *Op. cit.* p. 14.
[94] *Op. cit.* p. 15.
[95] PIVOT, Bernard. *100 mots à sauver*. Paris : Livre de poche, 2006, p. 19.
[96] DUNETON, Claude. *Au plaisir des mots*. Paris : Denoël, 2005. (Points, 2011).

œuvre les rubriques parues dans sa chronique du *Figaro littéraire* « Le plaisir des mots ». Il s'agit donc d'attirer l'attention d'un public varié. Pour cela, il utilise une arme redoutable : l'humour. En effet, comme le dit le titre de l'œuvre *Au plaisir des mots*, on peut travailler sur la langue et son histoire en se faisant plaisir. La langue française n'est pas ennuyeuse. Au contraire, elle est très riche. Voici ce que Philippe Delerm, qui dirige la collection, a dit :

> Les mots nous intimident. Ils sont là, mais semblent dépasser nos pensées, nos émotions, nos sensations. Souvent, nous disons : « je ne trouve pas les mots ». Pourtant, les mots ne seraient rien sans nous. Ils sont déçus de rencontrer notre respect, quand ils voudraient notre amitié. Pour les apprivoiser, il faut les soupeser, les regarder, apprendre leurs histoires, et puis jouer avec eux, sourire avec eux. Les approcher pour mieux les savourer, les saluer, et toujours un peu en retrait se dire je l'ai sur le bout de la langue – le goût du mot qui ne me manque déjà plus.[98]

On voit ici que Philippe Delerm insiste, tout comme Erik Orsenna, sur la relation que l'on doit avoir avec les mots, c'est-à-dire une relation intime. Ils font partie de nous, alors on se doit de les connaître. La langue est un jeu : si on maitrise la langue, on maîtrise les mots. L'humour est donc un point très important pour Claude Duneton. Voici ce qu'il dit dans sa préface « Entrée de jeu » :

> il faut rédiger sans trop d'ostentation, en évitant les pesanteurs – ce qui, sur ces sujets langagiers, n'est pas facile. Il convient même de montrer une pointe d'humour – un journal n'est pas un traité de linguistique. Faire naître un sourire, grave question ! Surtout auprès d'un public particulièrement varié – il est incongru de se présenter d'une même manière chez les gens dont les âges, par exemple, s'échelonnent entre vingt et quatre-vingt-dix ans. Mais à cause de cette disparité même il est diablement tentant d'établir avec les lecteurs une complicité, un partage... Rude affaire[99] !

---

[97] Claude Duneton est également l'auteur de l'œuvre *La puce à l'oreille* parue en 1990. L'auteur étudie l'origine de différentes expressions françaises dans un récit à la première personne. L'écrivain s'est donc fortement intéressé à la langue française et son histoire.
[98] DUNETON, Claude. *Au plaisir des mots*. Paris : Points, 2011, p. 7.
[99] DUNETON, Claude. *Au plaisir des mots*. Paris : Points, 201, p. 12.

ou encore au début du chapitre « Le bel usage » :

> Ce qu'il faut avant tout, je crois, dans l'usage de la langue, c'est la légèreté... Si les enfants aiment les mots bizarres, les *cool* et les *meufs*, c'est qu'ils en rient. Ce dont les Français ont besoin, il me semble, pour aimer leur langue, c'est de la traiter avec joyeuseté[100].

Au début du chapitre « Modestes propositions », Claude Duneton parle des dangers ou des conséquences de l'évolution de l'informatique, tout comme Erik Orsenna, Patrick Rambaud et Alain Bentolila. Il donne aussi une critique sévère :

> L'un des besoins pressants du français actuel est de créer des mots à suffisance pour nommer les objets et les actions qui n'existaient point naguère. Or, au cours des mutations sociales profondes qui se sont produites tout au long du XXème siècle, les Français semblent avoir perdu la parole, du moins l'invention verbale. C'était bien le moment !... Toute l'informatique leur arrive en pleine figure et paralyse leur jactance[101].

Il insiste donc sur l'importance de sauver les mots, d'enrichir la langue.

Nous allons à présent aborder deux autres auteurs qui se sont plus particulièrement intéressés à aborder les règles grammaticales sous un nouvel angle. Il s'agit de Jean-Louis Fournier[102], avec son manuel *Grammaire française et impertinente*[103], et de Bérénice Capatti[104] à travers son livre d'activités *Jouez avec la grammaire française*[105]. En effet, il est intéressant de voir qu'avant Erik Orsenna, d'autres auteurs se sont préoccupés de trouver une nouvelle façon d'aborder la grammaire car les deux œuvres datent respectivement de 1992 et 2002.

La *Grammaire française et impertinente* est un manuel de grammaire pas comme les autres. Comme il est écrit en quatrième de couverture : « Elle montre

---

[100] *Op. cit.* p. 143.
[101] *Op. cit.* p. 235.
[102] Jean-Louis Fournier est né en 1938. Il est écrivain, humoriste et réalisateur de télévision.
[103] FOURNIER, Jean-Louis. *Grammaire française et impertinente*. Paris : Payot & Rivages, 1992. (Livre de poche, 2003).
[104] Bérénice Capatti est né à Milan en 1973. Elle est traductrice et rédactrice le livres pour enfants.
[105] CAPATTI, Bérénice. *Jouez avec la grammaire française*. Milan : La Spiga Languages, 2002.

souvent le mauvais exemple, mais donne toujours la bonne règle ». Le titre indique aussi le caractère original de ce manuel. En effet, le livre est illustré de plusieurs images humoristiques en particulier au début des chapitres des catégories grammaticales. Par exemple, pour « Le mot », l'image représente deux sœurs dans un couvent qui se sont disputées car l'une accuse l'autre de lui avoir volé son vernis à ongles, ou encore pour la catégorie des articles, l'illustration montre un homme qui décide d'épiler son hérisson[106]. De plus, lorsque l'auteur évoque une règle grammaticale, il l'illustre avec un exemple original, ironique, afin d'attirer l'attention de l'élève : par exemple, lorsqu'il parle de l'adjectif qualificatif, voici l'un des exemples qu'il donne : « Jeanne d'Arc était nulle en broderie[107] ». De même, pour la conjugaison des verbes, il utilise des verbes que l'on ne trouve pas dans des manuels traditionnels, tels que « vomir » ou « pourrir ». Ainsi, Jean-Louis Fournier utilise une méthode traditionnelle pour enseigner les règles grammaticales car le manuel se présente comme les autres, mais là où il innove, c'est dans l'illustration de ses exemples : attirer l'attention dans des exemples originaux et ironiques.

Jouez avec la grammaire française est un petit cahier d'activités grammaticales. Il s'agit d'exercices de grammaire pour tester son niveau. Plus que des exercices, ce sont des jeux qui, regroupés par termes grammaticaux, divertissent le lecteur tout en l'instruisant, car le lecteur enrichit son vocabulaire et sa connaissance de la civilisation française. Bérénice Capatti incite au jeu et à l'humour. Par exemple, elle conjugue certains verbes en transformant les terminaisons pour jouer avec le sens même du verbe : « Je roule / Tu roules / Il roule / Nous roulons / Vous roulez / Ils n'ont plus d'essence. » ou encore « Je sonne / Tu sonnes / Il sonne / Nous sonnons / Vous êtes sourds ? / Ils ne sont pas

[106] Voir des exemples de ces illustrations en Annexe I et II.
[107] FOURNIER, Jean-Louis. *Grammaire française et impertinente*. Paris : Livre de poche, 2003, p. 56.

là ! »[108] Les jeux grammaticaux sont divers : mots-croisés, quizz, casse-tête, chasse aux erreurs etc., et ils font réviser des notions grammaticales[109].

Ainsi, on a pu voir que plusieurs auteurs ont voulu sauver la langue française et adopter de nouvelles méthodes pédagogiques en ce qui concerne la grammaire : l'humour, les jeux... Nous allons à présent nous intéresser à la création du projet d'Erik Orsenna, dont l'idée est née avec Patrick Rambaud.

4- Le pacte littéraire entre Erik Orsenna et Patrick Rambaud

Le projet d'Erik Orsenna et Patrick Rambaud est né à Rennes, lors du Goncourt des lycéens en 1997. Les deux écrivains étaient présents pour débattre de la grammaire et son enseignement. Face aux incompréhensions et aux nouvelles attentes des élèves, les deux auteurs ont décidé d'écrire une nouvelle grammaire pour agir, plutôt que de rester à se lamenter sur le niveau des élèves :

> Pourquoi les manuels scolaires dégoûtaient ces jeunes ? Pourquoi une langue affectée, pourquoi tant de préciosité et de graphiques idiots pour énoncer des principes simples ? On avait l'impression que les nouveaux grammairiens cherchaient à se valoriser au détriment des élèves, de leurs parents et de leurs maîtres exaspérés. Ce jour-là, donc, deux écrivains qui vivaient et travaillaient avec les mots ont lancé aux lycéens rassemblés : « Nous allons vous écrire une grammaire lisible ! C'est juré[110]. »

Erik Orsenna a commencé en premier à conter la grammaire. Nous étudierons dans la sous-partie suivante pourquoi il a privilégié la forme du conte. Patrick Rambaud a également tenu sa promesse avec son œuvre *La Grammaire en s'amusant*. Il a opté pour la forme d'un dialogue entre un homme, « Moi » qui paraît être le grand-père de « Lui », un jeune garçon. Il va

[108] CAPATTI, Bérénice. *Jouez avec la grammaire française*. Milan : La Spiga Languages, 2002, p. 11.
[109] Voir un exemple de ces charades en Annexe III.
[110] RAMBAUD, Patrick. *En s'amusant*, p. 11.

aborder les notions grammaticales à travers l'échange d'une conversation. Dès le sommaire, on perçoit le caractère nouveau de l'œuvre. En effet, le sommaire est original et humoristique. Il se divise en huit leçons qui se distinguent des leçons traditionnelles telles que « Le mode de l'indicatif ». Ici, les titres des leçons sont mis en relation avec d'autres éléments : « Comment la bande dessinée a précédé l'alphabet », « À l'image des planètes, les noms possèdent leurs satellites », « Il faut soigner nos verbes comme des moteurs ». Tel un dialogue socratique reposant sur la maïeutique, chaque leçon est enseignée par « Moi », tandis que « Lui » participe au cours à travers ses remarques et ses interrogations :

> *Moi* : Les mots obéissent à ceux qui savent les manier. Un menteur s'en servira pour mentir.
> *Lui* : Je fais quoi, alors ?
> *Moi* : Tu vas apprendre à te servir des mots, toi aussi, à t'exprimer avec le maximum de précision et de clarté. Tu verras l'exercice est plutôt amusant[111].

Ce livre a une visée didactique très nette. À la fin de chaque leçon, il y a un petit résumé encadré. Ainsi, le lecteur peut retrouver facilement les points qu'il veut réviser. On peut retrouver plus facilement les points les plus importants. Voici le résumé de la troisième leçon « Les mots sont des gens comme vous et moi » :

Résumé

- Les hommes ont inventé les mots à leur image.
- Les mots naissent, grandissent, évoluent, s'encanaillent, voyagent, se fatiguent et meurent ; quelques-uns ressuscitent.
- On peut emprunter des mots étrangers s'ils ne remplacent pas un ou plusieurs des nôtres, sinon on les emploie par pur snobisme.
- Le latin, qui a bâti les fondations de notre langue, est plus vivace qu'on ne l'imagine. Il est même devenu international[112]

[111] *Op. cit.*, p. 23.
[112] RAMBAUD, Patrick. *En s'amusant*, p. 72.

Patrick Rambaud offre donc au lecteur une nouvelle grammaire qui s'éloigne des manuels traditionnels dans la forme tout en abordant, dans le fond, les mêmes thèmes. Nous allons désormais nous intéresser aux contes d'Erik Orsenna qui a traité différemment ce même projet.

III. Le conte : une nouvelle approche de la grammaire

À l'origine, la transmission du conte reposait sur l'oralité. Il n'est retranscrit à l'écrit que depuis la Renaissance, car il fut l'objet de nombreuses réécritures. Le conte littéraire prend donc forme et ne cessera d'alimenter et d'enrichir les générations futures jusqu'à aujourd'hui, puisque beaucoup de contes ont traversé les siècles. Le conte a une double fonction : distraire mais également instruire. Ainsi, le fait d'apprendre n'est pas à distinguer de la notion de plaisir. On pense ainsi aux fonctions de l'art oratoire décrites par Aristote : « docere, mouere, placere[113] ». Selon Aristote, le devoir d'éducation, la capacité à émouvoir et l'art de plaire sont trois ambitions qui doivent guider les écrivains dans l'acte d'écrire. C'est ainsi qu'Erik Orsenna a entrepris l'écriture de ses quatre livres. En effet, par la forme du conte qui invite à l'imaginaire (grâce auquel le lecteur se laisse emporter par ses émotions) et au plaisir, il transmet des notions grammaticales. Dans une interview d'Alexie Lorca pour le magazine *Lire*, voici ce qu'il répond lorsque la journaliste lui demande pourquoi il a choisi la forme du conte : « Je suis un père attristé de voir de quelle façon on enseigne la grammaire aux enfants ! C'est triste, jargonnant. On ne fait plus de place aux

[113] Aristote est un philosophe grec né en 384 avant J.C et mort en 322 avant J.C. Dans l'une des ses œuvres les plus connues, *La Poétique*, le philosophe s'intéresse à aux différents aspects de l'art poétique. *Docere, mouere et placere* sont des mots latins qui signifient respectivement « éduquer », « émouvoir » et « plaire ».

jeux de mots, aux bonheurs d'expression. On a l'impression que l'on veut mettre la langue française en grille, en cage[114]».

Nous allons donc montrer que le choix du conte n'est pas anodin mais qu'il aspire à plusieurs attentes. Nous verrons aussi que la structure même des quatre œuvres est similaire à celles des contes en général. Nous nous appuierons également sur deux œuvres portant principalement sur la pédagogie du conte : *Conte et (ré) éducation* de Jacques Thomassaint[115] et *Le conte en pédagogie et en rééducation* de Jean-Marie Gillig[116]. Ces deux auteurs ont travaillé avec des élèves en rééducation et ont privilégié la forme du conte pour les aider à grandir et à s'améliorer.

1- Apport du conte en pédagogie

Erik Orsenna a choisi une nouvelle méthode pour présenter la grammaire. Il souhaite transmettre aux élèves des notions grammaticales à travers une autre forme : le conte. En effet, en s'éloignant des formes traditionnelles que sont les manuels actuels de grammaire, il veut amener le lecteur dans un monde différent de celui qu'il connaît : la vie riche et puissante de la grammaire. Nous allons donc nous intéresser à l'apport du conte en pédagogie.

Jean-Marie Gillig et Jacques Thomassaint évoquent la même fonction du conte : « organiser le chaos[117]» et « mettre de l'ordre en soi[118]». En effet, à travers le conte, le lecteur va dépasser ses peurs, ses angoisses et voir que rien n'est impossible. Jeanne, qui est un personnage d'identification pour les lecteurs, est effrayée par la grammaire. Lorsque Monsieur Henri fait le pari,

[114]LORCA, Alexie. « *Grammaire* », *Lire*, 2001. Disponible sur : http://mondalire.pagesperso-orange.fr/grammaire.htm (Consulté le 20/04/2012).
[115] THOMASSAINT, Jacques. *Conte et (ré) éducation*. Chronique sociale, 1994.
[116] GILLIG, Jean-Marie. *Le conte en pédagogie et rééducation*. Dunod, 2004.
[117] THOMASSAINT, Jacques. *Conte et (ré) éducation*. Chronique sociale, 1994, p. 34.
[118] GILLIG, Jean-Marie. *Le conte en pédagogie et rééducation*. Dunod, 2004, p. 73.

avec la jeune fille et son frère, de leur faire aimer la grammaire, voici ce que Jeanne ressent : « Nous lui avons souri gentiment, pour lui faire plaisir. Il semblait si convaincu. Mais nous faire aimer la grammaire, jamais[119]. » Cependant, avec l'aide de Monsieur Henri et au cours de différentes rencontres, elle va découvrir l'histoire de la grammaire et prendre plaisir à apprendre son emploi. Dans le dernier conte, elle déclarera : « Ce drôle d'ami pour moi, c'est la grammaire[120]. » Le lecteur, qui s'identifie à Jeanne, ressent les mêmes doutes au départ. Mais il va évoluer, apprendre et comprendre en même temps qu'elle. Le parcours de Jeanne prouve au lecteur que l'on peut prendre plaisir à étudier la grammaire. En évoquant les contes, Jacques Thomassaint dit : « Ceux-ci diront à l'enfant : rien n'est impossible, aucun obstacle n'est insurmontable ou incontournable[121]». Le conte apporte un réconfort au lecteur. Avec les personnages, il lui montre que tout obstacle ou toute peur (en l'occurrence la grammaire) peuvent être surmontés. Vladimir Propp, dans son ouvrage *Morphologie du conte*[122], explique que les contes merveilleux les plus anciens dériveraient de rites d'initiation utilisés dans les sociétés primitives. Ces rites étaient caractérisés par des épreuves difficiles marquant le passage de l'enfance à l'âge adulte. De la même manière, Jeanne grandit au fur et à mesure de ses découvertes grammaticales, et cela grâce à sa réussite quant aux difficultés rencontrées.

Déclencher le plaisir de lire est une autre fonction pédagogique que propose le conte. Le langage du conte est accessible à tous, ce qui favorise la lecture. Erik Orsenna n'emploie pas les termes linguistiques techniques que l'on peut trouver dans les manuels traditionnels. Les règles de grammaire sont abordées différemment et plus simplement. Voici la définition des pronoms que donne Monsieur Henri : « Vous voyez, les pronoms ne sont pas seulement

[119] ORSENNA, Erik. *Grammaire*, p. 66.
[120] ORSENNA, Erik *Dansait?*, p. 29.
[121] THOMASSAINT, Jacques. *Conte et (ré) éducation*. Chronique sociale, 1994, p. 34.
[122] PROPP, Vladimir. *Morphologie du conte*. Paris : Seuil, 1965 et 1970.

prétentieux. Ils peuvent se montrer violents. À force d'attendre un remplacement, ils perdent patience[123]. » En lisant ces contes, le lecteur découvre la grammaire sous un autre angle. La lecture est agréable car elle est ponctuée d'originalité, d'humour, de comparaisons amusantes, et de termes linguistiques simplifiés. Il y a d'ailleurs plusieurs mises en abîmes liées au plaisir d'écouter un conte. Par exemple, dans *La Révolte des accents*[124], Jeanne arrive en Inde et un jeune homme lui raconte l'histoire de la vallée : le fils du maharadja qui règne sur la vallée, exige que les marchands lui racontent de nombreuses histoires en guise de divertissement. En effet, sans contes, il ne peut survivre : « si je n'ai plus mon content d'il était une fois, vous le paierez de votre vie[125]». Jeanne éprouve ce même plaisir lorsqu'elle écoute le jeune homme lui conter l'histoire de cette même vallée :

> Il était une fois... Je ne sais pas vous, mais moi, dès que j'entends ces quatre mots, je ronronne, je m'abandonne, je prends la mer ou je m'envole, je m'étends, je m'agrandis, je ne suis plus Jeanne, plus seulement Jeanne, je deviens qui on veut, un Esquimau, une Tahitienne, un éléphant, une fourmi rouge, un arbre de voyageur...ou Dieu lui-même[126].

À travers ces mises en abîme, Erik Orsenna montre que le conte éveille l'envie de lire chez le lecteur. À travers cet éloge que Jeanne fait du conte, le lecteur a envie de poursuivre la lecture et de s'évader. Jean-Marie Gillig et Jacques Thomassaint ont eu plusieurs expériences avec des enfants mal-lisants ou en rééducation. Ils ont utilisé le conte comme support pédagogique. Ils ont affirmé que le conte a fait naître le désir de lire chez les enfants : « l'enfant qui vient d'entendre un conte lu peut avoir envie d'emprunter le livre[127].»

Nous allons à présent nous intéresser à la structure des quatre contes d'Erik Orsenna.

---

[123] ORSENNA, Erik. *Grammaire*, p. 82.
[124] ORSENNA, Erik. *Révolte*.
[125] *Op. cit.* p. 73.
[126] ORSENNA, Erik. *Révolte*, p. 63.
[127] THOMASSAINT, Jacques. *Conte et (ré) éducation*. Chronique sociale, 1994, p. 65.

2- Éléments caractéristiques du conte

Jean-Marie Gillig parle de la structure des contes. Pour cela, il cite Paul Larivaille qui s'est intéressé à la morphologie des contes[128]. Ce dernier a analysé la structure des contes et a retrouvé la présence d'un même schéma. Il s'agit d'un schéma de cinq séquences qui s'enchainent logiquement et chronologiquement :

- ➔ Avant : état initial
- ➔ Pendant : déclenchement, provocation / Autres actions de l'entre-deux/sanction, conséquences
- ➔ Après : état final

Nous retrouverons la même structure dans les quatre contes d'Erik Orsenna, comme le montre le tableau ci-dessous :

[128] Paul Larivaille est Professeur à l'Université de Paris-Nanterre (1966-1996). Son écrit dont parle Jean-Marie Gillig est « L'Analyse (morpho)logique du récit », *Poétique*, 19, 1974.

	La Grammaire est une chanson douce	***Les Chevaliers du subjonctif***	***La Révolte des accents***	***Et si on dansait ?***
État initial	Les élèves sont en classe. La cloche sonne, et ce sont les vacances. Départ en bateau pour Jeanne et Thomas. (p. 11 à 18)	Jeanne est sur une île et fait une enquête sur l'amour afin d'en découvrir les mystères.	Jeanne cherche un travail pour l'été et devient adjointe du capitaine du port.	Jeanne travaille : elle fait les devoirs des autres.
Élément perturbateur, déclencheur	Tempête, le bateau va faire naufrage et Jeanne et Thomas vont arriver sur l'île des mots (p.22).	Les habitants sont arrêtés pour qu'ils cessent d'user du subjonctif. (p79)	Disparition des piments et des accents dans le langage (p.34)	La grammaire n'est pas contente car Jeanne ne s'intéresse pas à la ponctuation. (p. 29) ; des mots ont échoué sur la plage, suite au naufrage d'un bateau. Ils sont alignés sans ponctuation. (p. 57).
Péripéties	Marché aux mots (p.39), rencontre de la nommeuse (p.53), visite de la ville des mots (p.67), enlèvement de Jeanne (p.90), visite de l'usine. (p.103)	Jeanne devient assistante du cartographe (p.56), survolent les îles Indicatif, Impératif, Subjonctif où ils ont un accident (p.109), Jeanne rejoint les membres du CNRS (p.122), elle retrouve Thomas et visite son laboratoire.	Jeanne part en Inde pour une conférence internationale d'accents et d'épices (p.55), elle retrouve Thomas et ils vont dans le glacier où se réfugient les accents.	Les mots s'adressent à Jeanne pour qu'elle les sauve (p. 67) ; Jeanne reçoit des documents officiels sur la grammaire de la part du président du Sénégal (p. 72) ; elle fait appel aux musiciens et à un imprimeur pour retrouver la ponctuation des phrases. (p.79 et p.91)
État final, Résolution.	Jeanne et Thomas ont retrouvé la parole grâce à leur apprentissage de la grammaire.	Renversement du dictateur Nécrole, donc tout le monde peut désormais rêver.	Les accents reviennent dans les phrases des personnes. (p.102)	Les mots sont heureux et remercient Jeanne. (p.103)

Figure 1 : Le schéma narratif des contes

La structure de ces quatre contes est donc très bien organisée. En effet, l'élément perturbateur vient déclencher les péripéties de Jeanne en la confrontant à plusieurs difficultés. Mais à la fin de chacune de ses aventures grammaticales, Jeanne parvient à résoudre les problèmes rencontrés. Le schéma du conte n'est donc pas aléatoire. D'un point de vue pédagogique, il permet au lecteur de surmonter ses peurs et d'apprivoiser la grammaire.

Ce schéma représente le parcours de Jeanne dans l'apprentissage de la grammaire qui se termine par la réussite de la jeune fille. La structure même du conte peut alors être vue comme une allégorie du parcours des élèves et de leur réussite. En effet, Erik Orsenna veut montrer qu'avec le conte grammatical, le regard des enfants sur la grammaire peut changer. En prenant plaisir à lire l'histoire et la vie de la grammaire, l'élève va aimer la langue française et réussir, comme le prouve l'expérience de Jeanne.

3- Un appel à l'imagination

« Que serions-nous sans le secours de ce qui n'existe pas », telle est la déclaration de Paul Valéry qu'Erik Orsenna cite au début de *Les Chevaliers du subjonctif*. Erik Orsenna l'utilise pour montrer l'importance du subjonctif qui permet à l'homme de rêver .Cette phrase est un éloge à l'imaginaire en général car sans le rêve, nous ne pouvons pas nous évader. Le conte est le monde du rêve, donc de l'imaginaire. Erik Orsenna, souhaite que le lecteur se laisse emporter par son imagination et que la grammaire ne soit pas quelque chose de simplement « mécanique » ; car, au contraire, la grammaire a une histoire. Il veut donner une autre image de la grammaire traditionnelle. Elle n'est pas simplement un tableau de conjugaison que l'on doit apprendre par cœur. Il faut la comprendre et on ne peut comprendre qu'en faisant marcher notre

imagination. Voici ce que déclare Jean-Marie Gillig : « Beaucoup de nos contemporains sont convaincus qu'à notre époque où la rationalité et la science gouvernent de plus en plus la pensée humaine, le merveilleux, qui puise ses racines dans l'imaginaire, doit être un des antidotes nécessaires à l'équilibre de la raison[129]». Lorsque l'on peut imaginer par soi-même les choses, tout est plus simple que lorsque l'on nous les impose. Alors le conte nous fait voyager, et nous amène au cœur d'une grammaire différente de celle que l'on trouve dans les manuels traditionnels. Différente, car elle nous ressemble. En effet, comme nous le verrons dans la seconde partie, la grammaire est personnifiée. De plus, tout est sans cesse illustré. Tout d'abord, il y a les images « physiques » des dessinateurs, qui invitent à l'imaginaire dès lors qu'elles prennent place au détour d'une page. Il y a également les images « mentales », poétiques, qui impliquent l'imagination du lecteur.

Le conte est l'univers du rêve car il n'a pas de frontières temporelles ni d'espaces. Par exemple, dans *Les Chevaliers du subjonctif*, Jeanne est dans l'île du subjonctif pour retrouver son frère. L'auteur décrit le mode du subjonctif comme étant le monde du rêve, du possible, du monde tel qu'il devait être. Il n'est alors pas étonnant que Jeanne n'ait plus de notion du temps sur cette île : « Combien de semaines ou de mois suis-je demeurée chez les Subjonctifs ? Impossible de compter[130]». Le conte également n'a pas de limites temporelles, c'est pourquoi il permet à l'imaginaire de fonctionner. Le conte est hors du temps : voici ce que ressent Jeanne quand son ami lui raconte l'histoire de la vallée : « je ronronne, je m'abandonne, je prends la mer ou je m'envole, je m'étends, je m'agrandis, je ne suis plus Jeanne[131]. ». Puisqu'il est hors du temps, il s'adresse à tous les publics et apporte du bonheur à plusieurs générations. L'homme a toujours besoin de rêver, d'imaginer, car la pensée fait partie intégrante de l'homme. Á ce propos, Jean-Marie Gillig cite une phrase de Paul

[129] GILLIG, Jean-Marie. *Le conte en pédagogie et rééducation*. Dunod, 2004, p. 54.
[130] ORSENNA, Erik. *Chevaliers*, p. 167.
[131] ORSENNA, Erik. *Révolte*, p. 63.

Hazard[132] extraite de son œuvre *Les livres, les enfants, les hommes* : « Nous voulons bien apprendre tout ce qu'on nous enseigne à l'école, mais, de grâce, laissez-nous les songes[133]».

a- Les illustrations

Les quatre contes sont illustrés. Erik Orsenna explique, sur son site, l'intégration des images dans le conte :

> Contrairement à ce que l'on a pu dire, je n'ai pas illustré moi-même le livre. Hélas, je n'ai pas le talent de dessinateur de Saint-Exupéry ! Mes illustrateurs sont deux très jeunes gens de grand talent, Pei-Sin Ma et Alexis Rougon. Ils ont cinquante ans, mais à eux deux ! Et ils ne connaissent pas la fausse note. Habituellement, ils sont graphistes et conçoivent la couverture des livres, exercice difficile puisqu'il s'agit de traduire l'univers d'un ouvrage sur une seule page. Au départ, je n'imaginais pas un conte illustré. C'est en voyant la couverture qu'avaient imaginée Pei-Sin et Alexis que j'ai souhaité illustrer mon livre[134].

La première fonction des images est de capter l'attention du lecteur et de déclencher son imagination. Le lecteur peut être surpris en découvrant qu'un livre portant sur la grammaire est illustré. L'imagé permet au lecteur de s'évader, de s'éclipser après une leçon grammaticale. Elle est ainsi une innovation pour la mise en œuvre de nouvelles méthodes d'enseignement. Par exemple, la dernière illustration de *La grammaire est une chanson douce*[135], représente l'île imprégnée des mots. L'image suggère l'évasion, la beauté du paysage. Elle permet ainsi de ne pas se focaliser que sur la grammaire. L'illustration apporte une nouvelle couleur au récit.

---

[132] Paul Hazard est un historien et essayiste français, membre de l'Académie française, comme Erik Orsenna.
[133] HAZARD, Paul. *Les Livres, les enfants, les hommes*, Boivin, 1949.
[134] ORSENNA, Erik. *Bienvenue sur l'archipel d'Erik Orsenna*. Disponible sur: http://www.erik-orsenna.com (Consulté le 20/04/2012).
[135] ORSENNA, Erik. *Grammaire*, p. 134.

Figure 2 : L'évasion du lecteur

Cependant, il y a aussi d'autres fonctions. Certaines images, en plus de déclencher l'imagination du lecteur, sont à portée narrative. Elles apportent, tout comme le langage, un message. Il y a tout d'abord plusieurs images qui montrent explicitement que grammaire et plaisir sont indissociables :

- *La grammaire est une chanson douce*[136] :

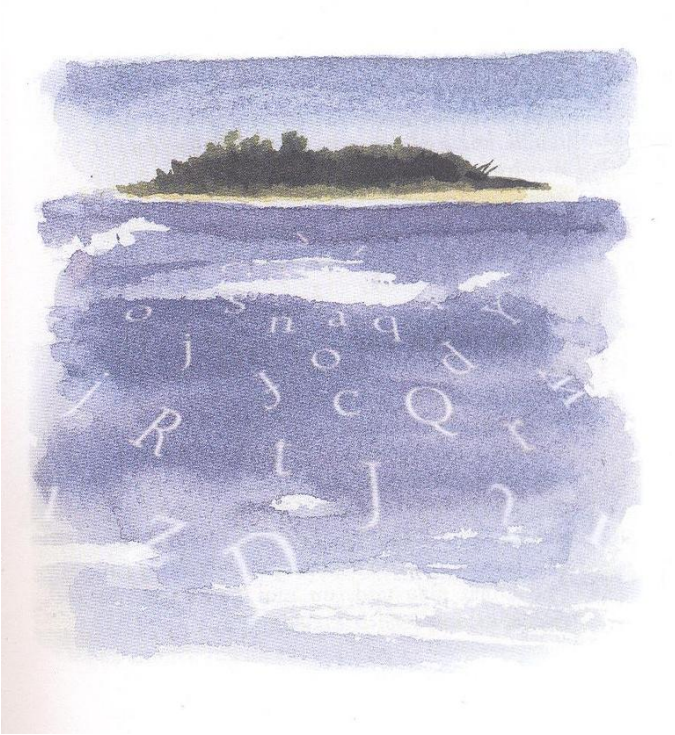


Figure 3 : Grammaire et paysage merveilleux

Dans cette première image, les lettres, qui allégoriquement représentent la grammaire, sont étendues sur l'eau bleu clair. On voit au loin l'île, lieu paradisiaque. Ainsi, les illustrateurs relient la grammaire à un paysage merveilleux pour évoquer la beauté de la grammaire et le plaisir que l'on peut avoir à l'étudier.

[136] ORSENNA, Erik. *Grammaire*, p. 31.

- *La Révolte des accents*[137] :

Figure 4 : Mise en abîme du plaisir du conte

Cette image est une mise en abîme du conte et du plaisir de lire. En effet, la jeune fille sourit et semble attendre avec impatience la lecture. Les couleurs vives expriment cette joie. Dans la page précédente, Jeanne vient d'exprimer son bonheur lorsqu'elle entend un conte. L'illustration peint donc le bonheur du lecteur et montre que plaisir et grammaire peuvent cohabiter. Cette jeune fille, c'est à la fois Jeanne et la jeune lectrice.

Certaines images transmettent un message grammatical qui traduit la pensée d'Erik Orsenna :

[137] ORSENNA, Erik. *Révolte*, p. 64-65.

- *La grammaire est une chanson douce*[138] :

Figure 5 : Le pouvoir des mots

L'image représente un lion. Le récit se passe durant la classe de français de Mademoiselle Laurencin, l'institutrice. Cette dernière cite une fable de La Fontaine et dit que grâce aux mots, le poète fait apparaitre les animaux : « Vous la voyez, la grenouille envieuse, non ? Et le moucheron chétif, vous ne l'entendez pas vrombir ?[139] ». L'image du lion illustre les propos de l'institutrice en montrant que les animaux prennent forme grâce à la force des mots.

[138] ORSENNA, Erik. *Grammaire*, p. 13.
[139] *Op. cit.* p. 13.

- *La Révolte des accents*[140] :

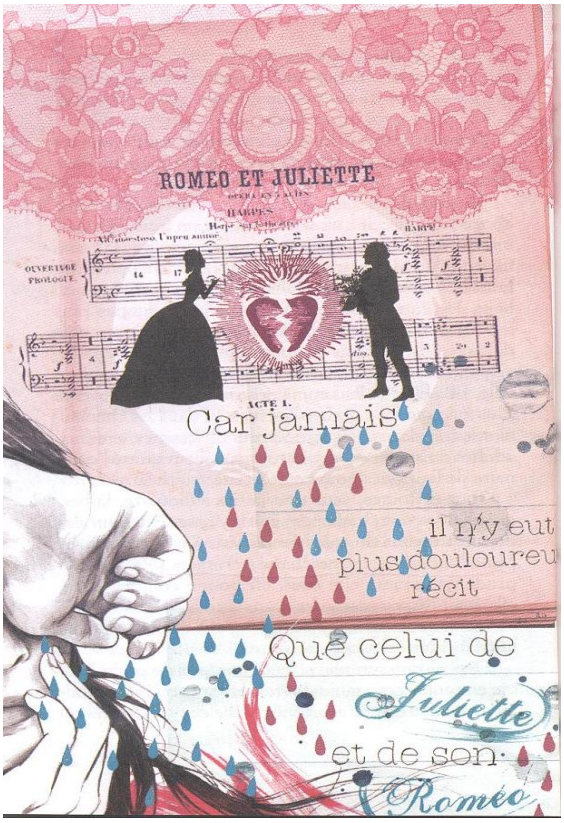


Figure 6 : Mise en abîme du théâtre

Cette image représente la pièce de théâtre *Roméo et Juliette* que les habitants de l'île sont en train de regarder dans le récit. Ainsi, l'illustration est une mise en abîme du théâtre afin de donner envie de voir la représentation. L'illustration fait un éloge du théâtre. On retrouve la jeune fille mais le visage masqué par sa main, elle semble plus impersonnelle.

[140] ORSENNA, Erik. *Révolte*, p. 28.

- *Et si on dansait ?*[141] :

Figure 7 : Transmission d'un message alarmant

Cette image représente le naufrage du bateau qui contenait des livres dont Nécrole voulait se débarrasser. Dans le récit, Erik Orsenna transmet un message : les livres sont riches et importants, ils permettent une ouverture d'esprit. C'est pourquoi Nécrole voulait interdire la lecture des livres car, en tant que dictateur, il souhaitait que son peuple soit privé d'esprit critique. Les couleurs de l'image sont froides : le vert et le bleu foncés transmettent la tristesse du naufrage. Par le ton des couleurs, les illustrateurs diffusent également le même message : sauver les livres de l'abandon et de l'oubli.

[141] ORSENNA, Erik *Dansait?*, p. 60

On peut donc voir que les illustrations ont toutes la même fonction : celle d'attirer l'attention du lecteur et d'éveiller son imaginaire. Elles incarnent également la fonction phatique, car elles maintiennent le contact avec le lecteur. Certaines sont également dotées d'une fonction narrative car elles véhiculent un message grammatical.

b- Les images poétiques

Le langage lui-même est une autre manière de déclencher l'imaginaire du lecteur. Erik Orsenna utilise de nombreuses figures de style dont la comparaison, ce dont nous parlerons également dans la dernière partie.

La métaphore ou la comparaison transmettent des images au lecteur qu'il interprète avec son imagination. La métaphore est un procédé qui consiste à établir une ressemblance entre deux éléments pour désigner une chose ou une idée. De même, la comparaison est une figure de style qui permet de comparer deux éléments mais, à l'inverse de la métaphore, elle relie les éléments à l'aide d'un outil de comparaison explicite. Voici quelques exemples de métaphores ou comparaisons qui font surgir des images dans l'imaginaire du lecteur : « Cette fois, notre chère tempête ne riait pas. Au lieu d'agiter l'océan, comme d'habitude, comme une maman touille l'eau du bain, pour amuser son bébé, une vraie colère l'avait prise, qui montait d'heure en heure[142]. »

On retrouve de nombreuses comparaisons ainsi que des métaphores dans les contes. Par exemple, quand Jeanne décrit son patron dans *La Révolte des accents*[143], elle a recours à une métaphore : « C'est M. Cascavel qui, le lendemain matin, me présenta mon patron. Il ressemblait à une pierre. Une pierre qui n'avançait pas droit[144]. » Ou encore quand Jeanne et Thomas arrivent

[142] ORSENNA, Erik. *Grammaire*, p. 22.
[143] ORSENNA, Erik. *Révolte*.
[144] ORSENNA, Erik. *Révolte*, p. 14.

sur l'îlot désert[145], voici la description qu'en donne la jeune fille : « Brûlé cet îlot, comme une galette des rois trop longtemps laissée dans le four [146].» Le patron de l'héroïne est comparé à une pierre et l'îlot à une galette. Erik Orsenna fait preuve d'originalité et montre que l'imaginaire n'a pas de limites. L'auteur donne également plusieurs descriptions très imagées, afin de montrer que l'imaginaire n'a pas de frontières. Prenons l'exemple de la description des habitants de l'île de l'impératif :

> Du bas en haut de chacune des mini-montagnes, des dizaines d'hommes et de femmes, des vieillards comme des enfants, s'étaient déguisés en personnages d'autorité. Juges emperruqués. Médecins bardés d'armes (seringues, bistouris, stéthoscopes). Policiers caressant, l'air farouche, leurs matraques. Curés, mollahs et rabbins brandissant leurs livres saints. Soldats en tenue de combat[147].

Le conteur fait l'éloge des mots en montrant que c'est grâce à eux que naissent les images qui se forment dans l'imaginaire du lecteur. La leçon de Mademoiselle Laurencin sur La Fontaine illustre cette idée :

> Voilà un bel exemple de la « magie des mots ». Oui. Les mots sont de vrais magiciens. Ils ont le pouvoir de faire surgir à nos yeux des choses que nous ne voyons pas. Nous sommes en classe, et par cette magie merveilleuse, nous nous retrouvons à la campagne, contemplant un petit agneau blanc qui...[148]

Mademoiselle Laurencin incarne ici la parole même de l'auteur qui veut montrer que les mots ont le pouvoir de donner vie aux livres.

c- La place de la musique

La musique occupe une place centrale au sein des quatre contes. Elle a toujours fait partie de la vie d'Erik Orsenna :

---

[145] ORSENNA, Erik. *Grammaire*.
[146] *Op. cit.* p.48.
[147] ORSENNA, Erik. *Chevaliers*, p. 69.
[148] ORSENNA, Erik. *Grammaire*, p. 15.

> En plus de l'écriture, les voyages, la mer et la musique tiennent une place essentielle dans ma vie et dans mes livres. Ces passions, je les dois beaucoup à ma famille. [...] J'entendais, de l'autre côté du mur, mon frère répéter inlassablement ses exercices de guitare. Et mon grand-père, qui me parlait de nos ascendances cubaines, esquissait de temps à autre, en dépit de sa corpulence, des pas de salsa. Je n'ai fait que prolonger ces héritages[149].

L'auteur mêle donc la mélodie à son récit. Ainsi, la lecture est imprégnée de notes musicales et invite à s'évader.

Le titre du premier conte renvoie directement à la musique : *La grammaire est une chanson douce*[150].C'est une référence à la chanson d'Henri Salvador *Une chanson douce*, dont les paroles sont de Maurice Pon. Henri Salvador est d'ailleurs incarné par le personnage de Monsieur Henri, qui est un passionné de musique :

> la grammaire des mots et celle de la musique se ressemblent. J'ai eu envie de rendre hommage à Henri Salvador, un amoureux des mots comme moi, en créant le personnage de Monsieur Henri. Lorsque j'ai commencé à imaginer un titre pour ma grammaire, l'un de ses chefs-d'œuvre s'est très vite imposé : " Une chanson douce, que me chantait ma maman… " N'oublions pas que, si la musique est d'Henri Salvador, les paroles, ô combien merveilleuses, sont de Maurice Pon[151].

La chanson, tout comme le conte, éveille l'imaginaire et ouvre les portes du rêve. D'ailleurs, la chanson d'Henri Salvador raconte l'histoire d'une maman qui chante pour son fils avant qu'il ne s'endorme. Ainsi, conte et musique sont indissociables pour Erik Orsenna. Par exemple, Monsieur Henri chante la chanson d'Henri Salvador à la petite phrase « Je t'aime » pour qu'elle se repose et s'endorme :

> La petite biche est aux abois
> Dans le bois se cache le loup
> Ouh, ouh, ouh, ouh

---

[149] ORSENNA, Erik. *Bienvenue sur l'archipel d'Erik Orsenna*. Disponible sur: http://www.erik-orsenna.com (Consulté le 20/04/2012).
[150] ORSENNA, Erik. *Grammaire*.
[151] ORSENNA, Erik. *Bienvenue sur l'archipel d'Erik Orsenna*. Disponible sur : http://www.erik-orsenna.com (Consulté le 20/04/2012).

> Mais le brave chevalier passa
> Il prit la biche dans ses bras
> La, la, la, la[152]

Il est intéressant de constater que les personnages « biche », « loup », « chevalier » rappellent les personnages du conte. Musique et contes sont donc fortement liés pour accéder à l'imaginaire. Le titre du quatrième conte *Et si on dansait ?* a également une connotation musicale : la danse s'accompagne de musique. À la fin, les mots se mettent à danser : « Et, d'un seul coup, les mots commencèrent à se trémousser. D'autant que les musiciens, soudain ressuscités, y compris mon Tom et sa fiancée, s'étaient mis à jouer une salsa endiablée[153] »

La musique est donc présentée comme un voyage au pays des rêves[154]. Par exemple, dans *La grammaire est une chanson douce*[155], lorsque Jeanne est enlevée par Nécrole, Monsieur Henri vient la libérer. Pour endormir le concierge-gardien qui surveillait la jeune fille, Monsieur Henri lui a chanté une chanson[156]. Ou encore, dans les *Chevaliers du Subjonctif*[157], Jeanne nous dit que Monsieur Henri voyage à travers la musique : « M. Henri ne quittait plus guère sa maison. Ses doigts se promenaient pour lui. Leurs voyages permanents sur les cordes de la guitare valaient tous les chemins[158]. » Monsieur Henri est autant amoureux de la langue française que de la musique. Cela donne envie à Jeanne de devenir elle-même une chanson :

---

[152] ORSENNA, Erik. *Grammaire*, p. 88.
[153] ORSENNA, Erik. *Révolte*, p. 106.
[154] Erik Orsenna est également l'auteur de l'œuvre *Histoire du monde en neuf guitares* parue en 1996. Le thème de l'œuvre prouve l'attachement de l'écrivain pour la musique. Le récit est un voyage musical à travers les siècles et les civilisations. Voici le résumé que donne l'auteur sur son site : « Dans la vallée de l'Omo, celle où dormait la célèbre Lucy, un vieil archéologue rencontre un certain Clapton, qui voyage avec une guitare pour seul bagage. Le premier rêve de connaître les descendants de Lucy. Le second imagine ses vies antérieures de guitariste. Neufs guitaristes, de l'inventeur de l'instrument, du temps des Pharaons, jusqu'à Jimi Hendrix, se donnent alors rendez-vous dans cette vallée perdue de l'Afrique pour un concert en hommage à Lucy. ». Disponible sur : http://www.erik-orsenna.com (Consulté le 20/04/2012).
[155] ORSENNA, Erik. *Grammaire*.
[156] *Op. cit.* p. 100.
[157] ORSENNA, Erik. *Chevaliers*.
[158] ORSENNA, Erik. *Chevaliers*, p. 28.

> Depuis cette époque, je rêve souvent que je suis une chanson. Quelques lignes, une musique. Une nuit, la bouche bien collée contre l'oreille de mon mari, je lui demanderai de me fredonner, pas quelque chose, pas un refrain, de me fredonner moi. Ce sera sa plus belle manière de m'aimer[159]

On peut s'interroger sur la place de la musique dans l'acte même d'écrire. Le conteur s'évade dans l'imaginaire pour composer ses écrits. Quand on sait qu'Erik Orsenna est un passionné de musique et qu'elle l'a accompagné durant toute sa vie, on peut se demander si elle n'a pas joué un rôle dans l'écriture de ses contes. « La chanson douce » d'Henri Salvador a peut-être permis au conteur de faire glisser sa plume vers l'univers de l'imaginaire.

d- Le cadre : l'île

Erik Orsenna a choisi l'île comme lieu d'enseignement de la grammaire dans ses contes. Lui-même est attaché à la mer et les voyages[160]. D'ailleurs, il est intéressant de constater qu'il occupe le siège du commandant Cousteau à l'Académie française.

Les aventures de Jeanne et Thomas se déroulent sur des îles[161]. Les deux jeunes protagonistes quittent donc la terre ferme pour voyager et découvrir l'univers grammatical sur différentes îles. C'est un lieu qui suggère l'éloignement puisque c'est une étendue de terre entourée d'eau et donc perdue au milieu de l'océan. Erik Orsenna n'a pas choisi ce lieu au hasard : l'île aussi

---

[159] ORSENNA, Erik. *Grammaire*, p. 115.

[160] ORSENNA, Erik. *Bienvenue sur l'archipel d'Erik Orsenna*. Disponible: http://www.erik-orsenna.com (Consulté le 20/04/2012). Il est intéressant de remarquer que le site est présenté sous la forme d'un archipel.

[161] L'île est également le cadre d'une autre œuvre d'Erik Orsenna : *Dernières nouvelles des oiseaux* qui est parue en 2005 aux éditions Stock. Ce livre parle des élèves qui n'aiment pas l'école mais qui ont un talent et qui n'en sont pas pour autant récompensés. Alors un jour le président décide de les récompenser et réunit plusieurs élèves sur une même île afin qu'ils travaillent en commun et réalisent quelque chose de talentueux. Ils vont finir par construire un avion (afin de pouvoir s'évader de l'île) en apportant tout leur savoir-faire. Mais une fois dans l'avion, ils ne veulent plus atterrir pour ne pas retrouver leur vie d'avant. L'île est donc un cadre idéal pour que leur talent puisse s'exprimer. L'île est un lieu de liberté où l'imaginaire n'a pas de limites.

invite à l'imaginaire. En effet, dans *La grammaire est une chanson douce*[162], voici la description que Jeanne fait lorsqu'elle et son frère arrivent sur l'île :

> Un paradis. Une baie bordée d'arbres immenses à toucher le ciel bleu ; une eau vert pâle, plus transparente que l'air ; une dentelle de corail, au loin, sur laquelle se brisaient en grondant les assauts de la mer. Plus la moindre trace de bateau. Et d'innombrables poissons, les uns petits et blancs, les autres plus larges et noirs. Poussés par le courant, ils venaient à notre rencontre[163].

L'île est décrite comme un paysage paradisiaque et merveilleux, comme si elle était une échappatoire à la réalité. Erik Orsenna a donc choisi un décor, un cadre en connivence avec le rêve. Ainsi, le lecteur est plongé dans un autre univers que celui des grammaires traditionnelles. Le décor paradisiaque de l'île permet au lecteur de s'évader.

Erik Orsenna montre à plusieurs reprises que l'île peut être associée au rêve et à l'imaginaire. Dans *Et si on dansait ?* [164], Jeanne fait une comparaison entre les îles et les parenthèses car elle en utilise beaucoup dans ses phrases : « J'ai besoin d'îles. Sans les îles, la mer s'ennuie. Les parenthèses sont des îles dans la phrase, dans le texte[165]». Ou encore, dans *Les Chevaliers du subjonctif*[166], la mer est décrite comme le miroir des rêves[167]: tous les habitants se réunissent sur une colline pour avoir une bonne vue sur la mer, et chacun prononce ses rêves. L'île du subjonctif est d'ailleurs directement décrite comme le « pays des rêves[168]».

Jeanne voyage d'îlot en îlot. Dans *La grammaire est une chanson douce*[169], elle découvre l'île des mots ; dans *Les Chevaliers du subjonctif*[170], elle survole les îles de l'infinitif, de l'impératif, de l'indicatif, et s'aventure dans

---

[162] ORSENNA, Erik. *Grammaire*.
[163] *Op. cit*., p. 30.
[164] ORSENNA, Erik *Dansait?*.
[165] *Op. cit*, p. 20.
[166] ORSENNA, Erik. *Chevaliers*.
[167] *Op. cit*, p. 148.
[168] ORSENNA, Erik. *Chevaliers*, p. 88.
[169] ORSENNA, Erik. *Grammaire*.
[170] ORSENNA, Erik. *Chevaliers*.

celle du subjonctif. L'image ci-dessous représente l'archipel des temps[171] que survole notre jeune héroïne avec le cartographe : ce voyage d'île en île invite à l'évasion.

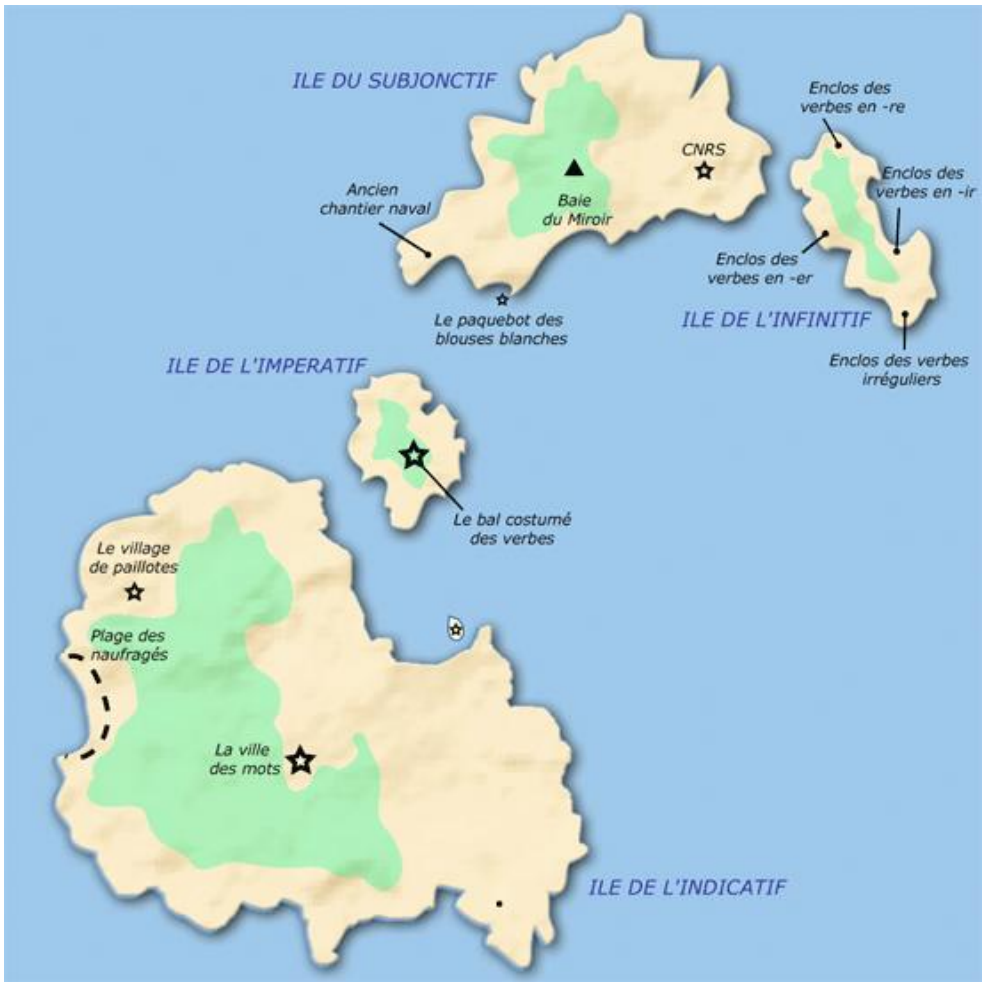


Figure 8 : L'archipel des temps

Dans *La Révolte des accents*[172], elle voyage en Inde et dans *Et si on dansait ?*[173], Jeanne continue de vivre sur une île où elle écrit des discours politiques... C'est ainsi que la jeune fille amène le lecteur au cours de ses périples et l'emporte dans le monde de l'imaginaire.

L'imaginaire est important pour Erik Orsenna. Ce dernier souhaite que le conte offre une autre vision de la grammaire : une discipline qui puisse être

[171] ORSENNA, Erik. *Bienvenue sur l'archipel d'Erik Orsenna*. Disponible: http://www.erik-orsenna.com/chev_plan.htm (Consulté le 20/04/2012).
[172] ORSENNA, Erik. *Révolte*.
[173] ORSENNA, Erik *Dansait?*.

enseignée aux élèves tout en leur permettant de faire fonctionner leur imaginaire qui est la plus grande et plus belle liberté de l'homme.

4- Sur la piste du conte philosophique ?

Dans cette dernière sous-partie, nous allons voir qu'Erik Orsenna amène des réflexions philosophiques à ses contes. Il se rapproche ainsi du conte philosophique *Le Petit Prince*[174] d'Antoine de Saint-Exupéry. Cette œuvre invite également à l'imagination au travers les récits du Petit Prince. Le célèbre conte est aussi illustré[175], mais par l'auteur lui-même. Les messages philosophiques sont nombreux, on retient particulièrement la phrase du renard : « on ne voit bien qu'avec le cœur. L'essentiel est invisible pour les yeux[176]. » Ainsi l'auteur veut donner une leçon de vie en montrant qu'on peut donner un sens à sa vie par l'amour qui est abstrait et ne peut pas être vu, mais juste ressenti. À travers les illustrations, Saint-Exupéry transmet aussi des messages philosophiques comme Erik Orsenna transmet des messages grammaticaux grâce aux images. Voici un exemple avec l'image du businessman[177] que rencontre le petit prince. Ce dernier est conscient que cet homme gaspille sa vie à vouloir posséder les étoiles. Sur l'image ci-dessous, l'auteur dessine un homme plongé dans son univers du business, une cigarette éteinte et coupé du monde : l'image montre, à travers l'isolement du businessman, que courir après la richesse conduit à la solitude.

---

[174] SAINT-EXUPERY, Antoine. *Le Petit Prince*. Paris : Ed. Estienne, 1948 (Ed. Gallimard, 1999).
[175] Ces illustrations sont même devenues autonomes et (sur)exploitées en un merchandising bien fructueux.
[176] SAINT-EXUPERY, Antoine. *Le Petit Prince*. Paris : Ed. Gallimard, 1999, p. 76.
[177] SAINT-EXUPERY, Antoine. *Le Petit Prince*. Paris : Ed. Gallimard, 1999, p. 50.

Figure 9 : « Et à quoi te sert-il de posséder les étoiles ?[178]»

Le récit, et certaines images d'Antoine de Saint-Exupéry sont donc empreints de philosophie. À son tour, Erik Orsenna parsème son œuvre de paroles philosophiques. Par exemple, dans *La Révolte des accents*[179], le fils du maharadjah veut que les marchands lui racontent des histoires fausses ou vraies car rien n'est pire que le mensonge :

> Le silence ment bien plus que le mensonge [...] Je veux dire ceci : de même qu'en chaque nuit demeure une trace de jour (ne serait-ce que dans la mémoire gardée par les pierres de la chaleur du soleil), de même en chaque histoire fausse palpite toujours un peu de vérité. Alors que le silence, lui, n'a ni souvenir, ni futur, et moins encore de fond. Et maintenant allez me chercher les menteurs[180].

Ce n'est pas le seul personnage à délivrer des messages à portée philosophique. Monsieur Henri, avant de mourir dans *Et si on dansait ?*[181], donne une leçon de vie à Thomas : « La seule vérité de la vie, tu m'entends...la seule, c'est la préférence...oser la préférence. Tu aimes la musique ? Sois musicien[182]. » L'auteur, à travers le personnage de Jeanne, transmet des valeurs et donne des conseils de vie. Par exemple, dans *Et si on dansait ?*[183], Jeanne est « écrivain

[178] *Op. cit.* p. 51.
[179] ORSENNA, Erik. *Révolte*.
[180] *Op. cit*. p. 73.
[181] ORSENNA, Erik *Dansait?*.
[182] *Op. cit*. p. 12.
[183] *Op. cit.*

fantôme[184]», c'est-à-dire qu'elle écrit pour les autres. Ainsi, elle a beaucoup progressé dans son style littéraire :

> J'ai amélioré mon style (même s'il reste encore beaucoup, beaucoup à faire !).
> J'ai raccourci mes phrases (jamais plus de deux lignes).
> J'ai clarifié mes développements (jamais plus d'une idée à la fois)[185].

Le message philosophique implicite que nous donne l'auteur est qu'il faut toujours persévérer et qu'en travaillant, on arrive toujours à progresser car rien n'est impossible. Il faut donc donner le meilleur de soi-même.

Erik Orsenna donne la parole à plusieurs personnages, afin qu'ils transmettent des leçons de vie. Tout comme le personnage du Petit Prince est un enfant, les personnages principaux des quatre contes sont deux jeunes adolescents. Ainsi, les différentes paroles philosophiques présentes dans les œuvres visent à aider les deux protagonistes, qui allégoriquement représentent le lecteur. Le conte peut alors être vu comme un conte initiatique.

En conclusion de cette première partie, nous pouvons remarquer que plusieurs auteurs ou linguistes se sont engagés pour défendre la langue française. Suite à des bilans alarmants et constatant que la grammaire est souvent laissée à l'abandon, une rénovation de son enseignement a été proposée par Alain Bentolila et Erik Orsenna. Ce dernier a souhaité apporter une nouvelle vision de la grammaire en la racontant dans quatre contes grammaticaux. Le conte est choisi pour apporter une nouveauté dans les méthodes d'enseignement car il appelle à déclencher l'imagination du lecteur. Nous allons donc nous intéresser, dans notre deuxième partie, à la représentation de la grammaire dans ces quatre contes grammaticaux d'Erik Orsenna.

---

[184] *Op. cit.* p. 19.
[185] *Loc. cit.*

Chapitre II : La représentation de la grammaire dans les contes

La grammaire est romancée dans les quatre contes d'Erik Orsenna. En s'éloignant des formes traditionnelles des manuels de grammaire, le conteur lui donne un nouveau visage. En effet, elle n'est pas expliquée avec des termes linguistiques techniques ni classée par catégories morphologiques, syntaxiques ou autres. L'écrivain la raconte avec un langage mêlant poésie et humour. Le lecteur s'aventure dans le monde merveilleux d'une grammaire bien différente de celle qu'il connaît. Erik Orsenna conte l'histoire de la langue française : la vie des mots, des temps, de l'accentuation et de la ponctuation. L'auteur souhaite que le lecteur ait un nouveau rapport avec la grammaire. Ainsi, les personnages principaux sont deux adolescents qui permettent aux élèves de s'identifier. De plus, la grammaire est personnifiée et comparée à la musique ou à des concepts intemporels tels que l'amour. Ainsi, Erik Orsenna crée un univers original où les jeunes personnages découvrent une grammaire représentée à travers une constellation d'éléments. C'est donc sous la plume d'un « amoureux des mots » que la grammaire prend vie et sens.

I. Les personnages principaux

Pour explorer les territoires de la langue française et de la grammaire, Erik Orsenna donne la parole à Jeanne, une jeune adolescente, qui raconte alors son histoire à la première personne. Tout au long des quatre contes, la jeune fille accompagnée de son frère aîné Thomas, s'aventure dans le monde mystérieux de la grammaire. Dans cette sous-partie, nous allons voir en quoi le parcours initiatique de Jeanne est une allégorie de celui du lecteur, qui s'identifie à notre

jeune héroïne. Nous nous intéresserons également à la relation de Jeanne et Thomas, qui invite aussi à l'identification.

1- Jeanne : vers le conte initiatique

Erik Orsenna a donné volontairement la parole à une jeune fille[186]. Le public de ce livre n'est pas destiné qu'aux élèves puisque les adultes peuvent éprouver du plaisir en le lisant. Mais il s'agit tout de même pour l'auteur de familiariser les enfants à la grammaire en utilisant la méthode du conte. Alors, si le « Je » est une enfant qui grandit au fil des œuvres, les jeunes lecteurs peuvent s'identifier au personnage. Quand on se reconnaît à travers un personnage, on est peut-être plus attentif.

L'identification est un processus d'assimilation de caractéristiques d'autres personnes. La personne qui s'identifie se confond avec un autre individu car elle y retrouve certains traits de caractères ou sentiments. L'identification est nécessaire à la construction de l'identité de l'enfant. En effet, ce dernier a besoin de repères pour évoluer. C'est pourquoi, à travers Jeanne, le jeune lecteur va se reconnaître en elle ce qui va faciliter son entrée dans le monde de la grammaire.

Jeanne a 10 ans lors du premier conte et 16 ans dans le dernier. Ainsi, on suit toute son adolescence et sa construction identitaire. Il est intéressant de constater qu'il n'y pas de portrait physique de notre héroïne. Cela facilite encore plus l'identification du lecteur qui peut se projeter sur le personnage. La jeune

[186] Il est intéressant de constater que dans son autre conte *Dernières nouvelles des oiseaux*, Erik Orsenna met aussi en scène un « Je » enfantin. Le jeune garçon, prénommé Thomas, raconte son histoire, ainsi que celle de ses camarades, sur l'île. Ainsi, le lecteur s'identifie plus facilement au personnage. D'ailleurs, l'auteur ne cache pas son plaisir de jouer avec les mots et la grammaire puisque le narrateur est passionné par les colles et c'est pourquoi c'est lui qui raconte l'histoire : « Qu'est-ce qu'un inventeur de colle ? Un fabricant de mariages. Quelqu'un qui unit ou réunit les choses. Et qu'est-ce qu'un raconteur ? Quelqu'un qui unit ou réunit des mots et des phrases » (Livre de poche, 2007, p. 126).

fille a une personnalité bien affirmée. Elle veut exister et sait résister à tout obstacle. On peut en juger par la description qu'elle fait d'elle-même :

> Je parais douce, timide, rêveuse et petite pour mes dix ans. N'en profitez pas pour m'attaquer. Je sais me défendre. Mes parents (qu'ils soient remerciés dans les siècles des siècles !) m'ont fait cadeau du plus utile car du plus guerrier des prénoms : Jeanne. Jeanne comme Jeanne d'Arc, la bergère devenue général, la terreur des Anglais. Ou cette autre Jeanne, baptisée Hachette, car elle n'aimait rien tant que découper en tranches ses ennemis[187].

Ainsi, Jeanne se définit elle-même comme une jeune fille sachant faire face à toute contrainte. Du haut de ses dix ans, elle a déjà une personnalité bien affirmée. D'ailleurs, sa jeunesse est un élément important car elle rappelle au lecteur sa propre adolescence. L'âge de Jeanne invite le lecteur à développer la même curiosité grammaticale et sa jeunesse montre également qu'il n'y a pas de limites dans l'apprentissage. Plusieurs personnages louent l'intérêt que l'héroïne leur porte malgré son jeune âge. Par exemple, dans *Les Chevaliers du Subjonctif*[188], les habitants de l'île du subjonctif sont ravis de voir qu'une jeune fille s'intéresse à eux : « Quelle chance, des voyageurs ! Pour une fois qu'on s'intéresse à nous ! Et en plus ils sont jeunes[189] » ou encore lorsque Jeanne assiste aux réunions des passionnés du subjonctif : « Dieu soit loué ! Je n'aurais jamais cru qu'une si jeune fille daignât s'intéresser à notre mode bien aimé[190] !». C'est donc avec ses yeux d'adolescente que Jeanne nous transmet le récit. Elle se retrouve face à des situations auxquelles tous les jeunes se retrouvent confrontés à un moment de leur vie. Les questions sur les incertitudes de l'avenir en font partie. Dans *Les Chevaliers du Subjonctif*[191], notre jeune héroïne pense et réfléchit sur le sens qu'elle veut donner à sa vie et sur les éventuels métiers qu'elle voudrait exercer :

---

[187] ORSENNA, Erik. *Grammaire*, p. 11.
[188] ORSENNA, Erik. *Chevaliers*.
[189] *Op. cit*. p. 115.
[190] *Op. cit*. p. 24.
[191] ORSENNA, Erik. *Chevaliers*.

> Que vais-je faire de ma vie ? Tenter de répondre à cette question est mon jeu favori. Je pense à toutes sortes de métiers, toutes sortes de maris, toutes sortes de lieux, d'habitation. Je combine. Et j'essaie d'imaginer l'existence qui correspond[192]...

On voit dans cette citation que sa future vie sentimentale est présente dans son esprit. Le schéma[193] ci-dessous démontre ses pensées sur les différents futurs envisagés :

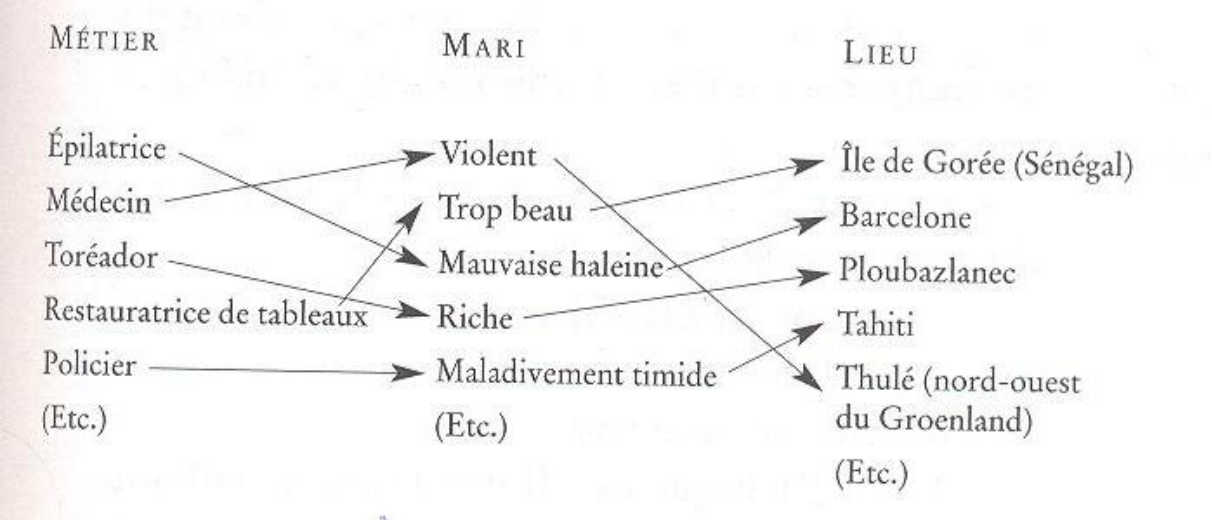


Figure 10 : L'avenir de Jeanne

Ce schéma, original et empreint d'humour, combine et rassemble ses différentes réflexions. Le lecteur y projette ainsi les siennes. D'autres questions existentielles viennent animer l'esprit de Jeanne. Dans *La Révolte des accents*[194], la jeune fille ne trouve pas le sommeil car l'insomnie qui est personnifiée, s'installe en elle et la met face à différentes réalités :

> Alors elle répond, l'insomnie. Enfin, elle essaie. « Tu te trompes de coupable, Jeanne ! Ce n'est pas moi qui t'empêche de dormir mais ton estomac. Pourquoi as-tu repris trois fois du tiramisu ? » Ou « Jeanne, j'aimerais que nous parlions sérieusement de ton avenir. Veux-tu devenir infirmière ou cosmonaute ? Ce n'est pas la même chose, Jeanne. Es-tu bonne en maths, d'abord[195] ?».

[192] ORSENNA, Erik. *Chevaliers*, p. 21.
[193] *Loc. cit.*
[194] ORSENNA, Erik. *Révolte*.
[195] ORSENNA, Erik. *Révolte*, p. 112.

Ses préoccupations sont aussi des thèmes réels d'une vie d'adolescente. Par exemple, dans *La Révolte des accents*[196], elle recherche un travail d'été afin de devenir indépendante financièrement. Elle consulte donc différentes offres d'emplois :

> baby-sitter de jumeaux (garantis bien élevés), vendeuse de supermarché (rayon aquariums ou luminaires), shampouineuse (ongles courts obligés), hôtesse d'accueil au Grand Salon International de la tondeuse à gazon (formation assurée)[197]...

Finalement, elle décidera de passer un entretien pour travailler en tant qu'adjointe du capitaine du port. Elle mène donc la vie ordinaire d'une adolescente qui aspire à l'indépendance.

Jeanne nous fait part aussi de ses pensées sur les adultes. Son regard d'enfant fait sourire le jeune lecteur qui rejoint les ressentis de notre protagoniste. Dans *La grammaire est une chanson douce*[198], l'héroïne donne son opinion sur les vieilles dames lorsqu'elle s'apprête à rencontrer la nommeuse :

> Tout miel avec nous, les enfants, caresses et areu, areu quand les parents les regardent. Mais dès qu'ils ont le dos tourné, elles se vengent de notre jeunesse, elles nous pincent de leurs doigts décharnés de sorcière, nous piquent de leurs aiguilles à tricoter ou, pire supplice, nous embrassent à tout bout de champ pour nous punir de sentir si bon et d'avoir la peau si douce[199].

De même, elle analyse le comportement des adultes et leur langage. Lorsqu'elle est enlevée par Nécrole pour suivre un stage grammatical, ce dernier tente de lui expliquer que « c'est pour son bien » :

> Alerte. Quand un adulte commence comme ça, « c'est pour ton bien », alerte, tous aux abris. Le « pour mon bien » entraîne généralement des catastrophes, des siestes à faire (« c'est pour ton bien, tu as l'air si fatigué »), des devoirs à refaire (« c'est pour

[196] *Op. cit.*
[197] *Op. cit.* p. 10.
[198] ORSENNA, Erik. *Grammaire*.
[199] *Op. cit.* p. 53.

> ton bien, tu ne veux pas redoubler, quand même ? »), la télé à éteindre (« c'est pour ton bien, la télé fait grossir »)[200].

Cette vision sur les adultes est commune à beaucoup de jeunes puisque l'adolescence rime avec des périodes de ruptures où les enfants tentent de se construire en se détachant de leurs parents.

En suivant l'évolution de Jeanne, on voit qu'elle grandit et qu'elle s'intéresse à d'autres sujets tels que l'amour. Elle nous décrit la beauté des garçons qu'elle rencontre : elle qualifie le neveu de Monsieur Henri de « neveu sublime » avec « ses grands yeux verts [201]»; elle est en admiration face à l'élégance d'un comédien :

> Les hommes, mon Dieu qu'ils sont beaux, surtout un jeune, très jeune, quel sourire ! On le dirait habillé comme au Moyen Âge : une blouse ouverte, un pantalon qui s'arrête aux genoux, ensuite des bas blancs, comme ils brûlent au soleil ! Mon Dieu, quels jolis mollets, j'ai toujours adoré les mollets ![202]

Au départ, Jeanne est intriguée par l'amour. Elle décide de mener une enquête sur ce sujet dans *Les Chevaliers du Subjonctif* [203] afin d'en comprendre les mystères. Au début, elle a une vision de l'amour négative :

> Rien, aucune créature au monde n'est plus ridicule, et déplaisante, qu'une fille amoureuse : du matin jusqu'au soir, elle sourit vaguement, prunelles clignotantes et bouche entrouverte. De temps à autre, l'amoureuse rougit (sans doute pense-t-elle, la pauvre chérie, à des caresses jugées par elle scandaleuses). Ou alors elle grimace : ce doit être la jalousie qui vient lui mordiller le cœur...[204]

Et pourtant, comme dans l'ordre logique des évènements de la vie d'une adolescente, Jeanne va finir par tomber elle-même amoureuse, elle qui se disait hors d'atteinte de ce monde mystérieux. Quand elle arrive en Inde, elle rencontre un jeune garçon qui va lui conter l'histoire de la vallée des accents. Quand les accents lui recouvrent le corps[205], elle se rend alors compte qu'elle est tombée

---

[200] ORSENNA, Erik. *Grammaire*, p. 92.
[201] *Op. cit*. p. 36.
[202] ORSENNA, Erik. *Révolte*, p. 24.
[203] ORSENNA, Erik. *Chevaliers*.
[204] *Op. cit*. p. 13.
[205] ORSENNA, Erik. *Révolte*, p. 113.

amoureuse. En effet, un écrivain, lui aussi portant des accents sur la peau, lui explique qu'ils viennent l'aider à écrire car il porte une histoire en lui. Il ajoute qu'une histoire difficile à raconter rappelle un amour profond gardé au fond de soi. C'est alors que Jeanne réalise qu'elle est tombée amoureuse mais qu'elle n'osait pas se l'avouer :

> le policier électronique, l'ange gardien de la ville de Brest, le géant qui sentait si bon et connaissait tant d'histoires ne m'avait jamais quittée. Sans cesse, à chaque pas de la montée, j'avais pensé à lui. Et chaque heure qui avait passé m'avait semblée plus vide puisqu'elle passait sans lui[206].

D'ailleurs, dans *Et si on dansait ?*[207], la jeune fille est confrontée à ses sentiments qu'elle ne peut pas contrôler. Elle ressent un manque :

> Et la vérité m'est apparue : la *présence* que je cherchais partout, et d'abord dans la mer, était en moi. Bien caché, tout à fait dissimulé derrière la mécanique de mes poumons, un autre engrenage tournait, la machinerie de mes sentiments[208].

Elle retrouve Amitav, le jeune Indien, à la fin du dernier conte et semble au comble de son bonheur mais n'en dévoile que quelques morceaux comme si elle voulait garder en elle les sentiments qui lui sont propres : « De la suite, vous ne saurez rien, indiscrets lecteurs que vous êtes et voyeurs, si voyeurs. Sachez seulement que toute la nuit mon corps vibra, de mille et une manières[209].» Ainsi, les rapports de Jeanne avec l'amour permettent au lecteur de s'identifier car eux aussi font face aux mêmes interrogations.

Le lecteur se retrouve également à travers certains traits de caractère de Jeanne, dont la malice. En effet, lui aussi a exploité les mêmes ressources malicieuses à travers plusieurs situations. Dans *La grammaire est une chanson douce*[210], elle fait appel à ses talents de comédienne en amadouant le

---

[206] *Op. cit*. p. 116.
[207] ORSENNA, Erik *Dansait?*.
[208] *Op. cit*. p. 110.
[209] *Op. cit*. p. 115.
[210] ORSENNA, Erik. *Grammaire*.

commandant du bateau qui s'étonne de voir deux jeunes autant apaisés lors d'un voyage en bateau :

> Des larmes me vinrent (parmi mes nombreuses qualités, je sais pleurer à la demande). « Hélas, monsieur ! Si vous connaissiez notre triste histoire... » Une fois de plus, je racontai la séparation de nos parents. Leur incapacité à vivre ensemble, leur sage décision de vivre chacun d'un côté de l'Atlantique plutôt que de s'injurier du matin au soir[211].

Un nouvel élément d'identification est sous-entendu : le divorce des parents car cette situation est récurrente dans de nombreuses familles. Jeanne a également recours à la malice pour parvenir à ses fins. Lors de sa rencontre avec Amitav, elle use du chantage pour que ce dernier lui raconte l'histoire de la vallée des accents : « Je vous rends vos lunettes si vous me racontez l'histoire[212]. » De même, lorsqu'elle travaille en tant qu' « écrivain fantôme[213] » dans *La Révolte des accents*[214], elle chante ses mérites afin de recruter des clients :

> Vous verrez avec quelle intelligence je décris, dans mon commentaire, les relations entre les artistes, les enfants et les animaux. Vous saluerez ma manière habile de faire plaisir aux professeurs en employant des mots qui font savants tels que métonymie, synecdoque, connecteurs logiques, modalisateurs, etc. C'est vrai : Jeanne n'es pas modeste. Mais quel commerçant vendrait ses produits s'il clamait partout qu'ils sont nuls[215].

Ainsi, sa personnalité et son comportement renvoient au lecteur sa propre identité. Erik Orsenna a également donné un autre rôle à Jeanne. En effet, non seulement elle permet au lecteur de s'identifier à elle, mais elle offre également un parcours initiatique. Le cheminement initiatique est une série d'épreuves effectuées par un jeune enfant afin qu'il acquière une plus grande maturité. C'est le cas de Jeanne qui, comme nous allons le voir, a atteint une expérience grammaticale en affrontant ses propres appréhensions. Le parcours de Jeanne représente allégoriquement celui du lecteur qui, en suivant les péripéties de la

---

[211] *Op. cit*. p. 20.
[212] ORSENNA, Erik. *Révolte*, p. 62.
[213] *Op. cit*. p. 19.
[214] *Op. cit*.
[215] *Op. cit*. p. 14-15.

jeune héroïne, va lui aussi progresser dans le domaine de la grammaire et adopter un autre regard en abandonnant ses premières inquiétudes quant à cette discipline.

Tout d'abord, le conteur appelle le lecteur à développer sa curiosité intellectuelle et langagière. C'est pourquoi, Jeanne désire toujours en savoir plus sur les choses qui lui sont présentées. Elle apprend de nombreuses choses en s'y intéressant d'elle-même pour mieux comprendre le monde grammatical. Ainsi, le conteur, par le biais de Jeanne, entend déclencher la curiosité du lecteur car elle est indispensable dans tout apprentissage.

Dans *Les Chevaliers du Subjonctif* [216], le cartographe explique pourquoi il propose à Jeanne de devenir son assistante et donne une définition très positive de la curiosité :

> Parce que, d'après ce que je vois, nous souffrons, vous et moi, de la même maladie grave : la curiosité. Vous savez que le mot « curieux » vient du latin *cura* : le soin ? Soyons fiers de notre défaut : être curieux, c'est prendre soin. Soin du monde et de ses habitants[217].

Ainsi, la curiosité est importante pour comprendre le monde qui nous entoure. Jeanne va beaucoup s'interroger sur la langue et ses mécanismes. Elle se pose donc de nombreuses questions. Par exemple, dans *Les Chevaliers du Subjonctif*[218], elle s'informe auprès de Dany, l'habitant de l'île du subjonctif, sur la nature de ce mode si mystérieux qu'est à ses yeux le subjonctif : « Qui êtes-vous ? je veux dire : qui êtes-vous, les Subjonctifs ? Des malades ? Des dangereux[219] ? ». Elle saisit toujours les opportunités pour enrichir sa culture. Dans le même conte, alors qu'elle a peur des avions, elle accepte tout de même de s'envoler à la découverte de l'archipel de la conjugaison : « Quelle curieuse digne de ce nom peut accepter de manquer un spectacle[220] ? » Cette curiosité lui

[216] ORSENNA, Erik. *Chevaliers*.
[217] *Op. cit*. p.42.
[218] *Op. cit*.
[219] *Op. cit*. p.117.
[220] ORSENNA, Erik. *Chevaliers*, p.50.

permettra de franchir tous les obstacles. En effet, dans *La grammaire est une chanson douce*[221], même si le directeur de l'usine des mots dans laquelle Jeanne s'exerce, lui a interdit d'ouvrir une porte, la jeune fille franchit l'interdit. C'est ainsi qu'elle ira interroger Antoine de Saint-Exupéry, Jean de La Fontaine et Marcel Proust, trois écrivains recueillis sur l'île afin qu'ils continuent à composer et que l'écriture les préserve de la mort. Jeanne ne redoute pas de s'adresser à des adultes ou des auteurs. Sa curiosité efface la timidité de la jeune fille. À nouveau, dans *Les Chevaliers du Subjonctif* [222], lors du rassemblement sur la colline, Jeanne interpelle Herman Melville, Joseph Conrad et Ernest Hemingway. En les interrogeant, notre jeune héroïne comprend le pouvoir de l'écriture comme le lui explique l'un des écrivains : « C'est mon métier de voir, jeune fille, ce que les autres ne voient pas[223] ». Elle osera même questionner la personne qu'elle redoute le plus, le dictateur Nécrole[224] :

> « Pardonnez-moi, Monsieur-le-président-à-vie-et-même-au-delà, mais pourquoi craignez-vous tant le subjonctif ? ». Stupeur. Et tremblement. Oser questionner le Tout-Puissant ! La foudre allait tomber. La Terre s'ouvrir pour avaler l'audacieuse, une vague surgir pour l'engloutir[225].

La jeune fille s'intéresse également à d'autres cultures. Erik Orsenna invite ainsi à une ouverture d'esprit. Dans *Et si on dansait ?*[226], Jeanne reçoit des documents officiels de la part du président du Sénégal concernant l'emploi des majuscules. L'un des articles concerne les noms de fête :

> Les noms de fête prennent une majuscule :
> Lundi de Pâques ;
> Jeudi de l'Ascension ;
> Lundi de la Pentecôte ;
> Journée du Maouloud ;

[221] ORSENNA, Erik. *Grammaire*.
[222] ORSENNA, Erik. *Chevaliers*.
[223] *Op. cit.*
[224] La peur éprouvée à l'égard du président rappelle celle qu'éprouve Harry Potter face à Voldemort, le mage noir, aussi appelé « Celui-dont-on-ne-doit-pas-prononcer-le-nom ». *Harry Potter* est une œuvre également citée dans *Et si on dansait ?*, comme nous pourrons le voir.
[225] *Op. cit.* p. 96.
[226] ORSENNA, Erik *Dansait?*.

> Journée de la Karité ;
> Journée de la Tabaski.
>
> Quelles étaient ces fêtes ? Il faudrait que je me renseigne. J'avais toujours rêvé toutes les fêtes du monde. Quel meilleur moyen d'approcher les secrets d'un peuple que savoir ce qu'il fête ? [227]

Erik Orsenna délivre donc un message implicite à travers Jeanne : celui de développer sa curiosité car elle est importante dans tout processus d'apprentissage. La curiosité de Jeanne n'est pas sans rappeler celle du petit prince qui au long de son périple sur les différentes planètes, interroge toutes les personnes qu'il rencontre. Prenons l'exemple de la planète habitée par un buveur :

> -Que fais-tu là ? dit-il au buveur
> -Je bois répondit le buveur, d'un air lugubre.
> -Pourquoi bois-tu ? lui demanda le petit prince.
> -Pour oublier, répondit le buveur.
> -Pour oublier quoi ? s'enquit le petit prince qui déjà le plaignait[228].

Le développement de la curiosité semble donc nécessaire pour sa propre progression. Erik Orsenna souhaite montrer qu'en s'intéressant directement au monde qui nous entoure, on le comprend mieux. C'est ainsi que Jeanne va progresser en grammaire, alors qu'à ses débuts, elle la redoutait plus que tout.

Nous allons à présent nous intéresser à la progression de Jeanne, qui a parcouru un grand cheminement initiatique. Comme le lecteur, notre jeune héroïne n'aime pas la grammaire et ne pense pas y éprouver un quelconque plaisir en l'étudiant. D'ailleurs lorsque Monsieur Henri affirme qu'elle apprendra à l'aimer, Jeanne est en proie au doute : « Mais nous faire aimer la grammaire, jamais[229]. » Elle n'apprécie guère non plus la conjugaison : « La

[227] ORSENNA, Erik *Dansait?*, p. 75.
[228] SAINT-EXUPERY, Antoine. *Le Petit Prince*. Paris : Editions. Gallimard, 1999, p. 48.
[229] ORSENNA, Erik. *Grammaire*, p.66.

conjugaison, quelle horreur ! C'est tout ce que je déteste ![230] » Et pourtant, elle va tisser des liens très forts avec la grammaire. Son avis va changer car elle va mieux comprendre cette discipline et le bon usage que l'on doit en faire. Tout d'abord, elle prend conscience de l'importance de la grammaire. Lorsque Jeanne est aux marchés aux mots[231], elle réalise combien il est nécessaire d'enrichir son vocabulaire et que, sans mots, la vie est bien morne :

> De ce moment-là, ma vie d'avant m'a fait honte, la vie d'avant le naufrage, une vie de pauvre, une existence de quasi-muette. Combien de mots employais-je avant la tempête ? deux cents, trois cents, toujours les mêmes...Ici, faites-moi confiance, j'allais m'enrichir, je reviendrais avec un trésor[232].

Son rapport avec les mots commence à changer. D'ailleurs, elle découvre que les mots sont précieux, qu'il faut les utiliser à leur juste valeur, sinon ils perdent tout leur sens. Elle le réalise lorsqu'elle se rend, accompagnée de Monsieur Henri, à l'hôpital des mots malades à cause de leur mauvais emploi : « La honte m'envahit. Quelque chose me disait que, leurs souffrances nous en étions, nous les humains, responsables[233].» De même, elle loue le travail de la nommeuse qui fait resurgir les mots laissés dans l'oubli : « Chère nommeuse ! [...] Puisse-t-elle vivre mille ans ! Nous avons tant besoin d'elle ! Nous devons la protéger de Nécrole[234]. »

Son opinion grammaticale change complètement. Sa visite dans la ville des mots[235], lui fait découvrir une nouvelle grammaire dont elle se sent plus proche :

> Le grand désordre que la tempête avait jeté dans ma tête peu à peu se dissipait. Noms, articles, adjectifs, pronoms, adverbes...Des formes que j'avais autrefois connues sortaient du brouillard. Je savais maintenant, et pour toujours, que les mots

[230] ORSENNA, Erik. *Chevaliers*, p.55.
[231] ORSENNA, Erik. *Grammaire*.
[232] *Op. cit*. p. 46.
[233] *Op. cit*. p. 85-86.
[234] *Op. cit*. p. 58.
[235] ORSENNA, Erik. *Grammaire*.

> étaient des êtres vivants rassemblés en tribus, qu'ils méritaient notre respect, qu'ils menaient, si on les laissait libres, une existence aussi riche que la nôtre, avec autant de besoin d'amour, autant de violence cachée et plus de fantaisie joyeuse[236].

Elle entretient alors avec les mots, avec la langue française, un rapport intime. Elle assimile les règles grammaticales et en fait des liens avec certaines situations. Par exemple, elle explique pourquoi, selon elle, le directeur de l'usine dans *La grammaire est une chanson douce*[237] est maigre :

> les grammairiens se passionnent pour la structure de la langue, son ossature. Alors forcément, chez eux, le squelette est plus visible. Je sais, je sais, il y a des grammairiens gros. Mais la grammaire n'est-elle pas le royaume des exceptions ?[238]

De la même manière, certaines de ses explications montrent qu'elle a également compris le rôle du subjonctif. Quand le cartographe s'étonne que les contours de l'île du subjonctif ne soient pas bien définis, la jeune fille lui explique les raisons :

> L'île que nous survolons n'est pas comme les autres patrons. Si j'ai bien compris, le subjonctif est l'univers du doute, de l'attente, du désir, de l'espérance, de tous les possibles...Comment voulez-vous que l'île du doute, de l'attente, de désir, de l'espérance, de tous les possibles ait des contours bien définis ? [239]

Ou encore, lorsqu'elle explique que le fait que les réunions du CNRS aient lieu sur les ruines d'un chantier naval n'est pas aléatoire, on voit qu'elle a assimilé le mode du subjonctif : « Quand vous avez un bateau, vous pouvez aller partout. D'accord ? Rien ne vous retient. Donc tout est possible. Donc le bateau est un outil typiquement subjonctif[240]. »

La grammaire devient alors un jeu pour elle. Voici comment elle résume sa journée dans l'usine des mots : « J'ai joué toute la journée. J'avais l'impression de retrouver les cubes de mon enfance[241]. » Elle devient une vraie

---

[236] *Op. cit*. p. 83-84.
[237] *Op. cit*.
[238] *Op. cit*. p. 105-106.
[239] ORSENNA, Erik. *Chevaliers*, p. 107.
[240] ORSENNA, Erik. *Chevaliers*, p. 128.
[241] ORSENNA, Erik. *Grammaire*, P. 116.

grammairienne engagée : elle prend conscience de l'importance des mots[242] ; elle s'intéresse aux subjonctifs oubliés[243] ; elle part en Inde pour une conférence internationale sur les accents et les épices[244] ; elle sauve les mots en leur redonnant leur ponctuation et accepte de faire partie de l'association sur la défense du point-virgule que vient de créer le président du Sénégal, Léopold Sédar Senghor[245]. Ainsi, elle est devenue une personnalité grammaticale :

> Aujourd'hui, tout le monde me félicite. J'ai mon prénom dans les manuels, « Jeanne qui a codessiné la conjugaison », « Jeanne la grammairienne-aviatrice », etc., etc. [...] Et voilà comment, bien malgré moi, je suis devenue célèbre dans l'Éducation nationale[246].

D'ailleurs, tous sont reconnaissants de son travail. Dans *Et si on dansait ?*[247], après avoir permis aux phrases de retrouver leur ponctuation, tous la félicitent : les mots eux-mêmes, son frère Thomas, et Dario, le batteur de l'orchestre, qui la complimente non sans émotion :

> Tu sais ce qu'il m'a dit, M. Henri, juste avant de mourir ? « Je me sens un peu faible, ces temps-ci. Mais sitôt rétabli, je demande à Jeanne de m'écrire une chanson. Cette fille a les paroles dans le sang[248]. »

Il est intéressant de remarquer que la progression de Jeanne et son amour pour la grammaire sont visibles dans l'acte même d'écrire. En effet, la jeune fille raconte l'histoire de cette discipline au long des quatre contes, ce qui est une preuve de son évolution, de sa progression. Ainsi, elle a pris conscience que la grammaire a une histoire et s'engage donc à la transmettre. Si elle réussit à restituer toutes les règles de la langue française, c'est bien le signe qu'elle a acquis une certaine culture grammaticale. *Dans Et si on dansait ?*[249], il y a d'ailleurs une mise en abîme de l'écriture. En effet, dans ce conte, la jeune fille

---

[242] *Op. cit.*
[243] ORSENNA, Erik. *Chevaliers*.
[244] ORSENNA, Erik. *Révolte*, p. 62.
[245] ORSENNA, Erik *Dansait?*.
[246] ORSENNA, Erik. *Chevaliers*, p.56.
[247] ORSENNA, Erik *Dansait?*.
[248] *Op. cit*. p. 104.
[249] ORSENNA, Erik *Dansait?*.

fait les devoirs d'autres élèves et écrit des textes pour plusieurs hommes politiques, tel le nouveau dirigeant de l'île, le président Bonaventure. Ce dernier fait appel à Jeanne pour correspondre avec sa bien-aimée, la reine du Pakistan. Ainsi, a-t-elle appris l'art d'écrire :

> Merci à ce métier d'écrivain fantôme ! Grâce à lui, je n'ai pas seulement nourri ma petite famille, je me suis pas seulement glissée dans la vie des autres (où j'ai appris beaucoup : quel plus bel apprentissage pour une future romancière ?). J'ai amélioré mon style (même s'il reste encore beaucoup, beaucoup à faire !). J'ai raccourci mes phrases (jamais plus de deux lignes). J'ai clarifié mes développements (jamais plus d'une idée à la fois). J'ai traqué les hiatus, ces inélégantes rencontres entre deux voyelles (par exemple, *je suis arrivée ici hier, ici hier, ihi*)[250].

On sent cette progression dans la manière dont elle nous raconte son histoire au royaume de la grammaire. Par exemple, elle maîtrise l'art des figures de style, telles que la métaphore, ou encore l'art de la description. En effet, elle détaille ce qu'elle conte très minutieusement :

> C'est M. Casavel qui, le lendemain matin, me présenta mon patron. Il ressemblait à une pierre. Une pierre qui n'avançait pas droit. Elle penchait tantôt sur bâbord, tantôt sur tribord. Une pierre aussi large que haute et habillée en marin, pantalon sombre et veste sombre ornée d'innombrables boutons dorés. La partie supérieure de la pierre était la tête du personnage, une tête de forme carrée, de couleur plutôt rougeâtre, creusée de rides profondes et percée en son milieu de deux trous bleus : les yeux. Ses mains aussi étaient deux morceaux de pierre. Jamais je n'avais touché quelque chose de plus rugueux, à vous écorcher la peau[251].

On voit, d'après cette citation, que Jeanne a recours à la métaphore pour décrire son patron, le capitaine du port. Elle respecte également l'ordre de la description : d'abord le haut, la tête, puis le bas, les mains. Dans *La Révolte des accents*[252], elle nous dit qu'elle a un autre projet d'écriture : nous raconter son voyage en Inde. Elle a donc pris possession de la langue et a peut-être enfin trouvé son métier : écrivain. Finalement, on peut se demander si Jeanne, en nous

[250] *Op. cit*. p.19.
[251] ORSENNA, Erik. *Révolte*, p. 14.
[252] ORSENNA, Erik. *Révolte*.

racontant très précisément toutes ses aventures, n'est pas le personnage le plus merveilleux de ces contes, celui qui voit tout et qui sait tout.

Ainsi, Jeanne a grandi, évolué et progressé tout au long des quatre contes. Contre toute attente, elle a appris à aimer la grammaire et l'a apprivoisée puisqu'elle est devenue très engagée. Le lecteur, qui s'identifie à la jeune héroïne, va également apprendre à se familiariser avec la grammaire. Le parcours initiatique de Jeanne lui montre qu'il peut réussir à dépasser ses craintes et éprouver du plaisir en étudiant les mécanismes de la langue française puisqu'il ne cessera de sourire en suivant les péripéties de Jeanne.

2- Relation Jeanne / Thomas : un appel à l'identification du lecteur

Jeanne vit ses aventures grammaticales avec son frère, de quatre ans son aîné, Thomas. Leurs rapports qui mêlent affection, complicité et petites querelles interpellent le jeune lecteur. En effet, la relation fraternelle des deux jeunes héros se rapproche de celles de beaucoup d'adolescents. Tout au long des quatre contes, nous suivons leur évolution, leur relation et leurs progrès à tous les deux. Ainsi, le lecteur s'y retrouve et s'identifie aux personnages.

Jeanne nous raconte donc sa relation avec son frère à travers plusieurs anecdotes. Leur rapport fait sourire le lecteur en lui permettant de projeter sa propre enfance dans le conte. La jeune héroïne nous fait part de leurs querelles et de leurs divergences d'opinion. À plusieurs reprises, Jeanne est furieuse du peu d'affection que lui témoigne Thomas. En effet, lorsqu'un événement s'est produit, la jeune héroïne s'attend à ce que son frère s'inquiète pour elle mais ce n'est pas le cas. Par exemple, juste après le naufrage dans *La grammaire est une chanson douce*[253], la jeune fille se réveille sur la plage et sa première pensée est de savoir où est son frère. Elle est furieuse lorsqu'elle découvre que celui-ci est assis tranquillement sur la plage sans avoir l'air de se soucier de son sort :

[253] ORSENNA, Erik. *Grammaire*.

> Cette excellente nouvelle (j'avais survécu au naufrage) fut suivie par une terreur noire (qu'est-il arrivé à Thomas). J'ouvris lentement, lentement les yeux. Il était là, ce monstre de frère, assis tranquillement sur la plage, occupé à se gratter, sans aucune élégance, le pantalon. Absolument désintéressé par le sort de sa sœur. La tempête ne l'avait pas changé : toujours aussi nul[254] !

Ou encore, lorsque Jeanne est délivrée par Monsieur Henri après son enlèvement par le dictateur Nécrole, cette dernière s'attend à ce que son frère lui témoigne tout son bonheur. Mais une nouvelle fois, elle est mécontente de la réaction de Thomas :

> Je croyais qu'en bon frère, il se jetterait à l'eau dès que j'apparaîtrais pour me serrer contre lui. Et dans ses yeux, je devinerais ce qu'il voudrait me dire : « Oh, ma sœur, j'ai eu si peur, tu m'as tant manqué. Ils ne t'ont pas maltraitée au moins, autrement je les tuerai, je te le jure... » Hélas, mon frère demeura mon frère[255].

Les querelles des deux jeunes adolescents tournent également autour de leurs pensées respectives sur les garçons ou sur les filles. Jeanne critique l'attitude de son frère, et celle des garçons en général, à l'égard des filles. Elle ne comprend pas pourquoi ils agissent ainsi. Par exemple, dans *La grammaire est une chanson douce*[256], elle est révoltée que Thomas se réjouisse du fait que les noms puissent choisir un adjectif, se marier avec lui pour être accordés et changer quand ils le souhaitent :

> Thomas souriait aux anges. Depuis le temps que je le connais, il n'a pas besoin de parler. Je lis dans son cerveau comme dans un livre ouvert. Je savais quelles étaient ses pensées, des pensées vulgaires, des pensées typiques de garçon : « Quel paradis, cette ville ! Voilà comme j'entends le mariage, on prend une fille au magasin, on fait la fête en mairie. Et le lendemain, hop, nouvelle fille, et encore la mairie. » J'en aurais pleuré de rage et de dégoût[257].

Thomas, à son tour, donne son opinion sur les filles, qui ne fait qu'alimenter la rage de Jeanne. Quand cette dernière s'interroge sur son futur métier, voici ce

[254] *Op. cit.* p. 30.
[255] ORSENNA, Erik. *Grammaire*, p. 101-102.
[256] *Op. cit.*
[257] ORSENNA, Erik. *Grammaire*, p. 79.

que son frère lui dit : « Pourquoi fais-tu semblant ? Les filles, on les connaît. Le métier, elles s'en moquent. Seul l'amour les intéresse[258]. » Ainsi, les divergences de point de vue des deux protagonistes attirent l'attention du lecteur qui se sent impliqué par ces mêmes pensées d'adolescents.

Cette relation est peinte avec humour. En effet, leurs disputes ou exaspérations renvoient à la réalité de nombreuses fratries. Par exemple, Jeanne va agacer volontairement son frère en lui faisant honte lorsqu'il a une réunion de travail dans un restaurant :

> Comment plonger mon très cher frère dans le plus profond et poisseux des embarras ? Me précipiter vers lui en hurlant son prénom et l'embrasser bruyamment quatre fois, à la bretonne. Ce que je fis. Honte de Thomas. Plaisir sadique de Jeanne[259].

Thomas, lui, s'exaspère lorsque sa sœur ne comprend pas quelque chose ou ne répond pas convenablement à une question. Dans *Les Chevaliers du Subjonctif*[260], Thomas a trouvé un travail qui consiste à découper la mer et à entrer dans les rêves à l'aide de cristaux liquides. Jeanne ne comprend pas et Thomas s'indigne de son ignorance et ne se cache pas de lui faire remarquer : « Pauvre de moi d'avoir une telle sœur ! Quand je pense qu'elle se dit curieuse ! Aucune culture scientifique ! As-tu déjà entendu parler des cristaux liquides ?[261] » Ou encore, Jeanne s'énerve lorsque Thomas joue de la musique dans sa chambre car elle entend encore et encore les mêmes et interminables mélodies :

> Je passe sur les répétitions exaspérantes, ces notes jouées et rejouées cent fois, mille fois. Un tic-tac, surtout, me rendait folle. On aurait dit le vacarme d'un gros réveil. Un jour, je n'ai plus résisté, je suis entrée comme une furie. J'ai saisi la machine d'où venait le tic-tac, une petite pyramide en bois. Tom a hurlé, en me l'arrachant des mains[262].

---

[258] ORSENNA, Erik. *Chevaliers*, p. 22.
[259] ORSENNA, Erik. *Chevaliers*, p. 135.
[260] *Op. cit.*
[261] ORSENNA, Erik. *Chevaliers*, p. 156.
[262] ORSENNA, Erik *Dansait?*, p. 22-23.

Cependant, leur relation rime également avec affection et complicité. L'amour fraternel est présent dans les contes. Le fait que Jeanne, narratrice, fasse part de ses sentiments, crée une certaine émotion chez le lecteur. Leur complicité est visible à plusieurs reprises dans les contes. Dans *La grammaire est une chanson douce*[263], les deux protagonistes, installés confortablement dans le bateau avant qu'il ne fasse naufrage, se moquent des passagers quand ceux-ci ont le mal de mer :

> Thomas me regardait, enchanté. Un vieux reste de politesse l'empêchait d'éclater de rire. Il faut vous avouer, cher lecteur, que nous n'aimons rien tant, mon frère et moi, que la très grosse mer : chavirant les estomacs des passagers, elle vide la salle à manger où, admirés par l'équipage stupéfait de notre appétit, nous pouvons tranquillement, lui et moi, en amoureux, festoyer[264].

De même, leur connivence est apparente dans *Les Chevaliers du Subjonctif*[265], lorsque Jeanne raconte que lors des repas avec leurs parents, elle et Thomas inventaient leur propre langage quand ils ne pouvaient parler :

> « À table, les enfants ne parlent qu'à leur tour et leur tour n'arrive jamais. » Telle était la règle familiale. Alors pour continuer nos conversations interminables, Tom et moi, nous tapotions doucement, fourchette contre verre, rond de serviette contre salière. Pauvres parents ! Ils avaient bien fait de ne pas apprendre ce langage. À nous entendre, ils seraient morts mille fois : de honte, de colère, d'effroi, de désespoir...[266]

Malgré leurs querelles, l'amour que Jeanne porte à son frère est explicite. Nous pouvons remarquer dans la citation précédente qu'elle le nomme par le surnom affectif « Tom ». Dans *Et si on dansait ?*[267], elle nous informe qu'ils passent parfois des jours entiers ensemble à parler et se raconter des histoires : « Nous nous disions TOUT, comme doivent TOUT se dire un frère et une sœur qui s'aiment vraiment[268]. »

---

[263] ORSENNA, Erik. *Grammaire*.
[264] ORSENNA, Erik. *Grammaire*, p. 20.
[265] ORSENNA, Erik. *Chevaliers*.
[266] *Op. cit*. p. 71.
[267] ORSENNA, Erik *Dansait?*.
[268] *Op. cit.* p. 41.

Jeanne s'inquiète plusieurs fois pour son frère. Par exemple, dans *Les Chevaliers du Subjonctif*[269], lorsque les soldats enlèvent tous les habitants et qu'elle ne trouve plus Thomas, elle prend peur : « À voix basse, j'appelai : Thomas, Thomas ! Aucune réponse. Sauf celle du silence. Comme l'eau se change en glace, parfois le silence devient dur. Dur et blessant comme une arme[270]. » La même inquiétude s'empare d'elle quand Thomas est parti en Inde : «Vous ne l'avez pas vu ? Grand, pres de six pieds, assez beau, je dois dire[271]. »

Thomas, inspiré par la passion de Monsieur Henri, va commencer à découvrir la musique et apprendre à jouer de la guitare. Il est d'ailleurs autant déterminé que Jeanne quand elle tente de résoudre des problèmes grammaticaux. En effet, lorsque Monsieur Henri demande à Thomas s'il est prêt à s'engager pour la musique, ce dernier est bel et bien décidé : « Mon frère hocha la tête, grave comme je ne l'avais jamais vu. La femme n'est pas encore née à qui il offrira un « oui » pareil[272]. » Thomas est tellement engagé dans sa nouvelle passion, que sa sœur en devient jalouse en se sentant délaissée :

> Accompagné par le neveu sublime, Thomas ne quittait plus sa guitare. Il avait trouvé son alliée, son amie. Je n'existais plus. Envahie de jalousie (je vous l'ai dit : on peut aimer son frère aussi fort qu'on le déteste), je décidai d'aller marcher sur la plage[273].

Ce sentiment de jalousie est bien la preuve qu'elle est attachée à son frère. Il est également intéressant de constater, à l'égal de Jeanne, la remarquable progression de Thomas concernant tant la musique que la grammaire. Il devient engagé dans la grammaire par ses différents postes : dans *Les Chevaliers du Subjonctif* [274], il travaille dans l'usine de l'île du subjonctif qui cherche à pénétrer dans les rêves ; dans la *Révolte des accents*[275], il travaille dans une société qui s'occupe de clients qui ont besoin de retrouver les accents sur leurs

[269] ORSENNA, Erik. *Chevaliers*.
[270] *Op. cit*. p. 80.
[271] ORSENNA, Erik. *Révolte*, p. 77.
[272] ORSENNA, Erik. *Grammaire*, p. 84.
[273] ORSENNA, Erik. *Grammaire*, p. 90.
[274] ORSENNA, Erik. *Chevaliers*, p. 154.
[275] ORSENNA, Erik. *Révolte*, p. 81.

phrases. Il les amène donc dans le pays des accents. Ainsi, tout comme Jeanne, il a développé une curiosité grammaticale.

Il est intéressant de remarquer que c'est grâce à l'écriture que Jeanne parvient à décrire sa relation intime avec son frère. Lorsque Thomas explique à Jeanne comment il travaille dans l'usine dans *Les Chevaliers du Subjonctif*[276], cette dernière admire les profondes connaissances de son frère. Cependant, elle refuse de lui dire car il en serait trop fier et elle trop furieuse. Ce sera donc par l'écriture qu'elle rendra hommage à son frère. En effet, elle se trouve dans l'incapacité de lui avouer ses sentiments, peut-être aussi par fierté. Par conséquent, elle fait appel au pouvoir de l'écriture qui l'aide à mettre ses pensées à l'écrit et à dire ainsi ce qu'elle ne peut pas exprimer à l'oral.

Ainsi, la relation de Jeanne et Thomas, vacillant entre connivence et petites querelles, permet au lecteur de s'identifier car il projette, dans les contes, ses propres liens fraternels. Il se sent ainsi plus impliqué dans l'histoire en se retrouvant lui-même à travers les protagonistes.

Nous allons à présent voir que la grammaire a un tout autre statut dans les contes. En effet, Erik Orsenna la rend plus accessible, plus proche du lecteur en la personnifiant.

II. La personnification de la grammaire

La personnification est une figure de style qui consiste à attribuer des traits, des sentiments ou des comportements humains à une chose inanimée, tels que les objets, ou à une abstraction, tels que les idées, les sentiments, les phénomènes. En les rendant « humains », la personnification les rapproche des

[276] ORSENNA, Erik. *Chevaliers*, p. 157-158.

lecteurs. À travers personnages, objets ou éléments linguistiques, Erik Orsenna donne vie à la grammaire. Étant donné la richesse de cette dernière, elle est représentée à travers une constellation d'éléments.

1- Madame Jargonos et Nécrole : la grammaire traditionnelle

Madame Jargonos et Nécrole incarnent la grammaire traditionnelle. En effet, ils s'éloignent des autres personnages par leur personnalité, comportement ou encore par leur vision de la grammaire.

Madame Jargonos est inspectrice académique. Elle entre en scène dès le début du conte *La grammaire est une chanson douce*[277] pour une inspection dans la classe de Mademoiselle Laurencin, institutrice de Jeanne. Dès le départ, Jeanne nous donne une description négative de ce personnage :

> Le personnage qui, ce matin-là de mars, entra dans notre classe aux côtés de Monsieur Besançon, le principal, n'avait que la peau sur les os. Homme ou femme ? Impossible à savoir, tant la sécheresse l'emportait sur tout autre caractère[278].

D'ailleurs, Erik Orsenna lui a donné un nom qui n'est pas anodin. En effet, « Jargonos » semble dériver du mot « jargon » qui signifie « un langage incompréhensible ». Il n'est donc pas étonnant que Jeanne ne soit pas réceptive à ses propos : « Inutile de dire que, pour nous, cette Jargonos parlait chinois[279]. ». Il est également intéressant de voir que le son *-os de « Jargonos » renvoie à « l'os » et que Jeanne la décrit, dans la citation précédente, comme n'ayant « que la peau sur les os ». Elle incarne ici, le signifiant et le signifié. Erik Orsenna insiste sur sa sombre personnalité.

Nécrole lui aussi est décrit sous un aspect négatif. Il est dictateur de l'archipel et impose sa loi avec violence. Par exemple, lorsque Jeanne, assistante

[277] ORSENNA, Erik. *Grammaire*.
[278] ORSENNA, Erik. *Grammaire*, p. 14.
[279] Op. cit. p.16.

du cartographe dans *Les Chevaliers du Subjonctif*[280], assiste à une réunion privée dans le bureau de Nécrole, elle est indignée par sa brutalité :

> « Bien. À partir de cette seconde, celui (ou celle) qui répète un seul mot de ce qu'il va entendre peut se jeter directement dans la gueule d'un requin. Il m'évitera de lui arracher le cœur avant. » Cher Nécrole, toujours le même, les années n'avaient pas de prise sur lui, toujours le même charme délicat, la même manière de convaincre par la douceur ![281]

Jeanne le qualifie également d' « odieux » dans *Et si on dansait ?*[282], bien qu'il ne soit plus au pouvoir. Ainsi, notre jeune héroïne garde de mauvais souvenirs de ses entrevues avec le dictateur. De même, elle est toujours effrayée par Madame Jargonos dans Les *Chevaliers du Subjonctif* [283]:

> Celle qui avait si cruellement torturé ma chère Mlle Laurencin, pourtant la meilleure de toutes les maîtresses d'école. Je frissonnai. Et si le cauchemar recommençait ? Si, de nouveau, elle m'attrapait et m'enfermait dans son institut maudit, son usine à désenchanter les histoires et dessécher la langue ?[284]

Erik Orsenna semble dire, à travers cette peur due à un enseignement trop traditionnel de la grammaire, que les élèves ne se détachent pas de leurs impressions négatives envers la grammaire. En effet, même en grandissant, Jeanne reste terrifiée par Nécrole et Madame Jargonos. La jeune fille les qualifie d'ailleurs tous les deux d' « ennemis[285] ». Jeanne n'est d'ailleurs pas la seule à être apeurée. Par exemple, dans *La grammaire est une chanson douce*[286], lorsque Madame Jargonos fait son entrée dans la classe, le directeur, monsieur Besançon est discret et n'ose pas contredire l'inspectrice : « Accompagnée de Besançon, qui l'attendait dans le couloir, toujours aussi miel et courbettes, Madame Jargonos s'en est allée torturer ailleurs[287].». Ainsi, le directeur n'ose pas contredire la tradition. Nécrole et Madame Jargonos sont donc les conservateurs

[280] ORSENNA, Erik. *Chevaliers*.
[281] Op. cit. p. 92-93.
[282] ORSENNA, Erik *Dansait?*, p. 43.
[283] ORSENNA, Erik. *Chevaliers*.
[284] Op. cit. p. 17.
[285] ORSENNA, Erik. *Grammaire*, p. 48.
[286] *Op. cit*.
[287] *Op. cit*. p. 17.

d'une grammaire traditionnelle qui va à l'encontre de tout plaisir. D'ailleurs, Jeanne explique ce dont souffre Madame Jargonos : « La maladie que j'ai découverte en elle, je l'appellerai simplement : la peur, la peur panique du plaisir des mots[288]. ». Le dictateur et l'inspectrice sont donc enfermés dans un code strict où tout changement n'est pas le bienvenu. Nécrole n'associe pas plaisir et grammaire. Selon lui, la langue se doit juste d'être utile. Voici ses paroles, que nous transmet Monsieur Henri :

> « Tous les mots sont des outils. Ni plus ni moins. Des outils de communication. Comme les voitures. Des outils techniques, des outils utiles. Quelle idée de les adorer comme des dieux ! Est-ce qu'on adore un marteau ou des tenailles ? D'ailleurs, les mots sont trop nombreux. De gré ou de force, je les réduirai à cinq cents, six cents, le strict nécessaire. On perd le sens du travail quand on a trop de mots. » [...] De temps en temps, il nous envoie des hélicoptères équipés de lance-flammes, et fait brûler une bibliothèque[289].

Ainsi, tout caractère ludique dans l'enseignement n'est pas envisagé par Nécrole. D'ailleurs, il est intéressant de voir que Jeanne a toujours un comportement codé quand elle les rencontre. Elle se tient distante et n'ose être trop familière avec eux par peur de briser les codes traditionnels. Par exemple, quand Madame Jargonos est triste à cause de son amour perdu[290], Jeanne souhaite la consoler mais elle n'ose pas : « Je me précipitai. Je faillis la prendre dans mes bras. Je me rappelai à temps qu'il est strictement interdit par le règlement de prendre dans ses bras une inspectrice de l'Éducation nationale française. [291]» De même, elle s'adresse à Nécrole avec un nom très règlementé : « Monsieur-le-président-à-vie-et-même-au-delà [292]». Les rapports entre notre jeune héroïne et ces deux protagonistes sont donc très traditionnels, contrairement à ceux qu'elle entretient avec Monsieur Henri ou Mademoiselle Laurencin, comme nous pourrons le voir. En effet, Nécrole et Madame Jargonos

[288] *Op. cit*. p.102.
[289] ORSENNA, Erik. *Grammaire*, p. 59.
[290] ORSENNA, Erik. *Chevaliers*.
[291] *Op. cit*. p. 144.
[292] *Op. cit*. p. 96.

ont des visions bien différentes de la grammaire et des méthodes pédagogiques divergentes. Ils ont mis en place des stages pédagogiques, afin de rétablir un enseignement traditionnel. Mademoiselle Laurencin y sera envoyée par l'inspectrice qui considère que ses méthodes éducatives ne respectent pas le protocole :

> ...Pas la peine d'en entendre plus. Mademoiselle, vous ne savez pas enseigner. Vous ne respectez aucune des consignes du ministère. Aucune rigueur, aucune scientificité, aucune distinction entre le narratif, le descriptif et l'argumentatif[293].

Mademoiselle Laurencin tentait d'expliquer l'emploi des temps dans la fable de La Fontaine *Le loup et l'Agneau*[294] avec un langage plus à portée de ses élèves, compte tenu de la date de rédaction des fables :

> Je vous l'ai expliqué en grammaire : l'imparfait est le temps de la durée qui s'étire, l'imparfait, c'est du temps qui prend son temps... Vous et moi, nous aurions écrit : *Un agneau buvait*. La Fontaine a préféré *Un agneau se désaltérait*... Cinq syllabes, toujours l'effet de longueur, on a tout son temps, la nature est paisible...[295]

Cependant, Madame Jargonos la critique et la condamne en lui ordonnant d'aller suivre un stage de soins pédagogiques. Il est intéressant de voir que Ivan Lammerant, illustrateur et webdesigner français, s'est intéressé au personnage de Madame Jargonos comme le montre l'illustration[296] ci-dessous :

---

[293] ORSENNA, Erik. *Grammaire*, p. 16.
[294] Les Fables de La Fontaine on été écrite entre 1668 et 1678.
[295] ORSENNA, Erik. *Grammaire*, p. 15.
[296]RENARD, Michel. « Pour une école de la culture. » Disponible: http://ecoledelaculture.canalblog.com/archives/2006/05/13/1869785.html (consulté le 15/05/2012).

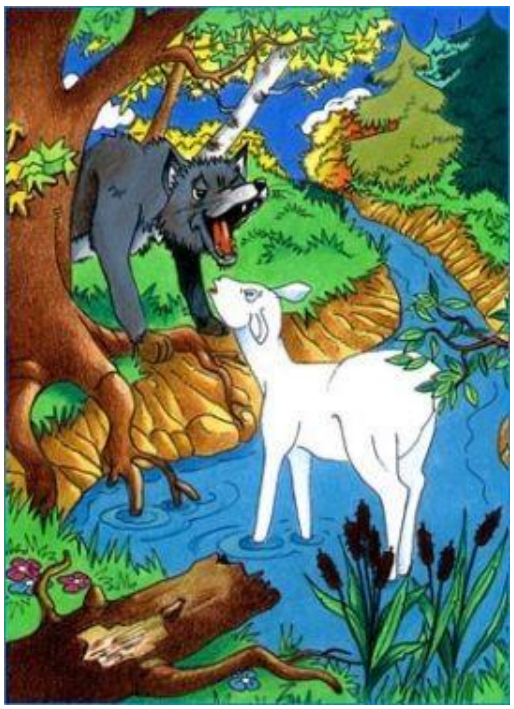


Figure 11 : L'inspectrice Jargonos, tel un loup à jeun...

L'illustrateur a représenté Madame Jargonos à travers un loup. Cette image est une mise en abîme puisque Mademoiselle Laurencin est justement en train d'étudier la fable de La Fontaine *Le loup et l'agneau* et l'agneau symbolise l'institutrice par sa douceur. D'ailleurs elle-même le décrit ainsi : « L'agneau est associé, vous le savez, à la douceur, à l'innocence[297]. » À l'inverse, le loup représente la méchanceté, la menace. Cette image dépeint parfaitement la situation dans la salle de classe : la voix d'une nouvelle grammaire contrainte à des menaces et ne pouvant ainsi se libérer.

Dans *La grammaire est une chanson douce*[298], Nécrole fait enlever Jeanne afin de lui faire suivre un stage pédagogique sous le contrôle de Madame Jargonos. Le langage linguistique de cette dernière, lorsqu'elle analyse cette même fable, est bien différent de celui de Mademoiselle Laurencin :

[297] ORSENNA, Erik. *Grammaire*, p. 14.
[298] ORSENNA, Erik. *Grammaire*.

> L'analyse du dialogue entre le loup et l'agneau montre un non-respect du modèle prototypique : aucune séquence phatique d'ouverture et de fermeture. [...] Les prémisses-présupposées ne jouent aucun rôle dans l'argumentation éristique choisie par le loup[299].

La grammaire est envisagée d'un point de vue très technique. D'ailleurs, les professeurs qui suivent ce stage doivent apprendre par cœur tout un glossaire:

> Apposition : cette fonction exprime la relation entre le mot (ou groupe de mots) apposé et le mot auquel il est mis en apposition, relation identique, pour le sens, à celle qui lie l'attribut et le terme auquel il renvoie, mais différente du point de vue syntaxique, car elle n'est pas établie en direct[300].

D'ailleurs, à travers cette citation, Erik Orsenna opère une critique des programmes imposés par l'Éducation nationale. En effet, cette définition de « l'apposition » est une référence directe au *Programmes et accompagnement* (Français, classe de 6ème) qui date de 1999[301]. Ainsi, le conteur montre l'effet d'un enseignement trop technique sur les élèves. Jeanne a une réaction très négative :

> Je suis restée deux semaines dans la Sècherie. Comment appeler autrement notre institut pédagogique ? Le matin, on nous apprenait à découper la langue française en morceaux. Et l'après-midi, on nous apprenait à dessécher ces morceaux découpés le matin, à leur retirer tout le sang, tout le suc, les muscles et la chair[302].

Il est intéressant de remarquer que Nécrole, en envoyant Jeanne suivre ce stage pédagogique, avait l'intention de lui faire retrouver la parole, qu'elle avait perdue depuis le naufrage : « Nous connaissons les naufrages. Nous savons les troubles grammaticophoniques (pardon ?) qu'ils entraînent. Nous allons te réparer au plus vite[303] ». La perte de parole de Jeanne est illustrée par la polyphonie « (pardon ?) », mais seul le lecteur peut la percevoir. Malgré la

---

[299] *Op. cit*. p. 94.
[300] *Op. cit*. p. 97-98.
[301] *Programmes et accompagnement* (français, classe 6ème), p.55, Ministère de l'Éducation Nationale, de la Recherche et de la Technologie, Paris, 1999.
[302] ORSENNA, Erik. *Grammaire*, p. 96.
[303] Op. cit. p. 93.

volonté autoritaire de Nécrole, ce n'est pas lors de ce stage que la jeune fille pourra à nouveau parler. En effet, c'est aux côtés de Monsieur Henri que les mots lui reviendront. Erik Orsenna veut donc montrer qu'il est important d'aborder la grammaire sous un nouvel angle, avec un langage qui puisse interpeller les enfants. En envisageant la grammaire sous une nouvelle facette, l'opinion du lecteur va changer.

À travers Nécrole, le conteur poursuit sa critique contre l'enseignement traditionnel qui est privé de toute liberté. Le dictateur s'oppose formellement au subjonctif[304], qui est un mode qui invite au rêve et donc à la liberté :

> Les Subjonctifs sont les ennemis de l'ordre, des individus de la pire espèce. Des insatisfaits perpétuels. Des rêveurs, c'est-à-dire des contestataires : « Je veux que tous les hommes soient libres. » Bonjour le désordre ! « Je ne crois pas que notre président réussisse.» Merci pour le soutien ! Du matin jusqu'au soir, ils désirent et ils doutent. A-t-on jamais construit une civilisation à partir du désir et du doute ?[305]

C'est pourquoi, il ordonne d'arrêter tous les habitants de l'île afin qu'ils jurent de ne plus employer ce mode. Il prévoit également d'envahir l'île du subjonctif, afin de le contrôler et de l'effacer progressivement de la langue française. Il s'oppose ainsi à toutes les valeurs défendues par notre conteur: un appel à l'imagination, au rêve, au plaisir, etc.

Le conteur, par le destin qu'il va donner à ces deux personnages, délivre un message. Madame Jargonos change en tombant amoureuse de Dario, le batteur d'un orchestre : « Oui, l'inspectrice, mon ennemie, la raideur même, s'était mise à danser[306] » Même si le « jargon » la rattrape parfois, elle commence à donner des explications plus claires et simplifiées :

> Les accents servent aussi à empêcher la confusion de certains mots : « a » sans accent (du verbe « avoir ») doit être distingué de « à » avec accent (préposition : « je

[304] ORSENNA, Erik. *Chevaliers*.
[305] ORSENNA, Erik. *Chevaliers*, p. 97.
[306] ORSENNA, Erik. *Chevaliers*, p. 20.

> vais à la pêche »). L'ancien français ne connaissait pas les accents. Notre langue avait tout d'un beau fouillis[307].

Son changement est visible dans sa nouvelle perception de la grammaire. Elle s'intéresse désormais à la diachronie de la langue car elle parle de l'histoire des mots, des accents. Auparavant, elle n'envisageait la langue que d'un point de vue synchronique[308]. Les contes nous ont montré qu'au contraire la langue est vivante.

Nécrole, quant à lui, est renversé dans *Les Chevaliers du Subjonctifs*[309]. Les bateaux, qui furent supprimés par le dictateur en raison de leur trop grande liberté, sont de retour. Ainsi, le départ de Nécrole et le changement radical de Madame Jargonos symbolisent la fin d'une grammaire trop traditionnelle. Erik Orsenna souhaite montrer qu'une rénovation de l'enseignement est possible et importante. Nous allons donc dans la sous-partie suivante, nous intéresser aux personnages qui incarnent les visages d'une nouvelle grammaire.

2- Les voix d'une nouvelle grammaire

Mademoiselle Laurencin et Monsieur Henri s'opposent à Madame Jargonos et Nécrole car ils symbolisent les voix d'une grammaire nouvelle qui privilégie plaisir et langage accessible.

[307] ORSENNA, Erik. *Révolte*, p. 43.
[308] En linguistique, deux points de vue peuvent être adoptés pour l'analyse de la langue. La diachronie s'intéresse à l'histoire de la langue et son évolution. La synchronie indique plutôt les normes qui sont considérées comme des règles. C'est une approche plus scolaire.
[309] ORSENNA, Erik. *Chevaliers*.

a- Mademoiselle Laurencin : institutrice passionnée

Mademoiselle Laurencin est l'institutrice de Jeanne. Les premières pages de *La grammaire est une chanson douce*[310] s'ouvrent avec une leçon de grammaire portant sur la fable *Le loup et l'agneau* de Jean de La Fontaine. L'institutrice est passionnée par la langue française :

> Bénissez la chance, mes enfants, d'avoir vu le jour dans l'une des plus belles langues de la Terre. Le français est votre pays. Apprenez-le, inventez-le. Ce sera, toute votre vie, votre ami le plus intime[311].

Elle réussit, par son amour pour la langue, à faire entrer les enfants dans le monde merveilleux des fables de La Fontaine, comme nous le raconte Jeanne :

> Vous avez deviné : chaque mardi et chaque jeudi, entre neuf heures et onze heures, les animaux les plus divers envahissaient notre classe, invités par notre professeur. La toute jeune Mademoiselle Laurencin aimait d'amour La Fontaine. Elle nous promenait de fable en fable, comme dans le plus clair et le plus mystérieux des jardins[312].

Tout comme Erik Orsenna qui invite au rêve à travers les contes, Mademoiselle Laurencin déclenche l'imaginaire de ses élèves en faisant apparaître les images de la fable dans la classe : « Vous la voyez, la grenouille envieuse, non ? Et le moucheron chétif, vous ne l'entendez pas vrombir ? [313]» On peut se demander si le prénom de notre institutrice n'est pas une allusion à Marie Laurencin[314], peintre et graveuse française. Ainsi, si Mademoiselle Laurencin fait surgir des images en classe, c'est peut-être parce qu'elle a le talent de peintre de celle dont elle porterait éventuellement le nom.

---

[310] ORSENNA, Erik. *Grammaire*.
[311] *Op. cit*. p.13.
[312] ORSENNA, Erik. *Grammaire*, p.12.
[313] *Op. cit*. p.13.
[314] Marie Laurencin est un peintre et une graveuse française (1883-1956). Joe Dassin a contribué à populariser le nom de ce peintre, dans sa chanson « L'été Indien » avec ce passage célèbre: « Avec ta robe longue tu ressemblais/ À une aquarelle de Madame Laurencin. ». Ainsi, même lorsqu'il a recours à une référence picturale, Erik Orsenna transmet également à une référence musicale. Marie Laurencin était également la maîtresse de Guillaume Apollinaire, auteur cité par Erik Orsenna.

Jeanne offre un portrait très positif de son institutrice : « Laurencin, en récitant, rougissait, pâlissait : c'était une véritable amoureuse[315] ». Jeanne est réceptive à son enseignement, contrairement aux leçons données par Madame Jargonos. La jeune fille emploie le verbe « apprendre » : « j'avais appris que tout renard flatteur vit aux dépens du corbeau qui l'écoute[316] » En effet, ses explications sont claires et interactives :

> La Fontaine joue comme personne avec les verbes. Un loup « survient » : c'est un présent. On aurait plutôt attendu le passé simple : un loup « survint ». Qu'apporte ce présent ? Un sentiment accru de menace. C'est maintenant, c'est tout de suite. Le calme de la première phrase est rompu net. Le danger s'est installé. Il survient. On a peur[317].

On peut voir, d'après cette citation, qu'elle s'adresse directement aux élèves par le biais de questions. Ainsi, elle les fait participer ce qui attire leur attention. Jeanne, et tous ses camarades, sont donc très attachés à leur institutrice. Lorsque Madame Jargonos la critique, les élèves sont attristés de voir affaiblie celle qui leur transmet avec passion des notions grammaticales : « La détresse de notre chère Laurencin nous bouleversait[318]. » D'ailleurs, Jeanne garde en mémoire les leçons de Mademoiselle Laurencin qui, contrairement à celles de Madame Jargonos, laissent des empreintes positives. Par exemple, après la visite de Madame Jargonos dans la salle de cours, Jeanne est perturbée et nous livre ses ressentis :

> La nuit, je rêvai qu'avec des pinces quelqu'un se préparait à m'ouvrir la tête pour y installer un tas de mots qu'il avait près de lui, des mots aussi desséchés que des squelettes. Heureusement, un lion, un moucheron et une tortue prenaient ma défense, mettaient en fuite le méchant et ses pinces[319].

« Le méchant » représente allégoriquement l'inspectrice, tandis que les animaux incarnent les paroles de Mademoiselle Laurencin qui leur a donné vie en les

---

[315] ORSENNA, Erik. *Grammaire*.
[316] ORSENNA, Erik. *Grammaire*, p. 12.
[317] *Op. cit*. p.15-16.
[318] *Op. cit*. p.18.
[319] *Loc. cit*.

prononçant. Ainsi, cette citation met en scène une confrontation entre grammaire traditionnelle et grammaire nouvelle. Cette dernière semble l'emporter puisqu'elle vient sauver notre jeune héroïne dans son rêve. D'ailleurs, Jeanne, même en grandissant, garde d'excellents souvenirs de ses cours de grammaire puisque dans *Et si on dansait ?*[320], donc quatre ans après, elle se souvient de la fable du *Lion et de L'agneau*. En effet, alors que des phrases, dénuées de ponctuation, se sont évadées de leur histoire, la jeune fille tente de rétablir leur ponctuation, afin que les mots et les phrases retournent se coucher sur les pages de leurs livres respectifs. L'une de ces histoires est cette fameuse fable : « L'autre histoire, je la reconnus dès son troisième mot. Je la savais par cœur. Elle me rappelait ma chère, si chère institutrice Mlle Laurencin[321]. »

Ainsi, par son enseignement passionné, Mademoiselle Laurencin reste gravée dans l'esprit de Jeanne, qui la considère comme « la meilleure de toutes les maîtresses d'école[322]. » Nous allons à présent nous intéresser à Monsieur Henri qui, lui aussi, porte les paroles d'une grammaire souriante, vivante et originale.

b- Monsieur Henri : un médiateur

Monsieur Henri peut être vu comme le médiateur dont parle Alain Bentolila[323]. Le linguiste insiste en effet sur l'importance des adultes dans l'apprentissage de la langue pour les enfants. Ce personnage incarne parfaitement cette idée puisqu'il accompagnera Jeanne et Thomas dans leurs découvertes grammaticales. Tout d'abord, c'est lui qui les accueille lors de leur

[320] ORSENNA, Erik *Dansait?*.
[321] ORSENNA, Erik *Dansait?*, p. 97.
[322] ORSENNA, Erik. *Chevaliers*, p. 17.
[323] BENTOLILA, Alain. *Verbe*, p. 173.

arrivée sur l'île[324]. Jeanne nous offre une agréable peinture de ce mystérieux protagoniste :

> Une apparition nous souriait : un petit monsieur basané, droit comme un « i » dans son costume de lin blanc et coiffé d'un canotier. De quelle planète nous était-il arrivé ? Un film musical, un carnaval oublié ? Je ne suis pas très spécialiste de l'âge chez les Noirs. Mais aux rides qui lui griffaient le coin des yeux, aux taches plus claires de sa peau, je devinais qu'il n'était plus jeune[325].

Jeanne est donc fascinée par Monsieur Henri qui incarne dès le départ la douceur : « Une voix de berceuse, douce, un peu triste, comme les ondées du soir en été. Une voix fragile comme les rêves [326]». Sa gentillesse se perçoit dès son arrivée puisqu'il s'engage à prendre soin des deux jeunes enfants : « N'aillez pas peur, nous allons vous redonner les paroles que l'ouragan vous a dérobées[327].» Tel un guide grammatical, il les emmène au pays de la langue française en leur faisant découvrir le marché aux mots[328], la ville des mots[329] ou encore l'usine des mots[330]. D'ailleurs, tout comme Mademoiselle Laurencin, il les laisse explorer par eux-mêmes les différents mécanismes de la langue car quand on joue un rôle dans son propre apprentissage, on évolue et on comprend mieux. En effet, Monsieur Henri veut leur donner un rôle parce que la passivité n'est pas selon lui, une pédagogie pertinente. Lorsqu'il amène Jeanne dans l'usine des mots, afin qu'elle s'exerce à faire des phrases, il se distingue de la pédagogie de Madame Jargonos :

> Madame Jargonos avait sa méthode. J'ai la mienne. Tu as déjà visité beaucoup d'usines ? Non ? Ça ne fait rien. Celle où je t'emmène est très particulière. Et pourtant essentielle. C'est peut-être l'usine la plus nécessaire de toutes les usines[331].

---

[324] ORSENNA, Erik. *Grammaire*.
[325] ORSENNA, Erik. *Grammaire*, p. 36.
[326] *Op. cit*. p. 35.
[327] *Op. cit*. p. 37.
[328] *Op. cit*. p. 39.
[329] *Op. cit*. p. 67.
[330] *Op. cit*. p. 103.
[331] *Op. cit*. p. 104.

Son langage grammatical est également accessible. Ses explications sont claires et précises. Par exemple, lorsqu'il raconte l'histoire de l'îlot vidé de tous ses habitants qui ont cru qu'ils pouvaient vivre sans parler[332], il explique la situation avec des exemples significatifs :

> Vous savez pourquoi les déserts avancent, un peu partout sur notre Terre ?... Il suffirait de fermer les paupières pour la voir avancer vers nous, cette terrible armée de sable. On nous parle de réchauffement de la planète, de forêts dévastées...C'est sans doute vrai. Mais l'on oublie l'essentiel. Ici, il y a cent ans, vivaient deux villages, avec tout ce qu'il faut pour être heureux, des plantes, des paillottes, de l'eau douce, des femmes, des hommes, des enfants, des animaux...[333]

Ou encore, lors de la visite dans l'usine des mots, Monsieur Henri prend son temps pour expliquer clairement à Jeanne l'emploi des temps verbaux :

> « Le diplodocus grignotait. » Tu es dans l'imparfait. C'est du passé bien sûr, mais un passé qui a duré longtemps, un passé qui se répétait : qu'est-ce qu'ils faisaient toute la journée, les diplodocus, du premier janvier au trente et un décembre ? Ils grignotaient. Alors que là, « grignota », tu es dans le passé simple. C'est-à-dire un passé qui n'a duré qu'un instant. Un jour que, par exception, peut-être après une indigestion, le diplodocus n'avait plus faim, il grignota une fleur. Le reste du temps, il dévorait. Tu comprends ? [334]

D'ailleurs cette leçon sur les temps rappelle le cours de français de Mademoiselle Laurencin qui expliquait avec la même douceur les emplois respectifs de l'imparfait et du passé simple. Il est intéressant de constater que Monsieur Henri amène toujours les deux jeunes enfants au plus près de la langue, et même au contact direct avec les mots. Ainsi Jeanne et Thomas ont un nouveau rapport avec la grammaire, dont ils se sentent plus proches.

À l'instar de Mademoiselle Laurencin, Monsieur Henri est un passionné de grammaire. Il fait d'ailleurs un pari avec Jeanne et Thomas : leur faire aimer la grammaire. Pari qu'il réussira puisque les deux jeunes protagonistes seront très engagés dans la défense de la grammaire et également dans celle de la

---

[332] *Op. cit*. p. 47.
[333] ORSENNA, Erik. *Grammaire*, p. 49.
[334] ORSENNA, Erik. *Grammaire*, p. 113.

musique pour Thomas. Lorsque la langue est en danger, Monsieur Henri est envahi de tristesse. Alors qu'il raconte l'histoire de l'îlot où les hommes ont décidé de vivre sans parler, Jeanne nous dit que « Sa gaieté, sa gentillesse s'étaient évanouies, avalées par une gravité terrible[335]. » De même, alors qu'il fait l'éloge de la nommeuse, il informe notre jeune héroïne qu'il faut la protéger de Nécrole. Son comportement dictatorial fait naître une immense colère en Monsieur Henri qui se veut le protecteur de la langue : « De colère, les doigts de Monsieur Henri me serraient le cou, de plus en plus fort. Je me retenais de crier. J'avais presque mal[336]. »

En tant que médiateur de Jeanne et de son frère aîné, il se veut protecteur et encourageant. Par exemple, il vient délivrer la jeune fille de sa semaine de soins pédagogiques[337]; ou encore il lui donne des conseils comme lorsqu'elle est dans l'usine des mots et qu'elle a peur de mettre ses mots sur le papier par peur qu'ils ne s'échappent :

> Fais confiance au papier Jeanne. Les mots aiment le papier, comme nous le sable de la plage ou les draps du lit. Sitôt qu'ils touchent une page, ils s'apaisent, ils ronronnent, ils deviennent doux comme des agneaux, essaie, tu vas voir, il n'y a pas de plus beau spectacle qu'une suite de mots sur une feuille.[338]

Jeanne ira bien plus loin en suivant ce conseil : écrire son histoire[339]. C'est une façon, pour la jeune fille, de rendre hommage à celui qui lui a fait découvrir la beauté et la passion d'une langue. C'est d'ailleurs grâce à lui qu'elle a retrouvé la parole car il l'a emportée au cœur même de la langue française. Elle en est très émue :

---

[335] *Op. cit*. p. 51.
[336] ORSENNA, Erik. *Grammaire*, p. 59.
[337] ORSENNA, Erik. *Grammaire*, p. 99.
[338] *Op. cit*. p. 109.
[339] Thomas, jeune protagoniste de *Dernières nouvelles des oiseaux*, fera de même puisque c'est lui le narrateur.

> Des larmes me vinrent aux yeux (les filles, souvent, plutôt que mourir préfèrent pleurer). Et je me jetai dans les bras de Monsieur Henri (j'avais appris que peu d'hommes résistent aux sanglots d'une fille[340]).

Contrairement à la retenue dont elle faisait part avec Madame Jargonos ou Nécrole, elle n'hésite pas à montrer ses sentiments de reconnaissance à son médiateur. Ce dernier peut aussi être vu comme un père, d'autant plus que les parents sont absents. En effet, bien plus que des leçons grammaticales, il lui donne aussi des leçons de vie, dues à sa sagesse. Par exemple, dans *Les Chevaliers du Subjonctif*[341], pour son enquête sur l'amour, Jeanne s'adresse tout d'abord à Monsieur Henri. Ce dernier, grâce à son expérience de vie, lui donne une définition de l'amour : « L'amour est une conversation... [...]. L'amour c'est lorsqu'on ne parle qu'à l'autre. Et lorsque l'autre ne parle qu'à toi. Tu verras[342]. » De même, dans *La Révolte des accents*[343], son vécu et ses souvenirs vont permettre de retrouver les accents et les épices disparus. En effet, il se souvient d'avoir déjà assisté à une « rencontre internationales d'accents et d'épices [344] » en Inde. Il est d'ailleurs très dévoué. Dans le même conte, il vient en aide à Mme Rigoberta[345], la vendeuse d'épices car ces derniers ont disparu. Monsieur Henri la console : « Avec son tact habituel, M. Henri n'insista pas. Il se contenta de poser sa main droite sur son épaule. Une main légère comme un oiseau[346]. » Il se hâte ensuite d'aller prévenir le maire de la situation alarmante de Madame Rigoberta. Ainsi, il est toujours disponible pour aider autrui, et surtout lorsqu'il s'agit de sauver la langue française. Jeanne l'admire énormément et ne dépeint chez lui que des qualités : « Sur son visage, on aurait dit qu'une guerre avait éclaté jadis entre le sourire et les rides. Les rides

---

[340] *Op. cit*. p. 120.
[341] ORSENNA, Erik. *Chevaliers*.
[342] ORSENNA, Erik. *Chevaliers*, p. 31.
[343] ORSENNA, Erik. *Révolte*.
[344] *Op. cit*. p. 57.
[345] Le nom est sans doute une référence à Rigoberta Menchú Tum, née en1959 au Guatemala, qui a reçu le prix Nobel de la paix en 1992, pour son travail sur la justice sociale et pour la défense du respect des droits des peuples autochtones.
[346] *Op. cit*. p. 35.

progressaient d'années en années. Mais le sourire (pour combien de temps ?) continuait de sortir vainqueur[347]. » Henri Salvador est mort au début de l'année 2008 et ce dernier tome a été publié en 2009. Erik Orsenna a donc choisi de « tuer » aussi son personnage : Jeanne doit désormais grandir sans la figure paternelle, ce qui est logique dans tout processus d'apprentissage. Notre conteur lui rend en même temps hommage une dernière fois. Dans *Et si on dansait* ?[348], Monsieur Henri meurt, non sans laisser ses empreintes dans tous les esprits. Sa sagesse l'aura accompagné jusqu'au bout, puisqu'avant de mourir il donnera une leçon de vie à Thomas : « La seule vérité de la vie, tu m'entends... la seule, c'est la préférence... oser la préférence. Tu aimes la musique ? Sois musicien[349]. » Avant de mourir, il a également d'autres paroles à l'encontre de Jeanne, dans lesquelles il exprime ses deux plus grandes passions : la langue française et la musique[350].

Ainsi, Mademoiselle Laurencin et Monsieur Henri sont les porte-paroles d'Erik Orsenna puisqu'ils incarnent l'amour et la passion de la langue française. Notre institutrice symbolise la douceur d'un nouvel enseignement qui invite à éveiller l'imagination. Monsieur Henri représente le médiateur de Jeanne : il lui explique la vie des mots, lui fait aimer la grammaire par un enseignement tout particulier et par une observation différente de la langue : aller au plus près des mots, et tenter de les comprendre. Notre jeune héroïne deviendra à son tour médiatrice en devenant écrivain. Nous allons à présent nous intéresser aux autres éléments représentatifs de ce nouveau visage de la grammaire.

---

[347] *Op. cit*. p. 34-35.
[348] ORSENNA, Erik *Dansait?*.
[349] *Op. cit*. p. 12.
[350] Citation p. 81.

3- La grammaire symbolisée par une constellation d'éléments

La grammaire est représentée par un éventail d'éléments qui permettent au lecteur d'entretenir une certaine intimité avec la langue française et ses différentes règles linguistiques.

a- Les mots, les signes

Les mots et les éléments linguistiques, tels que les accents ou les signes de ponctuation, sont personnifiés. Ainsi, à travers plusieurs situations, ils revêtent le statut d'être humain. Erik Orsenna souhaite montrer que la langue, qui nous différencie de toute autre espèce, n'est pas si éloignée que nous. C'est pourquoi, dans les quatre contes, sa plume donne vie aux mots, eux qui sont si importants dans notre propre vie sociale. D'ailleurs, ne qualifie-t-on pas une langue avec l'adjectif « vivante » ?

Tout d'abord, les mots ont des activités humaines. Dans *La grammaire est une chanson douce*[351], les mots ont une ville qui leur est réservée comme l'illustre l'image[352] ci-dessous :

[351] ORSENNA, Erik. *Grammaire*.
[352] *Op. cit*. p. 68.

Figure 12 : La ville des mots

Une ville qui n'est pas différente des nôtres :

> En dessous de nous s'étendait une ville, une vraie ville, avec des rues, des maisons, des magasins, un hôtel, une mairie, une église à clocher pointu, un palais genre arabe flanqué d'une tour (une mosquée ?), un hôpital, une caserne de pompiers...Une ville en tout point semblable aux nôtres[353].

La seule différence c'est que cette ville n'est habitée que par des mots et elle est donc plus petite et silencieuse. Leur société est similaire à la nôtre puisque elle est également hiérarchique : les classes sociales sont visibles :

> Ils se promenaient comme chez eux, ils étiraient dans l'air tranquillement leurs syllabes, ils avançaient, les uns sévères, clairement conscients de leur importance, amoureux de l'ordre, de la ligne droite (le mot « Constitution », les mots « analyse d'urine » bras dessus, bras dessous, le mot « carburateur »). [...] Les autres mots, beaucoup plus fantaisistes, incontrôlables, voletaient, caracolaient, cabriolaient

[353] *Op. cit*. p. 67-68.

> comme de minuscules chevaux fous, comme des papillons ivres : « Plaisir », Soutien-gorge », « Huile d'olive »... [354]

De plus, les mots ont des métiers et sont ainsi regroupés par tribus : le rôle des noms est de « désigner les choses[355] » ; les articles eux « marchent devant les noms, en agitant une clochette : attention, le nom qui me suit est un masculin, attention, c'est un féminin[356] » ; les adjectifs, eux, sont les responsables des magasins : les noms peuvent ainsi venir choisir un adjectif pour s' « étoffer [357]» :

> Le nom maison commence ses essayages. [...] Le choix est si vaste. Maison « bleue », maison « haute », maison « fortifiée », maison « alsacienne », maison « familiale », maison « fleurie »[358] ?

Ensuite, comme les humains, noms et adjectifs se marient pour être accordés : « Ils ressortaient ensemble se tenant par la main, accordés, tout masculin ou tout féminin : le château enchanté, la maison hantée[359] ». Pour montrer les exceptions dans la tribu des adjectifs, Erik Orsenna parle d'adjectifs non disciplinés : « Dès leur naissance, ils avaient tout prévu en se terminant par "e". [...] "Magique", par exemple[360]. ». Quant aux pronoms, ils sont considérés comme des assassins : « ils peuvent assassiner, comme les humains[361] ». En effet, dans la société des mots, ils remplacent les noms et leur prennent donc leurs statuts. Ou encore, les adverbes sont qualifiés de « célibataires » car ils ne peuvent pas s'accorder donc pas se marier. Cette connivence entre humains et mots enchante le lecteur qui se retrouve en eux. Erik Orsenna ne cesse de jouer avec les mots, de mêler humour et personnification. Dans l'usine des mots, il y a une mise en abîme entre sens et action des verbes :

---

[354] *Op. cit*. p. 69.
[355] *Op. cit*. p. 71.
[356] ORSENNA, Erik. *Grammaire*, p. 72.
[357] *Op. cit*. p. 73.
[358] *Loc. cit.*
[359] ORSENNA, Erik. *Grammaire*, p. 76.
[360] *Op. cit*. p. 77.
[361] *Op. cit*. p. 83.

> Ces fourmis, ces verbes, comme il les avait appelés, serraient, sculptaient, rongeaient, réparaient ; ils couvraient, polissaient, limaient, vissaient, sciaient, ils buvaient, cousaient, trayaient, peignaient, croissaient[362].

La mise en abîme s'explique par le fait que les verbes ont choisi les activités humaines qu'ils suggèrent par leur sens. Par exemple, le verbe « scier » qui signifie « couper avec une scie », exerce le métier qu'il annonce sémantiquement, c'est-à-dire « scier ». Certains verbes à l'infinitif décident parfois de changer de métier et de devenir un nom car ils sont « paresseux », comme par exemple « le sourire », « le savoir »[363].

Les signes de ponctuation ont un lieu bien à eux également : ils se réfugient dans un glacier en Inde, où ce sont eux les maîtres comme l'explique Thomas : « Demain, nous entrerons dans le pays des accents. Je veux dire que demain, nous serons chez eux. Il faudra qu'ils nous acceptent. Rien n'est gagné[364]. »

Erik Orsenna poursuit la personnification des mots et des signes de ponctuation ou accentuation en leur donnant des comportements, des sentiments humains, que tout lecteur éprouve. Le conteur parle du rapport intime et sensuel qu'entretiennent Jeanne et Thomas avec les mots. Par exemple, lorsque les mots sont échoués sur la plage après le naufrage dans *La grammaire est une chanson douce*[365], Jeanne dit : « Si j'avais osé, je m'en serais recouverte le corps. Ils m'auraient caressée, j'en suis sûre, à leur manière de mots, discrète et troublante[366]. ». Ou encore, dans le même conte, quand les mots envahissent les corps des deux jeunes protagonistes, Monsieur Henri s'exclame ainsi : « Eh bien dites-moi, tous les deux, on dirait que nos amis vous ont adoptés[367] ! ». Ils ressentent les mêmes sentiments que peuvent connaître les humains. Ils sont envahis de joie quand ils sont prononcés par la nommeuse et reviennent ainsi à

[362] *Op. cit*. p. 107.
[363] ORSENNA, Erik. *Grammaire*, p. 66.
[364] ORSENNA, Erik. *Révolte*, p. 95.
[365] ORSENNA, Erik. *Grammaire*.
[366] *Op. cit*. p. 34.
[367] *Op. cit*. p. 65.

la vie : « Oh, la joie de ces mots sortis de l'oubli. Ils s'étiraient, ils s'ébrouaient, certains n'avaient pas dû voir le grand air depuis des siècles[368]. » De même, ils laissent exprimer leur joie après avoir retrouvé leur liberté dans *Et si on dansait ?*[369]: « Nous n'oublierons jamais, Jeanne, jamais, jamais ce que tu as fait pour nous. Dès que tu as besoin de nous, appelle[370] ! » D'autres caractéristiques humaines leur sont attribuées :

- l'amour : ils expriment leur amitié à Jeanne quand elle fait son entrée dans l'usine des mots : « Tous les noms, mes amis de la ville des mots, étaient là. Ils m'avaient reconnue, ils se pressaient contre le grillage, ils me faisaient fête[371] » ;
- la gentillesse : les auxiliaires « être » et « avoir » sont entièrement dévoués aux verbes : « Oh, comme ils étaient touchants ! Ils cavalaient d'un verbe à l'autre et proposaient leurs services : "Vous n'avez pas besoin d'aide ? Vous ne voulez pas un coup de main ?" [372]» ;
- la modestie : dans le pays des accents, les cédilles se cachent par peur d'être mangées par les corbeaux. Thomas explique à Jeanne la raison pour laquelle elles sont des proies faciles : « C'est leur faute. Quand on est trop modeste, on se fait écraser. Ou manger.[373] » ;
- la politesse : les guillemets sont définis ainsi par Jeanne : « Ils annoncent le plus souvent une citation et, comme ils sont polis, ils en saluent l'auteur[374]. » ;
- l'impatience : quand les mots attendent de retrouver leur ponctuation, Jeanne nous les décrit ainsi : « Les mots nous attendaient avec

[368] *Op. cit*. p. 58.
[369] ORSENNA, Erik *Dansait?*.
[370] *Op. cit*. p. 104.
[371] ORSENNA, Erik. *Grammaire*, p. 106.
[372] *Op. cit.* p. 107.
[373] ORSENNA, Erik. *Révolte*, p. 106.
[374] ORSENNA, Erik *Dansait?*, p. 44.

> l'impatience caractéristique de ces petites bêtes, insupportables enfants gâtés comme vous savez.[375] ».

Erik Orsenna donne également la parole aux mots, aux signes. Ainsi, ces derniers peuvent s'exprimer par eux-mêmes et émouvoir le lecteur. Par exemple, dans *La grammaire est une chanson douce*[376], la phrase « je t'aime » est à l'hôpital car trop fatiguée de son mauvais emploi : « Je suis un peu fatiguée. Il paraît que j'ai trop travaillé. Il faut que je me repose [377]». Le conteur met en alerte le lecteur à travers les paroles de Monsieur Henri : « Ne pas les répéter à tout bout de champ. Ni les employer à tort et à travers, les uns pour les autres, en racontant des mensonges. Autrement, les mots s'usent[378]. » Cette volonté de défendre le juste usage des mots fait référence à la même pensée qui animait l'esprit d'Albert Camus[379] dans son essai de 1944 « Sur une philosophie de l'expression » :

> Mal nommer un objet, c'est ajouter au malheur de ce monde. Et justement la grande misère humaine qui a longtemps poursuivi Parain[380] et qui lui a inspiré des accents si émouvants, c'est le mensonge. Sans savoir ou sans dire encore comment cela est possible, il sait que la grande tâche de l'homme est de ne pas servir le mensonge."

Dans *La Révolte des accents*[381], les accents prennent la parole pour exprimer leur mécontentement quand le maire a accepté des ordinateurs anglais sans accents : « Notre patience a des limites, Don Luis. Un jour, nous ferons la greve. Attention, Don Luis, notre nature n'est pas aussi douce qu'il y parait. Nous pouvons causer de grands desordres[382]. »

---

[375] *Op. cit.* p. 92.
[376] ORSENNA, Erik. *Grammaire*.
[377] ORSENNA, Erik. *Grammaire*, p. 87.
[378] *Op. cit*. p. 89.
[379] Albert Camus (1913-1960) est un écrivain : romancier, dramaturge, essayiste et philosophe français.
[380] Brice Parain (1897-1971) est un philosophe et essayiste français.
[381] ORSENNA, Erik. *Révolte*.
[382] *Op. cit*. p. 38.

D'ailleurs, après la fuite des accents, c'est un accent circonflexe et Kljukica, un accent slovaque, qui vont prendre la parole pour expliquer au maire, à Jeanne, au capitaine du port et à Monsieur Henri les raisons pour lesquelles les accents ont décidé de partir : « Plus personne ne s'intéresse à nous sur l'île[383]. » D'ailleurs, on peut constater que les épices, qui illuminent la nourriture comme les accents illuminent les phrases, sont également personnifiées : « Nous n'en pouvons plus de ce vent, ce vent si fort et si régulier, ce vent si lisse, pour cette raison appelé alizé ! À force de souffler sur notre île, il nous rabote nos parfums[384]. »

La grammaire prend directement la parole dans *Et si on dansait ?*[385] car elle reproche à Jeanne de préférer la musique. Elle lui conseille vivement de s'intéresser à la ponctuation qui est indispensable : « Tu m'oublies, on dirait. Il n'y en a que pour le solfège... Moi aussi, j'ai des choses à dire sur le rythme ! Étudie la ponctuation, et tu verras[386]. » D'ailleurs les mots vont faire appel à Jeanne pour qu'elle rétablisse leur juste ponctuation :

> Tout gigotant dans le creux de ma main, mes amis les mots me suppliaient :
> -On n'en peut plus, Jeanne !
> -On ne se supporte plus !
> -Délivre-nous les uns des autres !
> -Allez, Jeanne, bouge-toi ![387]

En donnant ainsi la parole aux mots, Erik Orsenna met en lumière leur pouvoir et leur importance, que l'on ne doit pas négliger. Il insiste sur la nécessité d'user d'un langage juste, de nommer les choses telles qu'elles doivent l'être. Si les choses et les hommes sont morts dans l'îlot désert[388], c'est que les hommes ont fait le choix du silence :

---

[383] *Op. cit*. p. 52.
[384] ORSENNA, Erik. *Révolte*, p. 51.
[385] ORSENNA, Erik *Dansait?*.
[386] *Op. cit*. p. 29.
[387] *Op. cit*. p. 68.
[388] ORSENNA, Erik. *Grammaire*, p. 50.

> À force de n'être jamais appelées, elles sont devenues tristes, de plus en plus maigres, et puis elles sont mortes. Mortes, faute de preuves d'attention ; mortes, une à une, de désamour. Et les hommes et les femmes, qui avaient fait le choix du silence, sont morts à leur tour[389].

Monsieur Henri, qui prononce ces paroles, utilise à trois reprise l'adjectif « mortes » afin d'insister sur la gravité de la situation. Le conteur souhaite montrer que les mots, l'accentuation ne procurent que du bonheur : dans *La Révolte des accents*[390], les hommes sont épanouis et joyeux d'avoir enfin retrouvé leurs accents : « Bravo, Apollinaire ! Vraiment, c'est trop beau ! Quand je pense qu'avant je disais " pre" et "veneneux", comme c'est laid, "preu" et "veuneuneux"! [391]».

En personnifiant les mots et les signes de ponctuation ou d'accentuation, Erik Orsenna rend la grammaire plus accessible car elle se veut plus intime. En ayant la possibilité de parler, la langue française exprime ses douleurs, ses ressentis face à l'usage que l'on fait d'elle. Le lecteur se sent ainsi plus impliqué. Nous allons à présent voir que des objets incarnent à leur tour des notions grammaticales ou des messages grammaticaux.

b- Les objets

Plusieurs objets incarnent une parole ou un aspect grammatical. Ainsi, tout élément du conte a une signification. Dans *La grammaire est une chanson douce*[392], afin de familiariser les lecteurs avec la langue française, Erik Orsenna met en scène à plusieurs reprises des dictionnaires pour en montrer l'importance.

---

[389] *Loc. cit*. p. 50.
[390] ORSENNA, Erik *Dansait?*.
[391] *Op. cit*. p. 94.
[392] ORSENNA, Erik. *Grammaire*.

Lorsque Jeanne arrive sur l'île, elle constate que les mots des dictionnaires ont également échoué[393]. Les dictionnaires sont alors vidés de tous leurs sens puisque, sans mots, ils tombent dans le néant. Ainsi, le conteur souhaite montrer qu'il faut protéger les dictionnaires qui sont les principaux trésors de la langue. Pour cela, il présente aux lecteurs différentes définitions de mots échoués sur la plage :

> JUGEOTE [zyzot] n.f. Milieu XIXe, de *juger*. Familier. Jugement, bon sens. « *Il n'a pas pour deux sous de jugeote ! Cette faculté intuitive qu'en bon français on nomme la jugeote*. » (Georges Duhamel)[394]

Ainsi, Jeanne apprend à s'introduire au cœur même de la langue française. De même, la nommeuse travaille avec un dictionnaire pour faire revivre les mots rares. Une nouvelle fois, Erik Orsenna nous donne la définition d'autres mots, dont Jeanne et le lecteur ne sont pas familiers :

> « Échauboulure ». Évidemment, je n'avais pas la moindre idée du sens de ces cinq syllabes. Je n'eus pas à attendre longtemps. [...] *Échauboulure : petite cloche rouge qui survient sur la peau pendant les chaleurs de l'été*[395].

La présence des dictionnaires permet aux lecteurs de découvrir de nouveaux mots mais également d'aller d'eux-mêmes chercher la définition de ceux qu'ils ne connaissent pas, ce que Jeanne fera :

> Ainsi commença pour moi l'habitude d'une petite cérémonie qui ne m'a jamais apporté que du bonheur : chaque dimanche soir, avant de m'endormir, je flâne quelques minutes au fond d'un dictionnaire, je choisis un mot inconnu de moi (j'ai le choix : quand je pense à tous ceux que j'ignore, j'ai honte) et je le prononce à haute voix, avec amitié[396].

L'usage du dictionnaire est nécessaire car c'est le recueil précieux du lexique d'une langue. D'ailleurs, il cite également un autre livre : « le guide

[393] *Op. cit*. p. 33.
[394] *Loc. cit.*
[395] *Op. cit*. p. 56.
[396] *Op. cit*. p. 60.

Leeman et Marret[397] » dont se sert Thomas pour expliquer les différentes sortes de ponctuation dans plusieurs langues quand ils se trouvent au pays des accents. Ainsi, l'auteur appelle à nouveau le lecteur à partir à la découverte de la grammaire et de son histoire dans les livres. Il est intéressant de constater qu'Erik Orsenna fait référence à deux grammairiennes : Danielle Leeman et Carine Marret avec lesquelles il a travaillé pour l'écriture de ses contes : « Danielle Leeman m'a permis de saisir toutes les subtilités du subjonctif et Carine Marret m'a initié à la lecture des hiéroglyphes[398]. »

De même, Erik Orsenna a recours à d'autres objets pour faire passer un message ou pour illustrer la grammaire elle-même. Par exemple, lorsque Jeanne s'exerce dans l'usine aux mots[399], Monsieur Henri lui explique la fonction des temps grâce à des horloges dans lesquelles elle insère sa phrase pour l'accorder au temps qu'elle souhaite. Il y a donc « une famille de hautes horloges[400] »: celle du présent, de l'imparfait, du passé simple, du futur et du conditionnel. Chacune, grâce à son cadran, indique le temps auquel elle se rapporte. Prenons l'exemple de l'horloge du conditionnel :

> Dans la dernière horloge de haute taille, le balancier était fou. Il s'agitait en tout sens, plus girouette que balancier, au gré d'on ne savait quelle fantaisie. « Ça c'est le *conditionnel*, expliqua Monsieur Henri. Rien n'est sûr, tout peut arriver, mais tout dépend des conditions. Si le temps était beau, si les glaces se retiraient, si..., si..., alors le diplodocus *grignoterait*, tu me suis[401] ? ».

Le conditionnel est d'ailleurs représenté par des « robes noires » dans *Les Chevaliers du Subjonctif* [402]. Elles entrent en scène lorsque Madame Jargonos apprend à danser la salsa pour surprendre son bien-aimé, Dario. Emilio, le patron du bar *Le Cargo*, explique à notre jeune héroïne leur rôle :

---

[397] ORSENNA, Erik. *Révolte*, p. 98.
[398] ORSENNA, Erik. *Bienvenue sur l'archipel d'Erik Orsenna*. Disponible: http://www.erik-orsenna.com/chev_plan.htm (Consulté le 16/05/2012).
[399] ORSENNA, Erik. *Grammaire*, p. 103.
[400] *Op. cit*. p. 111.
[401] *Op. cit*. p. 113-114.
[402] ORSENNA, Erik. *Chevaliers*.

> Ce sont des avocats, Jeanne. Autrefois, ils exerçaient le métier le plus utile du monde : les avocats défendent les plus faibles, les attaqués. Maintenant, comme Nécrole a fermé les tribunaux, ils n'ont plus rien à faire et donc plus rien à manger. Alors ils inventent des menaces, pour garder la clientèle[403].

C'est donc à travers ces « robes noires » qu'Erik Orsenna va aborder le temps du conditionnel. En prenant appui sur le début de la relation amoureuse entre Madame Jargonos et Dario, le conteur va expliquer dans quelle mesure on utilise le conditionnel. Il donne donc la parole à ces avocats bien originaux qui s'expriment au conditionnel :

> S'il se met à vous tromper...
> S'il... quelle horreur, mais tout arrive, s'il vous frappe !
> S'il se permet...un musicien est un saltimbanque, il peut envier votre salaire régulier...[404]

Madame Jargonos dit haïr le conditionnel puisqu'il va à l'encontre de ses propres espérances et attentes : « Le conditionnel n'arrête pas d'imaginer le contraire de ce qui se passe. Dario ne m'aimerait plus. Dario s'intéresserait à mon argent[405]. » Les « robes noires » sont donc des éléments originaux qui vont interpeller le lecteur qui comprendra alors mieux dans quelles circonstances on emploie le conditionnel et dans quel but.

Parfois, c'est à travers un lieu qu'Erik Orsenna transmet une notion grammaticale. Par exemple, lorsque Jeanne arrive sur l'île du subjonctif, elle se rend au café *Chardon bleu*. Cet endroit, par son décor, rappelle l'un des principaux rôles du subjonctif qui permet de s'évader dans le monde imaginaire du rêve :

> Moins un café qu'un grenier, un doux désordre de toutes les choses qui font rêver les enfants : vissés aux murs, dix vieilles locos de trains électriques, une chaise à porteurs, un tigre empaillé, une collection de papillons géants, la maquette du

[403] *Op. cit*. p. 34.
[404] ORSENNA, Erik. *Chevaliers*, p. 35.
[405] *Op. cit*. p. 37-38.

> premier *Pen-Duick*, trois costumes de Batman, à trois âges de la vie... Etc. Chaque regard tombait sur son lot de trésors[406].

Dans le même conte, les verbes sont comparés à des moteurs puisque « ce sont les verbes qui font avancer la phrase.[407] » Le cartographe explique à Jeanne, que tels des humains, les verbes doivent également s'habiller pour s'évader dans le temps :

> Pour jouer au tennis ou pour te promener au pôle Nord, tu ne choisis pas les mêmes vêtements, n'est-ce pas ? Les verbes, c'est pareil. Si on doit les utiliser pour voyager dans le futur, on prend un verbe nu [...] On le met au présent, troisième personne du singulier : *chante*. Et on lui ajoute les vêtements du futur : *rai, ras, ra*.[408]

Il est intéressant de voir que Patrick Rambaud a recours a la même comparaison dans son œuvre : « Une voiture n'existe que pour rouler, une phrase aussi. Le verbe, justement, c'est le moteur[409]. »

Ainsi, plusieurs objets transmettent des messages ou des notions grammaticales. Les contes recouvrent alors une quantité d'éléments dont le rôle est de familiariser, d'une manière originale, le lecteur avec la grammaire.

c- Les personnages secondaires

Plusieurs personnages incarnent des notions grammaticales et vont aider Jeanne dans son apprentissage. Dans chaque conte, notre jeune héroïne rencontre des personnages particulièrement intimes avec la langue française.

---

[406] *Op. cit*. p. 115.
[407] *Op. cit*. p. 59.
[408] ORSENNA, Erik. *Chevaliers*, p. 62.
[409] RAMBAUD, Patrick. *En s'amusant*, p. 111.

Dans *La grammaire est une chanson douce*[410], la jeune fille fait la connaissance de la nommeuse, dont elle nous donne une description physique :

> Comprenez-moi : pas seulement ridée, mais crevassée, ravinée, creusée, de vrais canyons, les yeux perdus sous d'invraisemblables plis et la bouche disparue au fond d'un trou. L'ensemble surmonté d'une crinière immaculée, la chevelure d'une lionne des neiges. Je n'osais imaginer le nombre d'années nécessaires pour sculpter ces sillons sur la peau et laver, relaver ses cheveux[411].

D'abord intriguée par la vieillesse de la nommeuse, Jeanne finira par comprendre l'importance de son travail grâce aux explications de Monsieur Henri : « Elle redonne vie aux mots rares. Sans elle, ils disparaissent à jamais dans l'oubli[412]. » Pour cela, la nommeuse prononce des mots pour leur redonner une existence. Jeanne loue sa douceur, qui n'est pas sans rappeler celles de Monsieur Henri et Mademoiselle Laurencin :

> L'antiquité modulait les syllabes avec une douceur que je n'avais jamais entendue nulle part, une tendresse timide, elle articulait comme une amoureuse. C'est peut-être pour cela qu'elle avait choisi une robe de mariée. Pourquoi personne n'avait jamais prononcé ainsi mon prénom[413] ?

La nommeuse peut-être vue comme une porte parole d'Erik Orsenna puisqu'elle lutte pour sauver la langue française. Son combat ne laisse pas insensible Jeanne car elle prend conscience de la valeur des mots. D'ailleurs, à son tour, elle tentera de reproduire le travail de la nommeuse :

> L'image de la nommeuse ne me quittait pas. Avais-je moi aussi ce pouvoir de faire apparaître ? Je n'osais pas. Le cœur me battait. Mes mains tremblaient. J'ai prononcé « Maman » doucement, pour ne pas déranger Thomas qui avait fini par s'endormir. Une seconde après, elle était là, debout près de moi, ma vraie maman, ses cheveux blonds, son parfum de savon, son sourire de petite fille, les yeux plissés et la main ouverte, toujours prête à caresser ma joue[414].

---

[410] ORSENNA, Erik. *Grammaire*.
[411] ORSENNA, Erik. *Grammaire*, p. 55.
[412] ORSENNA, Erik. *Grammaire*, p. 57.
[413] *Op. cit*. p. 56.
[414] *Op. cit*. p. 62.

Jeanne, rassurée par la sagesse et la confiance de la nommeuse, ne cesse de venir la questionner sur des problèmes grammaticaux qu'elle rencontre comme le dit l'assistant de cette vieille dame : « Tu voulais questionner Madame, n'est-ce pas, comme d'habitude[415] ? » En effet, la nommeuse, qui se passionne pour la grammaire, a toujours les réponses aux questions de Jeanne. Par exemple, lorsque la jeune fille s'interroge sur l'origine du subjonctif :

> Ma petite Jeanne, chaque langue a plusieurs mères, elle descend de beaucoup d'autres langues. Mais il y a toujours une mère principale. Celle du français, c'est le latin. *Jungere* veut dire « joindre ». *Sub* veut dire « sous ». Et *subjungere* veut dire « atteler »... [416]

La culture grammaticale de la nommeuse ainsi que son dévouement pour la langue française sont d'ailleurs reconnus par tous les habitants de l'île : ils se rassemblent pour célébrer son anniversaire et la remercier de son honorable travail[417].

Dans *Les Chevaliers du subjonctif*[418], Jeanne fait la connaissance de plusieurs personnages qui alimenteront sa curiosité grammaticale par leur connaissance en la matière. Tout d'abord, elle rencontre le cartographe et son pilote, Jean-Luc, grâce auxquels elle découvrira les grands mystères de la conjugaison. Le cartographe lui explique que l'exploration de territoires inconnus apporte une grande richesse : « Moi, dans ces moments-là, il me semble que j'apprivoise le monde. Il se fait plus doux, plus calme, il rentre ses crocs, ses épines, il ronronne, tout content de s'installer sur ma feuille[419]. » Dès son arrivée sur l'île du subjonctif, elle rencontre Dany : « La boule rouge[420]

[415] ORSENNA, Erik. *Chevaliers*, p. 82.
[416] ORSENNA, Erik. *Chevaliers*, p. 85.
[417] ORSENNA, Erik. *Grammaire*, p. 119.
[418] ORSENNA, Erik. *Chevaliers*.
[419] *Op. cit*. p. 49.
[420] Référence à Daniel Cohn-Bendit, né en1945, qui est un homme politique de nationalité allemande, mais implanté politiquement et médiatiquement en France. Il fut, par exemple, un acteur important dans le mouvement de mai 68. Il est célèbre pour ses cheveux roux.

n'était pas du feu mais un jeune homme roux [421]». Ce dernier la convie dans son monde « subjonctival » et lui explique le rôle du subjonctif. Il définit le subjonctif tout en l'informant des raisons pour lesquelles le dictateur Nécrole s'oppose à ce mode :

> Nous, les Subjonctifs, nous nous intéressons au possible. Ce qui pourrait arriver. En bien ou en mal. Je veux qu'il *vienne*. Je doute qu'elle *guérisse* [...] Réclamer le possible, tout le possible, c'est critiquer le réel, le monde tel qu'il est, la pauvreté, les injustices. Et donc critiquer les politiques, pas tous mais ceux, comme Nécrole, qui veulent que rien ne change : ils se satisfont très bien du monde tel qu'il est[422].

Les habitants de l'île du subjonctif incarnent ce mode. Par exemple, Jeanne se rend aux réunions du CNRS[423] « Centre National de Recherche sur le Subjonctif[424] » qui a fermé ses portes par faute d'argent. Les membres du Centre ne parlent qu'en utilisant le subjonctif : « Il semble que nous ayons une nouvelle amie » ou encore « Que cette demoiselle prenne place parmi nous ![425] » De plus, non seulement ils parlent en utilisant le subjonctif, mais ils ne parlent que de ce mode aussi. « Un congrès de grammairiens[426] » aura lieu au Québec. Leurs débats permettent d'aborder des notions problématiques et ainsi d'interpeller le lecteur :

> Oui ou non, « bien que » est-il suivi du subjonctif ? *Les voitures roulent vite bien qu'il pleuve*. Dans ce cas-là, il pleut vraiment, non ? Alors ? Cette pluie-là est bien réelle, non ? Si le réel est le mode de l'indicatif, il faudrait dire *bien qu'il pleut*.[427]

Le monsieur propret, un des membres du Centre, donne une définition du subjonctif à Jeanne, qui s'étonne du fait que tous les membres partent se coucher

[421] *Op. cit*. p. 112.
[422] *Op. cit*. p. 119-120.
[423] Référence au CNRS : Centre National de Recherche Scientifique.
[424]ORSENNA, Erik. *Chevaliers*, p. 127.
[425] *Op. cit*. p. 124.
[426] *Loc. cit*.
[427] *Op. cit*. p. 129.

tôt : « Nous devons dormir pour donner assez de place au rêve. Un subjonctif sans rêve est comme une planète privée d'eau : la vie s'en retire[428]. »

Dans *La Révolte des accents*[429], Jeanne voyage en Inde pour retrouver les accents qui se sont envolés. Grâce à la rencontre d'un Indien, son futur et premier amour, elle va découvrir l'histoire de la vallée des épices mais aussi celle du pays des accents :

> Il me montra la montagne. « Je ne vous ai pas encore parlé d'elle et, pourtant, c'est le personnage principal de la région. On l'appelle la Mère. Ou la Déesse suprême. De toute sa masse, de toute son immobilité, de tout son silence, elle domine la vallée. [...] Et en dessous, le glacier, tu le vois ? [...] Ils sont là [...] Tes amis les accents[430]. ».

Ainsi, à travers diverses rencontres, Jeanne ne cesse de s'enrichir, d'apprendre. Dans *Et si on dansait ?*[431], elle a même l'honorable occasion de rencontrer le président du Sénégal, Léopold Sédar Senghar, poète et grammairien. Nous allons reparler de cette référence dans la troisième partie. Le président souhaite rencontrer notre jeune héroïne : « Mademoiselle Jeanne, n'est-ce pas ? Je m'intéresse à vos travaux. Je suis moi-même grammairien[432]. » Ce dernier envoie à Jeanne des documents grammaticaux concernant la ponctuation, et plus précisément « l'emploi de certains mots, des majuscules et des virgules dans les textes administratifs[433] ». Il instruit donc la jeune fille sur l'utilisation des majuscules ou minuscules grâce aux articles qu'il lui envoie : « L'adjectif prend la majuscule quand il est joint intimement au nom propre et fait corps avec lui : les États-Unis, le Cap-Vert, la Comédie-Française, le Saint-Père[434]. ». Il lui propose de devenir grammairienne engagée en l'invitant à rejoindre son Association dont l'objet sera la défense du point-virgule. Dans une

[428] *Op. cit*. p. 132.
[429] ORSENNA, Erik. *Révolte*.
[430] *Op. cit*. p. 78-79.
[431] ORSENNA, Erik *Dansait?*.
[432] *Op. cit*. p. 49.
[433] *Op. cit*. p. 73.
[434] *Op. cit*. p. 75.

lettre, accompagnant les différents documents, il s'adresse directement à Jeanne, en lui offrant une définition poétique de la grammaire :

> Notre langue n'est pas seulement un moyen de nous comprendre. C'est un bien que nous avons tous en partage, les petits comme les grands, les faibles comme les puissants ; c'est le ferment de notre unité ; c'est notre « chose commune » (*res publica* en latin, « république »)[435].

Le président apporte donc un éclairage sur la ponctuation et incarne en même temps, la voix d'un « amoureux » de la grammaire, une grammaire douce et vivante qui est le trésor commun de tous les hommes.

Sa dernière rencontre dans *Et si on dansait ?*[436], est celle de l'ancien typographe Sébastien Traversière. Ce dernier a sauvé les lettres de plomb, plus précisément les signes de ponctuation, de « l'imprimerie Garamond[437] » car ils étaient menacés de disparition par la modernisation de l'usine. Il se porte donc volontaire pour aider Jeanne à réattribuer aux phrases leur ponctuation. Tout en secourant les mots grâce aux lettres de plomb, le typographe définit la ponctuation :

> Donne-moi deux traits d'union. Merci. Comme leur nom l'indique, ils annoncent un lien, à la différence du *blanc* qui sépare. Voilà : Quasi-Sans-Tête. Notre personnage est complet. Et maintenant, Jeanne une apostrophe. Comment ? Tu ignores ce que c'est ? Une petite virgule qui vole dans l'air. Elle signale qu'une lettre a disparu, comme un membre amputé. Regarde : au lieu de dire de « le esprit frappeur », on écrit « l'esprit flatteur ». C'est plus doux à dire non ?[438]

Ses explications sont claires et illustrées. Une nouvelle fois, Jeanne rencontre un adulte qui lui enseigne des notions grammaticales.

Ainsi, nous avons pu constater, dans cette sous-partie, que la grammaire est personnifiée. Elle permet alors au lecteur d'avoir un contact plus intime avec la langue, avec les mots puisque ces derniers lui ressemblent, lui sont étroitement liés. Nous allons à présent nous intéresser au rapprochement

---

[435] *Op. cit*. p. 76.
[436] *Op. cit*.
[437] ORSENNA, Erik *Dansait?*.
[438] *Op. cit*. p. 93.

Grammaire/ Amour, qui là aussi emmène le lecteur dans un univers connu puisque universel.

III. Grammaire étudiée par le biais d'exemples quotidiens, intemporels et universels.

Dans les quatre contes, Erik Orsenna aborde le sujet de l'amour. Il y a donc une histoire, autre que grammaticale, puisque Jeanne tombe amoureuse, Thomas a de nombreuses conquêtes, Madame Jargonos vit une histoire avec Dario. Cependant, grammaire et amour sont liés. En effet, l'auteur illustre des notions grammaticales avec la passion amoureuse. Cette dernière, étant intemporelle et universelle, interpelle le lecteur.

1- La vie amoureuse des mots

Erik Orsenna offre une description bien originale lorsqu'il décrit les mots. En effet, pour transmettre leur fonctionnalité syntaxique, le conteur leur attribue des caractéristiques amoureuses. Dans *La grammaire est une chanson douce*[439], Jeanne et Thomas assistent à une scène particulière dans la ville des mots. Ils suivent avec attention la vie des noms qui viennent chercher des adjectifs dans les magasins : « Bonjour, je me trouve un peu simple, j'aimerais m'étoffer[440]. » Le nom « maison » choisit l'adjectif « hanté » qui l'avertit des formalités à suivre :

[439] ORSENNA, Erik. *Grammaire*.
[440] *Op. cit*. p. 73.

> -Attends, l'interrompit l'adjectif, tu vas trop vite en besogne. Nous ne sommes pas encore accordés.
> -Accordés ? Que veux-tu dire ?
> -Allons à la mairie. Tu verras bien.
> -À la mairie ! Tu ne veux pas te marier avec moi, quand même ?
> -Il faut bien, puisque tu m'as choisi.
> -Je me demande si j'ai eu raison. Tu ne serais pas un adjectif un peu collant ?
> -Tous les adjectifs sont collants. Ça fait partie de leur nature.[441]

Ainsi, l'auteur explique l'accord des noms avec les adjectifs par le biais d'un mariage : « les adjectifs s'y ravitaillaient en "e" final pour se marier avec un nom féminin.[442] » Cette union, fait sourire le lecteur car une notion grammaticale renvoie à un concept qu'il connaît et qu'il côtoie. L'image[443] ci-dessous, illustre ces mariages et interpelle d'autant plus le lecteur :

Figure 13 : Le mariage des noms avec les adjectifs

[441] *Op. cit*. p. 74-75.
[442] *Op. cit*. p. 77.
[443] *Op. cit*. p. 74.

Cependant, quelques pages plus loin, les noms sont dits déloyaux car ils ne respectent pas leur engagement matrimonial :

> Je vais vous dire un secret : les adjectifs ont l'âme sentimentale. Ils croient que leur mariage durera toujours...C'est mal connaître l'infidélité congénitale des noms ; de vrais garçons, ceux-là, ils changent de qualificatifs comme de chaussettes.[444]

De même, les adverbes sont vus comme des personnes libres, qui ne s'engagent pas, comme l'explique Monsieur Henri : « Ah, ces adverbes ! De vrais invariables, ceux-là ! Pas moyen de les accorder. Les femmes auront beau faire avec eux, elles n'arriveront à rien.[445] »

Les relations sentimentales des mots renvoient à des situations réelles dans lesquelles le lecteur peut lui-même se projeter. Le conteur met également en scène une véritable histoire d'amour entre deux accents : un circonflexe et un accent Slovaque, Kljukica[446]. Lorsque Monsieur Henri, le maire et le capitaine du port s'étonnent que ces deux accents n'aient pas fui avec leurs confrères, Klijukica leur répond : « Nous avions autre chose à faire. [...] nous aimer, bien sûr ![447] ». Les mots et les signes de ponctuation ont eux aussi des sentiments qui touchent le lecteur, comme Monsieur Henri, qui « les regardait tendrement.[448] » D'ailleurs, les mots sont tellement émus par l'amour qu'ils tentent de le préserver par-dessus tout. Ils vont essayer de sauver la situation des parents de Jeanne et Thomas lorsqu'ils arriveront en avion[449]. Monsieur Henri explique à nos deux jeunes protagonistes, que « le désamour, c'est du silence qui s'installe sur Terre. Et les mots haïssent le silence.[450] » C'est pourquoi tous vont s'envoler en direction des deux hydravions pour s'efforcer de les rapprocher en vue d'une future réconciliation des adultes. Le sage Monsieur Henri, avertit tout de même

---

[444] ORSENNA, Erik. *Grammaire*, p. 77-78.
[445] *Op. cit*. p. 83.
[446] ORSENNA, Erik. *Révolte*, p. 48.
[447] *Op. cit*. p. 53.
[448] *Loc. cit*.
[449] ORSENNA, Erik. *Grammaire*.
[450] *Op. cit*. p. 135.

Jeanne : « Les mots ne peuvent pas toujours faire recommencer l'amour. Ni les mots, ni la musique. Hélas.[451] »

Ainsi, les mots mènent une vie amoureuse bien proche de celle des humains. Leurs sentiments, leurs visions de l'amour sont les miroirs des propres ressentis du lecteur. Dans la seconde sous-partie, nous allons voir qu'Erik Orsenna compare amour et grammaire. Peut-être que c'est son amour même pour la langue qui l'a guidé vers cette analogie.

2- Amour et grammaire : concepts intimement liés

L'amour est omniprésent dans les contes. Dans *Les Chevaliers du Subjonctif*[452], Jeanne mène une enquête sur l'amour. En effet, son entourage connaît cette passion qui l'intrigue. C'est d'ailleurs au « Cargo sentimental[453] » qu'elle espionnera l'inspectrice Madame Jargonos, qui connaît l'amour avec le batteur de l'orchestre, Dario. La jeune fille est troublée par leur relation et conclut au début que l'amour est « une conversation sans paroles[454]» puisqu'ils ne communiquent pas entre eux. Elle se demande également comment Madame Jargonos, connue pour sa raideur et sa rigidité, peut tomber amoureuse et inversement : c'est peut-être la « stratégie du dieu Amour [455]», dit-elle. L'amour affecte la grammaire car, comme nous avons pu le constater, Madame Jargonos change et son « jargon » se transforme en langage simplifié. Plusieurs personnages expliquent à Jeanne leur conception de l'amour : « L'amour est une conversation[456]» selon Monsieur Henri, et le cartographe le définit ainsi : « L'amour est une promenade, Jeanne[457] ». Quant à Jeanne, suite à ses

[451] *Op. cit*. p. 136.
[452] ORSENNA, Erik. *Chevaliers*.
[453] *Op. cit*. p. 16.
[454] *Op. cit*. p. 25.
[455] *Op. cit*. p. 18.
[456] *Op. cit*. p. 31.
[457] *Op. cit*. p. 56.

différentes expériences au sein de la langue française, elle verra que grammaire et amour s'assemblent et se répondent.

Dans *La grammaire est une chanson douce*[458], notre jeune héroïne découvre l'importante connivence que les mots entretiennent avec l'amour : comment dire justement l'amour. Au marché aux mots, une boutique se prénomme « AU VOCABULAIRE DE L'AMOUR. Tarif réduit pour les ruptures[459] ». Jeanne apprend de nouveaux mots pour dire et varier l'expression de ses sentiments, positifs ou non. Par exemple, une jeune femme, abandonnée par son mari, souhaite lui faire comprendre sa douleur avec un mot nouveau : « Je voudrais un mot pour qu'il comprenne ma douleur, un mot terrible, qui lui fasse honte.[460] ». Le vendeur lui propose donc « Affliction, Neurasthénie, Désespérade[461] » ou alors, situation inverse, un homme veut exprimer avec de nouveaux mots son amour pour sa femme. Le marchand lui propose « Je suis coiffé de toi.[462] » Toujours dans le même conte, la phrase « Je t'aime » est personnifiée[463]. En effet, tel un humain, la petite phrase est à l'hôpital. Monsieur Henri en explique les raisons à Jeanne :

> ...Je t'aime. Tout le monde le dit et répète « je t'aime ». Tu te souviens du marché ? Il faut faire attention aux mots. Ne pas les répéter à tout bout de champ. Ni les employer à tort et à travers, les uns pour les autres, en racontant des mensonges. Autrement, les mots s'usent. Et parfois, il est trop tard pour les sauver.[464]

Ainsi, Erik Orsenna délivre un message, le même que celui qu'Alain Bentolila défend : l'importance du « juste usage[465] » de la langue. Pour cela, le conteur utilise un exemple qui touche tout lecteur : l'amour.

---

[458] ORSENNA, Erik. *Grammaire*.
[459] *Op. cit*. p. 42.
[460] *Loc. cit*.
[461] *Op. cit*. p. 43.
[462] *Loc. cit*.
[463] *Op. cit*. p. 86.
[464] *Op. cit*. p. 89.
[465] BENTOLILA, Alain. *Verbe*, p. 111.

Dans *Les Chevaliers du Subjonctif*[466], Erik Orsenna crée des liens entre l'amour et les différents modes. Par exemple, comme nous avons pu le voir, les « robes noires », qui sont des avocats, s'occupent des affaires conjugales et n'emploient que le conditionnel pour créer des doutes sur l'amour dans le but d'attirer de nombreux clients. Madame Jargonos est une de leurs victimes et cette dernière s'en plaint : « Le conditionnel ne fait jamais, jamais confiance. Le conditionnel n'arrête pas d'imaginer le contraire de ce qui se passe[467]. ». À l'inverse, elle situe son amour dans le mode de l'indicatif : « pour nous, plus rien n'existe que le présent, le présent de l'indicatif[468]. » Le mode du subjonctif sera la réponse de Jeanne à son enquête. En effet, une fois sur l'île du subjonctif, elle comprendra que la définition de ce mode ressemble fortement à l'amour : « Qu'est-ce que l'amour sinon du doute, de l'attente, du désir, de l'espérance ? Donc l'amour était une variété du subjonctif.[469]» Ou encore :

> Souvent, depuis que j'avais été embauchée par le cartographe, depuis que je passais mes journées en planeur, souvent je repensais à mon travail précédent, ma grande enquête sur l'amour. Et voici que je la retrouvais. Le subjonctif est le mode du doute et de l'espérance. Le subjonctif est le mode de l'amour.[470]

D'ailleurs, Erik Orsenna joue même avec les mots en faisant de l'amour un mode à part entière, tout comme le subjonctif : « le mode de l'amour ». Les liens entre l'amour et le subjonctif sont même perceptibles dans la langue elle-même. Lors des exercices sur la colline, les habitants récitent des prières. Madame Jargonos pleure son amour perdu et son espoir de le retrouver. Pour cela, elle utilise le subjonctif : « Je veux qu'il revienne, vous m'entendez, je le veux. Qu'il revienne au plus vite et je lui pardonne[471]. » Le subjonctif est aussi un objet même de l'amour. En effet, le cartographe refuse de quitter l'île de ce mode car il en est tombé amoureux : « Amoureux du subjonctif. Une île qui

[466] ORSENNA, Erik. *Chevaliers*.
[467] ORSENNA, Erik. *Chevaliers*, p. 37.
[468] ORSENNA, Erik. *Chevaliers*, p. 38.
[469] *Op. cit.*. p. 108.
[470] *Op. cit*. p. 147.
[471] *Op. cit*. p. 146.

change sans arrêt de forme ne peut que fasciner un cartographe.[472] » Quant à Jeanne, elle avoue ses préférences pour l'indicatif :

> L'indicatif me manque, Dany. J'aime trop le réel, la vraie viande saignante, la musique vivante offerte par les musiciens suants et rigolards d'un orchestre, les fiancés qu'on peut toucher. Je préfère les choses qui se passent vraiment[473].

Ainsi, Jeanne et le cartographe incarnent la voix d'Erik Orsenna puisque lui aussi est un « amoureux des mots ». Jeanne va également comparer l'amour de son entourage et même le sien avec des points grammaticaux, tels que l'accentuation ou la ponctuation. Par exemple, dans *La Révolte des accents*[474], les parents de Jeanne et Thomas veulent retrouver leurs accents sur leurs phrases. Cependant, ces derniers ne viendront se déposer sur leurs mots. L'écrivain que rencontre la jeune fille à la fin, lui explique que les accents « accentuent nos vies[475] ». Le refus des accents de venir se poser sur les phrases des parents des deux jeunes protagonistes est le signe qu'une vie sans amour est une vie plate. Leurs phrases resteront alors sans aucun éclat : « Tu m'as manque, si tu savais.[476] » À l'inverse, comme nous l'avons vu précédemment, les accents viendront recouvrir le corps de Jeanne car elle porte en elle la naissance d'un amour[477].

De même, dans *Et si on dansait ?* [478], la ponctuation est abordée à travers l'amour. Jeanne définit les « points » à l'aide de sa propre expérience amoureuse : « Une idée m'est venue : j'allais chercher en moi ce que chacun des signes de ponctuation représentait. [479]» Elle se rappelle alors, le jour où elle a dû quitter Amitav et qu'elle se trouvait à l'aéroport. Ainsi, le point final est la rupture, la fin d'une relation :

---

[472] *Op. cit.* p. 169.
[473] ORSENNA, Erik. *Chevaliers*, p. 171.
[474] ORSENNA, Erik. *Révolte*.
[475] *Op. cit.* p. 116.
[476] *Op. cit.* p. 109.
[477] *Op. cit.* p. 115-109.
[478] ORSENNA, Erik *Dansait?*.
[479] *Op. cit.* p. 30.

> Je ne pleurerai pas. J'aimais Amitav. En me mordant les lèvres au sang, j'ai réussi à ne pas pleurer. Amitav m'aimait. L'avion a décollé. Je ne pleurerai pas. Ainsi, puisque nous n'habiterons jamais au même endroit du monde, ainsi s'achève mon premier amour. Amitav. Point final.[480]

Cependant, les « points de suspension » viennent à son secours et lui donnent l'espoir que son histoire n'est pas finie :

> Et si je manquais trop à Amitav ?
> Et s'il venait me voir en France ?
> Et si, moi, j'économisais assez pour revenir en Inde ?
> Et si...
> Points de suspension[481].

Ainsi, en s'éloignant de la grammaire traditionnelle, Jeanne donne une définition amoureuse de ces deux signes de ponctuation : le point final est le « Signe qui indique que l'histoire s'achève » et les points suspensifs sont les « Signes qui indiquent une interruption de l'histoire[482] ». Dario racontera également sa vision du « point virgule » dans une relation conjugale :

> Tu te disputes avec ton amant. La nuit tombe. Vous vous endormez sans vous être réconciliés. Mauvais. Les rêves peuvent vous éloigner l'un de l'autre. La nuit n'est plus une virgule banale, la séparation tranquille entre deux journées. La nuit s'est changée en un point, qui peut devenir final.[483]

Pour Jeanne, les virgules lui font penser aux nombreuses conquêtes de son frère : « Mon frère Tom croulait sous les fiancées depuis ses dix ans (depuis que M. Henri lui avait appris la musique). [484]» Voici comment elle met en relation ce signe de ponctuation avec les aventures sentimentales de Thomas :

> Qu'est-ce qu'une virgule, d'après la définition officielle ? « Signe de ponctuation qui marque une pause de peu de durée. » Qu'est-ce qu'une virgule pour moi ?

[480] ORSENNA, Erik *Dansait?*, p. 32.
[481] ORSENNA, Erik *Dansait?*, p. 37.
[482] *Op. cit.* p. 38.
[483] *Op. cit.* p. 117.
[484] *Op. cit.* p. 39.

> L'intervalle de « peu, très peu de durée » qui a séparé Gwenaëlle de Rachida, Vanessa de Lora, le « peu, très peu de durée » entre deux fiancées de mon frère[485].

Elle reprocherait presque aux virgules la trop brève interruption qu'elles provoquent. Quand elle se remémore de ses moments privilégiés avec son frère, elle nous fait part de cette impression :

> Quand je vois une virgule dans un texte, je ne peux m'empêcher de penser à ces moments-là de pur bonheur entre Tom et moi. J'aurais tant voulu qu'elles durent, ces virgules, qu'elles gagnent en *durée*.[486]

L'amour devient même une raison d'écrire pour Jeanne. Selon elle, les adultes sont très intéressés par l'amour. Alors, en tant qu' « écrivain fantôme[487]», elle va proposer à ses clients d'écrire sur ce sujet :

> Voilà pourquoi j'ai, tout en menant à bien ma classe de première L, constitué un catalogue de lettres correspondant à toutes les situations, ou presque :
> -le petit mot après la rencontre (un texto suffit) ;
> -l'invitation en vacances ;
> -la proposition de passer une nuit ensemble dans la maison laissée vide par les parents (« J'espère que je peux te faire confiance ») ;
> -des excuses bidons, pour renouer après une brouille ;
> -l'appel au secours du (de la) meilleur(e) ami(e) ;
> -la rupture ;
> a) vraie : définitive ;
> b) fausse : on laisse une porte ouverte.[488]

Jeanne va écrire par exemple la déclaration d'amour du Président dédiée à la reine du Pakistan. Elle va d'ailleurs analyser son langage d'un point de vue grammatical :

---

[485] ORSENNA, Erik *Dansait?*, p. 41.
[486] *Op. cit*. p. 42.
[487] *Op. cit*. p. 51.
[488] *Op. cit*. p. 16-17.

> le Président était follement épris. L'utilisation trop fréquente des points suspensifs est le signe d'un amour qui voudrait bien commencer (ou ne veut pas finir, comme le mien)[489].

Il est également intéressant de constater que Dario annonce à Jeanne que son amour durera car « Une grammairienne a le sens des accords, un amour est le Grand Accord, non[490] ? ». Celui de Dario, à l'inverse, ne dure pas car il ne maîtrise pas la ponctuation :

> J'ai beau savoir danser, je suis le roi du contretemps. Parce que, tu le sais bien, je ne connais rien à la ponctuation : je prenais les virgules pour des points. Alors je me fâchais pour une broutille. Et ma fiancée partait. Ou l'inverse : je prenais des points pour des virgules[491].

L'auteur a donc choisi l'amour pour aborder certains points grammaticaux. En effet, ce concept est familier au lecteur qui projette alors sa propre histoire, ses propres ressentis dans les contes. La passion de l'auteur pour la langue française se transmet dans cette analogie entre amour et grammaire. D'ailleurs, nous pouvons remarquer qu'un de ses autres grands centres d'intérêt, la musique, est également sujet à une comparaison avec l'amour, comme nous le montre les paroles de Jeanne :

> je rêve souvent que je suis une chanson. Quelques lignes, une musique. Une nuit, la bouche bien collée contre l'oreille de mon mari, je lui demanderai de me fredonner, pas quelque chose, pas un refrain, de me fredonner moi. Ce sera sa plus belle manière de m'aimer.[492]

La musique berce également les pages des contes et fait l'objet d'une étroite comparaison avec la grammaire.

---

[489] ORSENNA, Erik *Dansait?*, p. 54.
[490] *Op. cit*. p. 116.
[491] *Op. cit*. p. 118.
[492] ORSENNA, Erik. *Grammaire*, p. 115.

IV. Solfège et grammaire, même combat ?

Dans cette sous-partie, nous allons nous intéresser à la place de la musique dans l'œuvre et le rapport qu'elle entretient avec la grammaire. Nous commencerons par voir qu'Erik Orsenna loue le pouvoir de la musique et qu'ainsi, cette dernière peut être mise en relation avec la grammaire.

1- Le pouvoir de la musique

Nous avons vu que Monsieur Henri était un passionné de musique et qu'il portait en son nom la voix d'Henri Salvador. D'ailleurs, Jeanne le croit venu d'un tout autre monde : « De quelle planète était-il arrivé ? Un film musical, un carnaval oublié ?[493] ». Il vit pour la musique : « Sous ses dehors nonchalants et rieurs se cachait une obscurité terrible : celle qui lui faisait, jour et nuit, s'il le fallait, traquer la rime[494] ». Le conteur montre que la musique a un pouvoir : celui d'apporter un bien-être. En effet, alors que Jeanne et Thomas sont troublés par leur récent naufrage, Monsieur Henri leur joue quelques mélodies : « La chanson timide d'une guitare nous berçait. Qui jouait pour nous ? Qui avait compris notre besoin de musique après les fracas désordonnés de la tempête[495] ?»

Ou encore :

[493] ORSENNA, Erik. *Grammaire*, p. 36.
[494] *Op. cit*. p. 103.
[495] *Op. cit*. p. 38.

> De temps en temps, ses doigts se promenaient sur les cordes, et revenait le même air que la veille, celui qui nous avait endormis. Peut-être nous avait-il accompagnés toute la nuit, pour chasser les cauchemars, les cauchemars horribles qui assaillent forcément les survivants d'un drame[496] ?

Il est intéressant de remarquer que la musique met de l'ordre dans les pensées comme la grammaire met de l'ordre dans les phrases.

Thomas, sous l'œil attentif de Monsieur Henri, commence à apprendre la musique. Il s'engage donc dans une carrière musicale car le sage Monsieur Henri lui promet : « Attention, si tu commences la musique, c'est pour la vie, tu ne pourras plus t'en passer.[497] ». Monsieur Henri disait vrai car six ans après, dans *Et si on dansait ?*[498], il travaillera dans un club de jazz à New York[499]. D'ailleurs, la musique l'a sauvé en lui redonnant la parole dans *La Grammaire est une chanson douce* [500]: « C'est grâce à la musique. Elle a remis de l'ordre dans mon cerveau[501] » explique t-il à Jeanne. Dans son autre œuvre, *Dernière nouvelles des oiseaux*[502], Erik Orsenna fait également l'éloge de la musique qui vient en aide aux protagonistes. En effet, alors que les élèves ont construit un avion, ce dernier refuse de s'envoler. Ce sera la mélodie de la directrice qui permettra de faire décoller l'avion :

> Grâce à sa musique, à ses chansons, elle avait apprivoisé l'air que nous respirions, l'air qui enveloppait l'île. Et sur quoi s'appuie un avion, sinon sur l'air ? Aurait-il pu décoller sans un air devenu notre ami ? Je laisse la conclusion aux spécialistes[503].

Lorsque Monsieur Henri meurt, Thomas en est bouleversé et souhaite ainsi lui rendre hommage par la musique :

> Sans M. Henri, mon frère était perdu. C'est pourquoi il s'était mis au solfège, il pourrait lire les partitions laissées par le musicien et, ainsi, garder le contact. M.

[496] ORSENNA, Erik. *Grammaire*, p. 39.
[497] ORSENNA, Erik. *Grammaire*, p. 84.
[498] ORSENNA, Erik *Dansait?*.
[499] *Op. cit*. p. 92.
[500] ORSENNA, Erik. *Grammaire*.
[501] *Op. cit*. p. 121.
[502] ORSENNA, Erik. *Dernières nouvelles des oiseaux*, Livre de poche, 2007.
[503] *Op. cit*. p. 129.

> Henri avait toujours été du genre paresseux-qui-travaille[504]. Entre deux parties de boules, deux parties de cartes, deux dégustations de rosé, il avait écrit mine de rien des milliers, oui, des milliers de mélodies que personne n'avait jamais entendues : un trésor[505] !

Cette citation montre que la musique crée un lien entre le compositeur, vivant ou mort, et son auditeur. Thomas, souhaite apprendre à lire la musique pour rester en contact avec « son maître musical. » Cela peut nous faire penser à la littérature, à l'écriture. Le lecteur aussi a une conversation avec l'auteur. Les pages d'un livre nous offrent la parole d'un écrivain, ses pensées, son imagination. Alain Bentolila évoque cette idée dans son œuvre :

> Je suis ainsi celui qui dit et qui écrit et qui, en disant et en écrivant, laisse dans la mémoire de l'autre une trace qui, pour être maladroite et sans nécessaire beauté, est une preuve tangible de mon existence.[506]

Ainsi, la musique, tout comme la grammaire, a un pouvoir. Mélodies et rimes apportent un réconfort, une aide à se libérer, à s'évader. Nous allons donc voir à présent, que musique et grammaire sont, sous l'encre d'Erik Orsenna, complices et liées.

2- Connivence entre la musique et la grammaire : deux arts dictés par des règles

La musique occupe une grande place dans la vie d'Erik Orsenna, comme nous avons déjà pu le constater. Il n'est donc pas étonnant qu'il la compare avec la grammaire. Le solfège aussi est un manuel permettant de jouer correctement de la musique. Sinon, les musiques ne sont pas accordées et n'ont aucun sens, tout comme une phrase avec une syntaxe incorrecte. Monsieur Henri illustre

[504] Le groupe « paresseux-qui-travaille » renvoie à la chanson d'Henri Salvador « Le travail c'est la santé », dans laquelle il chante les plaisirs de la vie qu'il faut privilégier au travail pour « conserver la santé ».
[505] ORSENNA, Erik *Dansait?*.
[506] BENTOLILA, Alain. *Verbe*, p. 197.

cette idée en jouant une mélodie sans accords afin de faire prendre conscience aux deux jeunes protagonistes de l'importance des règles en musique comme en grammaire :

> Monsieur Henri s'était mis à tirer de sa guitare des horreurs, des sons au hasard, un chaos vraiment cruel, une cacophonie qui entrait dans l'oreille et me vibrait le tympan. Qu'est-ce qui lui prenait de nous torturer ainsi ? « Vous Voyez, les mots, c'est comme les notes. Il ne suffit pas de les accumuler. Sans règles, pas d'harmonie. Pas de musique. Rien que des bruits. La musique a besoin de solfège, comme la parole a besoin de grammaire[507].

Patrick Rambaud lui aussi évoque la musique dans son œuvre *La Grammaire en s'amusant*[508]. Le personnage « Moi » explique à « Lui » que les mots sont une musique et qu'ils se doivent d'être accordés : « Les mots se répondent et chantent en chœur : un mauvais accord entre eux s'apparente à une fausse note.[509] » Il cite d'ailleurs le chanteur Charles Aznavour pour expliquer à son jeune élève la nécessité du bon usage de la ponctuation :

> Charles Aznavour a écrit huit cents chansons, il connaît les vertus de la diction. Il sait que, si la ponctuation nous guide, elle peut aussi nous éclairer ; il l'a dit : « Une virgule déplacée, et vous inversez le sens d'une phrase. » Je te le démontre : « Le poète chante la nuit » signifie que ce faiseur de ritournelles célèbre la nuit. Si tu places une virgule, comme ça, après le verbe, tu obtiens : « Le poète chante, la nuit. » Pour chanter, il réveille ses voisins, ou bien il travaille mieux quand les autres dorment[510].

Les références musicales sont aussi présentes dans les quatre contes. Dans *La grammaire est une chanson douce*[511], les chansons d'Henri Salvador imprègnent l'œuvre : tout d'abord des passages d' « Une chanson douce » :

> La petite biche est aux abois
> Dans le bois se cache le loup
> Ouh, ouh, ouh, ouh[512]

---

[507] ORSENNA, Erik. *Grammaire*, p. 66.
[508] RAMBAUD, Patrick. *En s'amusant*.
[509] *Op. cit*. p. 148.
[510] *Op. cit*. p. 153-154.
[511] ORSENNA, Erik. *Grammaire*.
[512] *Op. cit*. p. 88.

Ou encore un extrait d' « Une île au soleil » :

> Ce n'est qu'une île au grand soleil
> Un îlot parmi tant d'autres pareils
> Où mes parents ont vu le jour
> Où mes enfants naîtront à leur tour...[513]

Dans *Les Chevaliers du Subjonctif*[514], pour illustrer les paroles des « impératifs doux[515] » qui ne donnent pas d'ordres, Erik Orsenna cite la chanson « Milord » d'Edith Piaf[516] composée en 1959:

> Allez venez, Milord,
> Vous asseoir à ma table,
> Il fait si froid dehors...

Ainsi, la musique sert à illustrer la grammaire. Les références musicales renvoient à un univers connu du lecteur. La chanteuse Madonna[517] est également citée car l'assistante de Nécrole en est le sosie. Le capitaine du port, dans *La révolte des accents*[518], chantonne les mélodies de Michel Sardou[519] : « Elle court, elle court, la maladie d'amour[520] » ou de Claude François[521] : « Les filles, tu sais, méfie-toi ! Elles sont toutes belles, belles, belles[522] ». La comédie « Starmania »[523] est également citée, car des Suisses souhaitent récupérer les accents sur les paroles :

---

[513] ORSENNA, Erik. *Grammaire*, p. 100.
[514] ORSENNA, Erik. *Chevaliers*.
[515] *Op. cit*. p. 74.
[516] Édith Piaf (1915-1963) est une chanteuse française.
[517] Madonna, née en 1958, est une chanteuse américaine.
[518] ORSENNA, Erik. *Révolte*.
[519] Michel Sardou, né en 1947, est un auteur-compositeur-interprète français.
[520] *Op. cit*. p. 17.
[521] Claude François (1939-1978) est un chanteur populaire français
[522] *Op. cit*. p. 18.
[523] « Starmania » est un opéra rock franco-québécois de Michel Berger et Luc Plamondon, créé en 1978. Le titre de la chanson est *Le blues du business man*. La figure de l'homme d'affaire rappelle celle présente dans *Le Petit Prince* que nous avons vu en illustration dans la partie concernant le conte philosophique. Il a y donc un écho à l'œuvre de Saint-Exupéry.

J'aurais voulu etre un artiste
Pour pouvoir faire mon numero[524]

Des artistes viennent donc mêler leurs mélodies aux mots, aux phrases du conteur. Le nom de famille de Sébastien Traversière, l'ancien typographe, dans *Et si on dansait ?*[525], renvoie quant à lui à l'instrument « la flûte traversière[526] ». Ainsi, le conteur joue avec les mots pour leur donner une connotation musicale.

Mots et musique sont donc fortement liés. D'ailleurs, dans *La grammaire est une chanson douce*[527], Monsieur Henri annonce à Thomas que les notes ont également une ville qui est leur est réservée : « Un jour, je t'emmènerai dans une autre ville où les notes, comme les mots ici, vivent entre elles. Tu en entendras de belles ! [528]» Au marché aux mots, il y a une boutique appelée « L'AMI DES POETES ET DE LA CHANSON[529] » où les musiciens viennent se ressourcer en rimes pour créer une chanson poétique, ce que fait Monsieur Henri : « Mon dernier refrain me turlupine, tu n'aurais pas une rime à "douce" et une autre à "maman" ? » : le lecteur sait que l'autre « Henri », celui qui a inspiré le personnage, a choisi « pouce » et « endormant », pour renvoyer au domaine de l'enfance. Grammaire et poésie sont complémentaires. Il est intéressant de constater que, dans le même conte, lorsque Monsieur Henri parie que les enfants finiront par aimer la grammaire, il jure de casser sa guitare s'il perd : « Si dans une semaine, vous n'aimez pas la grammaire, je casse ma guitare.[530] » Il sous-entend ainsi qu'une vie sans grammaire est aussi une vie sans musique ; et ce ne serait même plus une vie du tout.

---

[524] *Op. cit*. p. 88.
[525] ORSENNA, Erik *Dansait?*.
[526] « Traversière » renvoie aussi à « traverser » donc au rôle de médiateur, de passeur vers les mots.
[527] ORSENNA, Erik. *Grammaire*.
[528] *Op. cit*. p. 84.
[529] *Op. cit*. p. 41.
[530] *Op. cit*. p. 66.

La musique vient d'ailleurs en aide à la grammaire dans les contes. Thomas apprend la ponctuation à Jeanne dans *Et si on dansait ?*[531] en lui expliquant l'utilité du rythme en musique à l'aide de son métronome qui « marque la mesure[532] », c'est-à-dire « le rythme[533] ». Lorsque Jeanne travaille sur un texte qu'elle a composé pour un client, Thomas l'accompagne en musique pour marquer le rythme, la ponctuation des phrases :

> Monsieur le Président (chiquenaude sur le djembé), mesdames et messieurs les députés, chers confrères (double chiquenaude), Ça suffit ! (frappe violente) On nous a trop promis (idem) trop menti (idem) Nous réclamons, que dis-je ? nous exigeons l'ouverture immédiate de deux fontaines publiques dans le quartier de Bonaventure (roulements menaçants). Qu'est-ce que l'eau pour un être humain ? (frôlements rappelant le ruissellement)Etc.[534]

Thomas lui raconte même qu'un écrivain argentin, Ricardo Güiraldes[535] avait soulevé l'idée de « remplacer toute la ponctuation par les signes musicaux[536] ». Le jeune garçon précise même que « Les être humains ont dû apprendre *en même temps*, tu m'écoutes Jeanne ? *en même temps* à parler et à chanter.[537] » : « *en même temps* » illustre, par la langue elle-même, le rythme de la musique « un temps, deux temps, trois temps ». Donc la parole de Thomas se justifie par la langue. Parole et musique sont donc intimes.

Jeanne prend donc conscience de l'étroite liaison qu'entretiennent les deux disciplines : « Qu'est-ce qu'un discours ? Une sorte de chanson, où la musique (le ton, le rythme) joue un rôle aussi grand que les paroles.[538] » Dans le même conte, pour sauver les phrases qui ont perdu leur ponctuation, Jeanne a recours à la musique. Elle fait appel à Dario, qui a créé un « Musée international

---

[531] ORSENNA, Erik *Dansait?*.
[532] *Op. cit*. p. 23.
[533] *Loc. cit*.
[534] ORSENNA, Erik. *Révolte*, p. 26-27.
[535] Ricardo Güiraldes (1886 - 1927), est un romancier et poète argentin.
[536] ORSENNA, Erik *Dansait?*, p. 24.
[537] *Op. cit*. p. 28.
[538] *Op. cit*. p. 26.

du rythme » au « Cargo ». Elle souhaite que Dario et son orchestre jouent des mélodies pour séparer les mots :

> Chaque livre a son histoire, Dario, tout le monde le sait, même les illettrés. Mais chaque livre a aussi son rythme, sa manière de respirer, lente ou rapide, saccadée, syncopée ou régulière... Et les rythmes sont moins nombreux que les histoires, qui sont en nombre infini. Il y a des livres à deux temps, d'autres à trois ou quatre temps... Il y a des livres-valse, des livres-tango...[539]

Grâce à deux rythmes, « l'hymne du congrès des magiciens [540] » et un rythme venu d'Afrique, les mots vont retrouver leur liberté. Enchantés par la musique, les mots décident de danser, accompagnés par l'orchestre : « On en a marre de toujours raconter ! De seulement raconter ! Si on dansait ? ». Cette citation est une allusion au titre. D'ailleurs, Dario fait référence à Raoul Feuillet[541] qui a « tenté de noter les pas de danse, les enchaînements[542] ». Il n'est donc pas étonnant que les mots soient inspirés par la danse. Le mot « Lion », emporté par la musique, fait même une proposition à Jeanne :

> Une fois par an, on sortirait tous les livres de leurs rayons ; on les ouvrirait grand ; et on permettrait aux mots d'aller prendre l'air. Le soir, juré, nous reviendrions en bien meilleure forme. Qu'en penses-tu[543] ?

La musique et la grammaire sont donc très liées. Le conteur montre que l'une comme l'autre ont des règles à respecter pour bien parler ou pour bien jouer. La musique est un concept qui a beaucoup d'importance pour l'écrivain puisqu'elle l'accompagne depuis fort longtemps. Il n'est donc pas étonnant qu'à l'égal de la grammaire, la musique soit personnifiée : une manière de lui donner vie aussi. En effet, dans *La Révolte des accents*[544], le capitaine du port a un accordéon, prénommé Oscar « L'accordéon est le meilleur ami du marin. Il

---

[539] *Op. cit*. p. 83.
[540] *Op. cit*. p. 86.
[541] Raoul-Auger Feuillet (1660-1710) est un danseur et chorégraphe, inventeur d'un système de notation de la danse. En 1700, il publie sa *Chorégraphie, ou l'art de décrire la danse par caractères, figures et signes démonstratifs*.
[542] ORSENNA, Erik *Dansait?*, p. 107.
[543] *Op. cit*. p. 108.
[544] ORSENNA, Erik. *Révolte*.

souffle comme le vent, il grince comme les poulies, il fait danser comme les vagues.[545] ». La musique, comme les mots, égaye la vie. D'ailleurs, Erik Orsenna termine son quatrième conte avec la voix de Dario s'adressant à Jeanne: « J'aurai toujours un orchestre pour redonner de la danse à ta vie.[546] » Les pages du conte se referment mais la poésie et la mélodie des mots restent en suspens dans l'esprit du lecteur.

Nous allons à présent nous intéresser à deux groupes de musiciens qui ont, chacun à leur façon, évoqué la grammaire dans leurs chansons. C'est ainsi une illustration en musique de la parole d'Erik Orsenna pour qui « Solfège et grammaire » sont un « même combat[547] ».

3- La grammaire en musique

Alors qu'Erik Orsenna compare la grammaire et la musique en montrant les règles auxquelles elles sont soumises pour un bon entendement, des artistes ont mêlé grammaire et musique à travers des chansons. Ainsi, ces musiciens concrétisent, par le biais de mélodies, l'analogie que notre conteur peint au long des quatre contes. Il s'agit de deux groupes de musique, *Chanson plus Bifluorée* et *Hangar*, qui combinent notes de musique et éléments grammaticaux dans une optique qui reste différente : l'un chante la grammaire, l'autre fredonne l'amour par la grammaire.

[545] *Op. cit*. p. 18.
[546] ORSENNA, Erik *Dansait?*, p. 118.
[547] ORSENNA, Erik. *Grammaire*, p. 121.

a- *Chanson plus Bifluorée* ou comment chanter l'amour de la grammaire

Chanson plus Bifluorée est un groupe musical français de chansons humoristiques qui est né en 1985. Ils sont connus pour modifier le titre des chansons et les réinterpréter à leur manière. Par exemple, l'une de leurs chansons qui s'appelle *Micro-ondes*, est une parodie de la chanson *Les rois du monde* de la comédie musicale *Roméo et Juliette*. Deux de leurs chansons évoquent la grammaire. Humour, jeux de mots et poésie se mêlent pour mettre en musique la langue française et ses mécanismes. Voici deux extraits des paroles de leurs chansons :

Grammaire Song

D'accord c'est un peu rébarbatif
Le subjonctif en apéritif
Passons sur le mode impératif
Le plus-que-parfait, le pronom relatif

Adjectif possessif : possession
Mes, tes, ses, nos, vos, leurs, mon, ton, son
Exemple facile ; c'est son tonton
qu'est ton maçon, lui qui t'a bâti ta maison

Un cheval au pluriel c'est chevaux
Mais des batailles font pas des bateaux
Exception faite pour aller aux bals
Danser quels régals dans tous les carnavals

Avez-vous bien étudié la grammaire
Les règles littéraires, accordé l'auxiliaire ?
Avez-vous bien révisé le français
L'attribut du sujet, le complément d'objet ?[548]

[548] CHANSON PLUS BIFLUORÉE, *Grammaire Song*. (chanson : 3 :35 min). Disponible sur Internet :http://www.parolesmania.com/paroles_chanson_plus_bifluoree_38953/paroles_grammaire_song_685044.html (consulté le 16/05/2012). Paroles en Annexe IV.

Cette chanson met en musique des règles grammaticales. Tout comme Erik Orsenna, le groupe aborde les modes du subjonctif et de l'impératif, ainsi que les différentes classes grammaticales, telles que l'adjectif possessif, et la chanson alerte également sur les exceptions de la langue française, comme les pluriels en *-als au lieu de *-aux : « Exception faite pour aller aux bals ». On peut voir que, à l'égal de Monsieur Henri qui recherche sans cesse des rimes pour ses mélodies, le groupe joue avec les consonances de la grammaire : « Un cheval au pluriel c'est chevaux/ Mais des batailles font pas des bateaux. » D'ailleurs, le titre en anglais de la chanson indique cette connivence « grammaire song[549] ».

La chanson suivante évoque le subjonctif, tout comme le conte *Les Chevaliers du Subjonctif*[550] :

L'imparfait du subjonctif

Dès le moment que je vous vis
Beauté torride vous me plûtes
De l'amour qu'en vos yeux je pris
Aussitôt vous vous aperçûtes

Ah fallait-il que je vous visse
Fallait-il que vous me plussiez
Qu'ingénument je vous le disse
Qu'avec orgueil vous vous tussiez

À l'imparfait du subjonctif
Vous m'avez fait un drôle d'effet
Au présent de l'indicatif
Vos yeux étaient plus que parfaits[551]

[549] « Song » signifie « chanson » en anglais.
[550] ORSENNA, Erik. *Chevaliers*.
[551] CHANSON PLUS BIFLUORÉE, *L'imparfait du subjonctif*. Disponible sur Internet : http://www.lyricsmania.com/limparfait_du_subjonctif_lyrics_chanson_plus_bifluoree.html. (consulté le 16/05/2012). Paroles en Annexe V. La chanson est inspirée de la complainte amoureuse d'Alphonse Allais (1854-1905), écrivain français.

Grâce aux rimes, les chanteurs mettent en scène les formes de l'imparfait du subjonctif : « visse/ plussiez/ disse/ tussiez. » Ce n'est pas sans rappeler les habitants de l'île du subjonctif[552] qui ne parlent qu'en utilisant ce mode : cette chanson pourrait être leur hymne. Les musiciens jouent avec l'amour et la grammaire. En effet, ils semblent décrire la beauté d'une femme qu'ils mettent en relation avec les différents temps de la langue française :

> À l'imparfait du subjonctif
> Vous m'avez fait un drôle d'effet
> Au présent de l'indicatif
> Vos yeux étaient plus que parfaits

À travers ces deux chansons, la grammaire semble être source de plaisir et d'inspiration musicale. Le groupe en fait l'éloge en montrant qu'un texte musical peut être influencé par la grammaire. Tout comme Erik Orsenna, les membres de *Chanson plus Bifluorée* souhaitent allier plaisir et grammaire.

Ainsi, grammaire et mélodies sont associées dans une même chanson. Le groupe fait l'éloge de la grammaire en la mettant en musique. Il met en œuvre l'alliance qu'Erik Orsenna nous transmet à l'écrit dans ses quatre contes : l'intime complicité qui existe entre ces deux disciplines et qui les unit.

b- *Hangar* ou comment chanter l'amour par la grammaire

Hangar est un groupe musical français, originaire du bassin d'Arcachon, et composé de six auteurs-compositeurs. L'une de leurs chansons, « Les mots », relate une histoire d'amour mise en relation avec la grammaire. Nous pouvons remarquer que, même si la démarche reste différente, les trois concepts si chers à Erik Orsenna sont assemblés en une seule mélodie : l'amour, la grammaire et la musique. Voici un extrait des paroles :

[552] ORSENNA, Erik. *Chevaliers*.

Les Mots

J'aime quand tu aimes en majuscules,
Tous tes mots d'amours en minuscules,
Et puis ton accent grave de circonstance,
Ton passé composé en mon absence.

J'aime le parfait de tes attributs,
Le très singulier de tes cris aigus,
Autant que de silences en suspensions,
Pour complément d'information.

Il n'y a pas d'amour

Refrain:
Sans sujets qui fâchent,
(Ah Ah AhAh)
Sans verbes qui se crachent,
(Ah Ah AhAh)
Et sans objets qui cassent,
(Ah Ah AhAh)
Il n'y a pas d'amour...
(Ah Ah AhAh)

J'aime tes grands airs de :
"je n'en peux plus, de conjuguer l'amour
avec le cul"
C'est si bon quand tu mets les points sur les "i",
Entre parenthèses tu es bien plus sexy.[553]

Cette chanson raconte une histoire amoureuse avec un vocabulaire lié à la grammaire et à la conjugaison. Il ne s'agit pas, pour les musiciens, d'enseigner la grammaire comme le groupe *Chanson plus Bifluorée* ou Erik Orsenna, mais seulement d'évoquer l'amour. Pour cela, le groupe prend appui sur le lexique riche de la grammaire qui peut suggérer des situations amoureuses : « Il n'y a pas d'amour/ Sans sujets qui fâchent/ Sans verbes qui se crachent. ». Même si

[553]HANGAR, *Les mots*. Disponible sur Internet : http://www.youtube.com/watch?v=wCsIRsRpMiE (consulté le 16/05/2012). Paroles en Annexe VI.

l'approche est différente, cette chanson montre à nouveau que grammaire et mélodies peuvent s'allier pour atteindre un même but : le plaisir. Plaisir de l'écoute mélodieuse, plaisir des mots, plaisir de la poésie musicale.

Ces deux groupes utilisent, à des fins différentes, le lexique grammatical afin de l'associer à leurs notes musicales. On peut se demander si, tout comme le conte, la musique peut devenir une nouvelle méthode pédagogique. Jeanne et Thomas l'ont utilisée à plusieurs reprises pour sauver la langue française. Par exemple, dans *Et si on dansait ?*[554], notre jeune héroïne a recours aux rythmes musicaux pour séparer les mots. Peut-être que le lecteur, en écoutant des mélodies mettant en scène la grammaire ou jouant avec son lexique, peut envisager différemment la grammaire et mieux la comprendre. Telle la voix du conteur qui guide le lecteur vers le monde de l'imaginaire, la voix du musicien l'amène au cœur d'une mélodie qui peut l'emporter dans un autre univers grammatical.

Pour conclure cette deuxième partie, nous pouvons dire que la grammaire est représentée sous une constellation d'éléments qui renvoient au lecteur sa propre personnalité, ses propres sentiments et ressentis. Ainsi, le lecteur est plus attentif. L'amour et la musique sont deux concepts qui sont chers à Erik Orsenna, ce pour quoi ils sont mis en relations avec la grammaire. En effet, comme nous avons pu le constater, plusieurs analogies sont identifiées. Dans la dernière partie, nous verrons en quoi le langage en lui-même est le miroir de la parole du conteur.

[554] ORSENNA, Erik *Dansait?*.

Chapitre III : L'écriture, la langue : miroir de la parole d'Erik Orsenna

La plume poétique du conteur nous a donc amenés au cœur d'un nouvel univers grammatical. Nous allons à présent nous intéresser à l'écriture : en quoi la langue elle-même transmet la parole d'Erik Orsenna ? Ce denier joue avec les mots, avec la langue pour faire passer des messages. L'écriture lui sert également à maintenir un contact avec le lecteur. Ainsi, la langue française est le personnage principal des œuvres : l'auteur raconte son histoire et dans ce processus-même de récit, il joue avec la langue et a recours à ses nombreuses facettes pour illustrer ce qu'il conte. Nous verrons donc que l'on peut parler de mise en abîme : conter l'histoire de la grammaire en l'illustrant à l'aide d'outils langagiers. Ensuite, nous nous intéresserons à l'art du langage qui permet d'attirer l'attention du lecteur. Enfin, nous analyserons les références littéraires, ainsi que les messages implicites délivrés par l'écrivain au sein des quatre contes.

I. Mise en abîme de la langue

Nous allons nous intéresser à la mise en abîme de la langue qui permet ainsi d'illustrer les propos du conteur tout en offrant une réflexion sur les mots, leur sens et également sur d'autres langues.

1- Illustrer les arguments par la langue elle-même

À plusieurs reprises dans les contes, la fiction est éclaircie par la langue car cette dernière illustre ce que l'auteur nous dit. Tout au long des péripéties de Jeanne et Thomas, Erik Orsenna souhaite montrer l'importance d'une bonne

maîtrise des règles grammaticales et la nécessité de rénover l'enseignement de la grammaire par une nouvelle approche, comme nous avons pu le voir. La langue va donc devenir sa principale alliée dans cette entreprise.

Erik Orsenna, grâce à ses contes, ouvre les portes d'une nouvelle démarche pédagogique. Il souhaite rompre avec un vocabulaire linguistique trop technique qui ne permet pas une bonne compréhension langagière pour les élèves. Il illustre son propos à travers les paroles de Madame Jargonos qui, comme nous l'avons vu, incarne la grammaire traditionnelle. Ainsi, en utilisant un langage strict et codé par le biais de ce personnage, il montre la rupture qui s'opère entre la grammaire et l'élève : « À quel type de progression thématique a t-on ici affaire ? A t-on affaire à du récit ou à du discours ? [555]» Ou encore, Madame Jargonos s'exprime ainsi : « Par le " on me l'a dit" du vers 26, l'édifice dialectique achève de s'effondrer pour que l'emporte la seule sophistique du loup[556]. ». Ainsi, en ayant recours au langage de la grammaire traditionnelle, le conteur met en lumière l'impact que cela provoque sur les élèves. En effet, comme nous avons pu le constater, Jeanne en est effrayée et n'y prend aucun plaisir. Madame Laurencin s'étonne d'ailleurs qu'un tel vocabulaire soit enseigné à de jeunes élèves : « Mais, madame, ces notions ne sont-elles pas trop compliquées ? Mes élèves n'ont pas douze ans et ils sont en sixième[557] !». Ainsi, le langage technique dénonce le fossé qui se crée entre les enfants et leur langue.

Dans *Les Chevaliers du Subjonctif*[558], le conteur met en scène le subjonctif afin de lui redonner sa juste valeur et montrer son indispensable nécessité d'emploi pour l'homme. En effet, ce mode a tendance à être oublié ou n'est pas reconnu à sa juste valeur. Lorsque Jeanne assiste aux réunions du CNRS (Centre National de Recherche sur le Subjonctif), Monsieur Propret, qui dirige les débats, lui confirme le peu d'attention que l'on accorde au subjonctif :

[555] ORSENNA, Erik. *Grammaire*, p. 16.
[556] *Op. cit*. p. 95.
[557] *Op. cit*. p. 16.
[558] ORSENNA, Erik. *Chevaliers*.

« Vous voulez dire que vous n'aviez jamais entendu parler de nous ? Hélas, c'est bien le problème. Nos travaux n'intéressent plus le grand public. Que faire[559] ?». Erik Orsenna a trouvé la solution à cette question : faire revivre le mode en donnant une parole empreinte du subjonctif à ses personnages. Ainsi, les membres du CNRS ne s'expriment qu'avec le subjonctif : « Il semble que nous ayons une nouvelle amie[560] ». Ou encore : « Que cette demoiselle prenne place parmi nous[561] » Il est d'ailleurs intéressant de constater que lorsque Jeanne nous conte sa visite à cette réunion du CNRS, elle-même utilise l'imparfait du subjonctif du verbe « accrocher », quand elle tente de comprendre l'étrange chemin qui mène jusqu'au centre :

> Une voie ferrée sortait de l'eau et traversait la place pour aller se perdre entre les palmiers. Mystérieux trajet. Se pouvait-il qu'on accrochât la mer, deux fois par jour, à une locomotive et qu'ainsi la marée monte[562] ?

Ainsi, en faisant du subjonctif un langage à part entière, l'auteur en explique son emploi et en montre son utilité puisque le mode permet de rêver, de partir explorer le monde de l'imaginaire sans lequel « Nous mourrons [563]», comme l'explique Dany à Jeanne. D'ailleurs, tous les habitants de l'île viennent prier « en subjonctif » en haut d'une colline, pour faire entendre leurs rêves dans l'espoir qu'ils se réalisent. L'homme est un être doté d'une chance inouïe : grâce au langage, il peut s'évader du monde réel pour se laisser guider par ses rêves dans un autre univers. Le subjonctif est un outil nécessaire à ce voyage dans l'imaginaire. En l'utilisant par le biais de la parole de plusieurs personnages, Erik Orsenna expose la puissance linguistique de ce mode.

La parole grammaticale des personnages est donc un outil utilisé par l'auteur pour montrer l'importance de la langue et de son enseignement. La plume du conteur nous amène également vers un autre phénomène : la mise en

---

[559] ORSENNA, Erik. *Chevaliers*, p. 127.
[560] *Op. cit*. p. 24.
[561] *Loc. cit*.
[562] *Op. cit*. p. 123.
[563] *Op. cit*. p. 118.

abîme de l'écriture dévoile les messages alarmants que délivre Erik Orsenna. Comment expliquer et montrer au lecteur l'importance de la ponctuation ou de l'accentuation ? En mêlant à l'écrit, fiction et langue.

Dans *La Révolte des accents*[564], les accents s'échappent des phrases et fuient en Inde. En effet, ils reprochent aux habitants de l'île le manque d'attention qu'ils leur accordent. De plus, le maire de l'île a accepté de garder des ordinateurs anglais, et donc sans accents[565]. Ces derniers se révoltent et annoncent que sans eux la langue française perd de sa saveur et empêche une bonne compréhension : « Attention, Don Luis, notre nature n'est pas si douce qu'il y paraît. Nous pouvons causer de grands désordres[566] » Alors que le maire ne les prend pas au sérieux, la langue elle-même va donner raison aux accents et montrer au lecteur et aux personnages le bouleversement des phrases si ces dernières ne sont pas accentuées. Madame Jargonos donne une définition montrant l'importance de l'accentuation et prend l'exemple de la langue au Moyen-âge :

> Les accents servent aussi à empêcher la confusion de certains mots : « a » sans accent (du verbe « avoir ») doit être distingué de « à » avec accent (préposition : « je vais à la pêche »). L'ancien français ne connaissait pas les accents. Notre langue avait tout d'un beau fouillis. À l'écrit comme à l'oral. On se trompait tout le temps. Alors des écrivains, des grammairiens et des imprimeurs commencèrent, aux alentours des années 1530-1550, à inventer ces signes[567].

Pour montrer la confusion causée par l'absence d'accentuation dans les phrases, Erik Orsenna se sert de la langue elle-même en enlevant les accents dans les phrases des personnages, pour qu'ils se rendent intimement compte du désarroi que cela crée. Ainsi, le lecteur va lui-même se sentir déstabilisé à la lecture. Par exemple, Monsieur Henri alerte le maire sur la disparition des épices et

[564] ORSENNA, Erik. *Révolte*.
[565] *Op. cit*. p. 38-39.
[566] *Op. cit*. p. 38.
[567] *Op. cit*. p. 43.

s'exprime ainsi : « Quelqu'un lui a vole toutes ses epices[568] » Le participe passé du verbe « voler » et le nom féminin au pluriel « épices » ne sont pas accentués et cela provoque la grande surprise du maire : « Voyons, Henri ! Comment parles-tu aujourd'hui ?[569] » Lui-même parle sans accents : « Vous n'avez pas releve ? Mon Dieu, moi aussi je suis contamine[570] » Ce n'est qu'après qu'ils comprennent que les épices ne sont pas les seules à avoir pris la fuite. À ce moment précis, le lecteur ne sait pas encore que les accents se sont évadés. Il est alors surpris du langage des personnages car l'absence d'accentuation le trouble et la compréhension du discours peut en être altérée. Le lecteur est étonné de lire ce que les personnages entendent ou disent : il y a un jeu entre le code écrit et oral. Erik Orsenna joue avec les deux aspects de la lettre : graphème et phonème. D'autres exemples illustrent l'absence de l'accentuation. Par exemple, la société de Thomas s'occupe de rétablir le lien entre accents et phrases des clients. Des Suisses viennent pour réajuster leur chanson qui n'est plus accentuée et qui perd donc toute sa saveur :

> J'aurais voulu etre un artiste,
> Pour pouvoir faire mon numero
> J'ai du succes dans les affaires,
> J'ai du succes dans les amours,
> Je change souvent de secretaire[571].

Erik Orsenna illustre donc par des paroles non accentuées, l'importance de l'accentuation. D'ailleurs, il montre également qu'une mauvaise ponctuation fausse le sens d'un propos. Ainsi, elle doit être utilisée à sa juste valeur. Prenons l'exemple de la jeune fille qui veut rétablir l'accentuation de son texte de *La*

[568] ORSENNA, Erik. *Révolte*, p. 37.
[569] *Loc. cit*.
[570] *Loc. cit*.
[571] *Op. cit*. p. 88.

princesse de Clèves[572]. Tout d'abord, la jeune fille prononce son texte non accentué :

> Je ne pense qu'a vous, madame, je ne suis occupe que de vous... a peine le jour commence a paraitre que je quitte la chambre ou j'ai passe la nuit pour vous dire que je me suis deja repenti mille fois... de n'avoir pas tout abandonne pour ne vivre que pour vous.[573]

Déjà, l'absence des accents crée un trouble chez le lecteur. Ensuite, des accents viennent se déposer sur les phrases mais certains n'existent pas en français ou d'autres ne sont pas bien utilisés. Ainsi, Erik Orsenna montre que pour une bonne compréhension, l'accentuation ne doit pas être utilisée au hasard mais que chaque accent a une place qui lui est attribuée :

> Je ne pënse qu'à voüs, madame, jé ne suis ôccupé que de vous... à peinê le jour commence à päraîtrē que je quittë la chambre où j'ai passé la nuit pour vōŭs dire que jê mê suis déjà repenti mille fois... dê n'avoir pas tout abandonné pour ne vivre quê pour vous[574].

Cette situation provoque un trouble linguistique. Elle invite le lecteur à prendre conscience qu'un bon usage de l'accentuation est nécessaire pour qu'un message ou qu'un discours soient convenablement compris par l'allocutaire. Quelques lignes plus loin, les accents reprennent leur place normale sur les mots ce qui rend la lecture plus claire et visible :

> Je ne pense qu'à vous, madame, je ne suis occupé que de vous... à peine le jour commence à paraître que je quitte la chambre où j'ai passé la nuit pour vous dire que je me suis déjà repenti mille fois... de n'avoir pas tout abandonné pour ne vivre que pour vous.[575]

---

[572] *La Princesse de Clèves* est un roman de Marie-Madeleine de La Fayette (1634-1693) publié en 1678. Cette référence n'est pas anodine. Elle renvoie au dénigrement de la lecture de ce roman par Nicolas Sarkozy en 2006, soit un an avant la parution de *Révolte*. Plusieurs fois, l'ancien président de la République a affirmé qu'il ne voyait pas l'utilité de l'enseignement de cette œuvre. La référence n'est donc pas choisie au hasard : Erik Orsenna souhaite revendiquer le statut de chef d'œuvre de *La Princesse de Clèves* en l'intégrant dans un œuvre moderne pour en montrer son intemporalité. Il joue en même temps son rôle de défenseur du patrimoine littéraire, en tant que membre de l'Académie française.
[573] ORSENNA, Erik. *Révolte*, p. 102.
[574] *Op. cit*. p. 104.
[575] *Loc. cit*.

Dans *Et si on dansait ?*[576], nous retrouvons la même mise en abîme de la langue. Au début du conte, la grammaire, personnifiée, reproche à Jeanne de ne pas se soucier de la ponctuation. La jeune fille le reconnaît et nous dit :

> La ponctuation ? Jusqu'alors, je saupoudrais mes textes de virgules et de points. Un peu au hasard, il faut l'avouer. Pour rassurer mon amie, je décidai d'aller y voir de plus près[577].

Notre jeune héroïne va être confrontée à certains textes qui, sortis de leurs livres respectifs, ne sont plus ponctués. Lorsqu'elle les trouvera échoués sur la plage, elle ne se rendra pas compte au début qu'il s'agit de mots mais parlera d'une « bouillie noire[578] ». En effet, les mots sont regroupés dans des phrases dénuées de toute ponctuation, ainsi ils ne sont pas distinguables les uns des autres, et donc dénués de sens. D'ailleurs, ils en alertent Jeanne :

> Nous n'avons plus d'espace pour respirer, tu vois bien, Jeanne, nous vivons les uns sur les autres, les uns dans les autres, au sens propre, emboîtés, encastrés, imbriqués. Tu veux des détails : j'ai mon nez dans la fesse de mon voisin. Regarde, mais regarde. Tu crois que tu pourrais vivre comme ça, Jeanne, toi qui ne supportes personne dans ta chambre, même pas ton Tom chéri[579] ?

Erik Orsenna insère donc dans le conte des textes d'auteurs où la ponctuation fait défaut. Ainsi, le lecteur ne reconnaît pas les extraits qui sont illisibles et a bien du mal à donner du sens à sa lecture. En effet, une lecture à voix haute ou plus analytique, plus lente doit se substituer à la lecture visuelle :

> Eusjepeuralorscommentlesauraisjetoutétaitsirapideetmouvantetsaccadélesdeuxautresrhinocéroschargèrentàleurtourentrecesfrontsbaissésdemonstreslalandrovervivaitsuruneailereculaittournoyaitbondissaitunedéfaillancedumoteurunefaussemanoeuvreetnousétionstranspercéséventrésempalésparlescornestranchantes[580]

[576] ORSENNA, Erik *Dansait?*.
[577] ORSENNA, Erik *Dansait?*, p. 30.
[578] *Op. cit*. p. 67.
[579] *Op. cit*. p. 69.
[580] *Op. cit*. p. 95.

Le conteur cite ici *Le Lion*[581] de Joseph Kessel[582]. Cependant, ce n'est qu'après avoir redonné aux phrases leur juste ponctuation que Jeanne reconnaît cette œuvre :

> Eus-je peur alors ? Comment le saurais-je ? Tout était si rapide et mouvant et saccadé. Les deux autres rhinocéros chargèrent à leur tour. Entre ces fronts baissés de monstres, la Land Rover virait sur une aile, reculait, tournoyait, bondissait. Une défaillance du moteur, une fausse manœuvre et nous étions transpercés, éventrés, empalés par les cornes tranchantes[583].

Ainsi, le lecteur est troublé par le premier texte car le conteur le transmet sans ponctuation. En lisant le second qui, lui, est ponctué, il prend conscience du rôle de ces nombreux signes graphiques qui apportent une cohérence au texte. L'auteur met en scène des extraits d'autres œuvres qui apportent confusion et incompréhension du texte :

> quasisanstêteétaittoujoursheureuxd'aiderlesnouveauxdegryffondoràtrouverleurchemi
> nmaispeevesl'espritfrappeurétaitpirequedeuxportesvérouilléesetunfauxescalierilbomb
> ardaitlesnouveauxdemorceauxdecraietiraitlestapissousleurpiedsrenversaitdescorbeille
> sàpapiersurleurtêteouseglissaitsilencieusementderrièreeuxetleurattrapaitlenezenhurla
> ntjetaieudunevoixperçante[584]

L'absence de majuscules, de points, de virgules, d'espaces rend la lisibilité difficile et le lecteur a des difficultés à reconnaître un extrait d'*Harry Potter*[585]. Erik Orsenna nous transmet le texte original afin de montrer la différence entre les deux :

> Quasi-Sans-Tête était toujours heureux d'aider les nouveaux de Gryffondor à trouver leur chemin, mais Peeves, l'esprit frappeur, était pire que deux portes verrouillées et un faux escalier ; il bombardait les nouveaux de morceaux de craie, tirait les tapis sous leurs pieds, reversait des corbeilles à papier sur leur tête ou se glissait

[581] Écho à la chanson d'Henri Salvador *Le Lion est mort ce soir* sortie en 1962.
[582] Joseph Kessel (1898-1979) est un journaliste et romancier français. *Le Lion*, est publié en 1958.
[583] ORSENNA, Erik *Dansait?*, p. 96.
[584] ORSENNA, Erik *Dansait?*, p. 87.
[585] *Harry Potter* est le nom d'une suite romanesque comprenant sept tomes, écrite par J. K. Rowling. Le premier tome est paru en 1997.

> silencieusement derrière eux et leur attrapait le nez en hurlant : « JE T'AI EU ! » d'une voix perçante.[586]

Ainsi, Erik Orsenna a recours à la langue elle-même pour transmettre ses messages. Il met directement en scène ce sur quoi il alerte : langage technique de la grammaire, l'importance de l'accentuation et de la ponctuation. L'écriture devient donc un outil important puisque c'est par les mots eux-mêmes qu'Erik Orsenna nous conte l'histoire de la langue française et l'importance de ses mécanismes linguistiques. Nous allons à présent voir qu'il offre également un regard intime sur la langue.

2- Réflexions sur la langue

Erik Orsenna propose, à travers les aventures de nos deux jeunes héros, une méditation sur la langue. À plusieurs reprises, le conteur se focalise sur certains mots et certaines expressions, pour nous en décrire l'origine et l'originalité. Ainsi, c'est une manière de créer une sensibilité langagière chez le lecteur. En outre, l'auteur nous offre un regard sur d'autres langues et leurs mécanismes.

a- Un regard sur le sens des mots

Erik Orsenna, en centrant ses contes sur une nouvelle vision de la grammaire, soumet également au lecteur une analyse de la langue française en offrant un regard intime sur les mots. En effet, c'est un moyen de créer une étroite proximité entre le lecteur et sa propre langue. Ce dernier en vient donc à

[586] ORSENNA, Erik *Dansait?*, p. 94.

s'interroger sur des mots, des expressions ordinaires qui ont une histoire et une coloration poétique.

Tout d'abord, Erik Orsenna ouvre les pages du dictionnaire dans les contes. Il incite ainsi le lecteur à partir à la conquête de nouveaux mots. La présence du dictionnaire n'est pas anodine quand on sait qu'Erik Orsenna est membre de l'Académie française, dont l'une des principales missions est la rédaction du dictionnaire. Dans *La grammaire est une chanson douce*[587], lors du naufrage, les mots du dictionnaire ont échoué et sont venus se déposer sur la plage. Le conteur, dans un texte encadré, donne la définition de plusieurs mots. En voici en exemple :

> ENCOMBRE (SANS) [sãzãk õbR] Loc. adv. – av. 1526. De *sans* et *encombre* (fin XIIe) de *encombrer*. Sans rencontrer d'obstacle, sans ennui, sans incident. *Voyage sans encombre*. « *Il venait de subir sans encombre son dernier examen*. » (Flaubert)[588]

Ainsi, à travers cette définition, il encourage le lecteur à s'intéresser à l'origine et à l'emploi des mots de la langue française. De même, toujours dans ce conte, le travail de la nommeuse consiste à redonner vie aux mots rares en les prononçant. Plusieurs mots apparaissent alors avec leur définition, tels que « Échauboulure : petite cloque rouge qui survient sur la peau pendant les chaleurs de l'été.[589]». Ou encore, quand Jeanne est au marché aux mots, elle nous donne directement la définition d'un mot qu'elle vient d'apprendre :

> J'allais pour de bon l'agonir, celui-là. Je venais de l'apprendre, ce mot-là, « agonir » c'est-à-dire insulter, de « honnir » c'est-à-dire détester. L'agonir pour qu'il agonise, mon frère adoré et détesté, l'agonir pour qu'il se torde à mes pieds dès que j'ouvrirai la bouche, en demandant grâce. [590]

On voit ici qu'Erik Orsenna offre également des définitions simplifiées à travers le langage de Jeanne. En effet, il cherche aussi à faciliter la familiarisation du

[587] ORSENNA, Erik. *Grammaire*.
[588] *Op. cit*. p. 33.
[589] *Op. cit*. p. 56.
[590] *Op. cit*. p. 46.

lecteur avec sa propre langue en utilisant des exemples quotidiens. Le dictionnaire étant « la bible » de la langue, l'auteur crée ainsi un contact direct entre les mots et les élèves. À travers la parole de Jeanne, le conteur propose également un arrêt sur images de plusieurs mots ou expressions qui sont teintés d'originalité et de poésie. Plusieurs exemples sont visibles dans *Les Chevaliers du Subjonctif* [591]. Lorsque notre jeune héroïne songe à son avenir, voici ce qu'elle nous dit : « Je passe ainsi des heures à envisager l'avenir. Avez-vous jamais remarqué la beauté de ce verbe : "envisager" ? J'en-visage. Je regarde le visage de l'avenir.[592] » Ou encore, lorsqu'elle s'inquiète pour Dany après l'accident de l'avion dans l'île du subjonctif, ce dernier la rassure avec une expression qui ne laisse pas indifférente la jeune fille :

> « Le dessinateur ? Il ne voulait pas lâcher son crayon. Il avait raison. Vu l'état de sa main droite, je doute qu'il puisse encore s'en servir. Mais ses jours ne sont pas en danger. » Je souris à mon tour. J'ai toujours aimé cette expression : « ses » jours, ça fait croire qu'on est propriétaire de « sa » vie[593].

De même, dans *Et si on dansait ?*[594], Jeanne fait appel à une expression française lorsqu'elle sent une présence autour d'elle :

> Quelqu'un, ou quelque chose, respirait à proximité. Je me suis retournée. Personne. Entre les cocotiers et le bord de l'eau, rien. Alors ? Je me rappelai une vieille expression : *qui vive*. C'était le cri des sentinelles suspectant une présence ennemie : *halte-là, qui vive*[595] *?*

Ainsi, le lecteur adopte un nouveau regard sur des expressions ou mots qu'il emploie quotidiennement. Erik Orsenna souhaite montrer que la poésie vient colorer la langue et qu'il convient de regarder de plus près les mots qui nous entourent et qui illuminent nos paroles. Le lecteur est séduit par ces différentes réflexions linguistiques. Une nouvelle fois, le conteur met en avant la beauté de la langue et le plaisir que l'on peut ressentir à son étude. Il est

[591] ORSENNA, Erik. *Chevaliers*.
[592] *Op. cit*. p. 22.
[593] *Op. cit*. p. 113.
[594] ORSENNA, Erik *Dansait?*.
[595] *Op. cit*. p. 109.

intéressant de voir que cette réflexion sur la langue est visible dans une autre œuvre d'Erik Orsenna. Dans *Dernières nouvelles des oiseaux*[596], l'auteur exprime aussi son amour pour les mots. Par exemple, lorsque les jeunes enfants veulent aménager l'avion qu'ils ont construit, ils se trouvent en désaccord et se disputent. Erik Orsenna dénonce la violence verbale qui doit cesser au profit de la poésie, de la beauté des mots. :

> Il faut se méfier avec les injures : à un certain degré de méchanceté, elles restent gravées pour toujours, on ne les oublie plus, aucune réconciliation ne sera plus jamais possible. Vite.[597]

La peinture poétique des mots se poursuit dans la description même des termes grammaticaux. Par exemple, dans *Les Chevaliers du Subjonctif* [598], alors que Jeanne survole l'île de l'infinitif, elle tente de comprendre l'origine de ce terme : « Infinitif vient forcément d'infini. Infini veut dire tout. Donc quand un verbe est à l'infinitif, il peut tout faire[599]. » De même, elle souhaite déchiffrer le mot « indicatif » pour concevoir son sens. Son ami, le cartographe, lui donne la définition suivante :

> Ne critique pas toujours tout, Jeanne ! L'indicatif, c'est aussi une musique, celle qui annonce, à la radio, ton émission préférée. Et savais-tu qu'en Afrique l'indicateur est un oiseau qui attire l'attention de sa famille sur la présence d'un nid d'abeilles ? Grâce à lui, tout le monde va pouvoir profiter du miel[600].

Ainsi, le conteur offre une réflexion sur la signification des termes grammaticaux. Les précédentes définitions permettent au lecteur de mieux comprendre des éléments linguistiques qu'ils doivent assimiler. Erik Orsenna facilite leur compréhension car il interroge la langue elle-même. En connaissant le sens réel des mots « infinitif » ou « indicatif », le lecteur comprend mieux leur emploi et leur rôle au sein de la langue française.

---

[596] ORSENNA, Erik. *Dernières nouvelles des oiseaux*. Livre de poche, 2007.
[597] ORSENNA, Erik. *Dernières nouvelles des oiseaux*. Livre de poche, 2007, p. 107.
[598] ORSENNA, Erik. *Chevaliers*.
[599] *Op. cit*. p. 61.
[600] ORSENNA, Erik. *Chevaliers*, p. 76.

Pour conclure sur ce regard que l'auteur nous offre sur les mots, il est intéressant de voir qu'il se réfère à une langue qui est à l'origine du français : le latin. En effet, cette langue issue de l'Indo-Européen a donné naissance aux langues romanes, telles que le français, l'italien, l'espagnol, etc. Ainsi, cette référence n'est pas anodine car le conteur raconte l'histoire de la langue française et il est donc nécessaire d'en comprendre l'origine. Le latin permet de concevoir le sens actuel des mots, c'est pourquoi Erik Orsenna veut familiariser le lecteur avec cette langue ancienne. Par exemple, dans *La grammaire est une chanson douce*[601], Monsieur Henri a recours au latin pour expliquer à Jeanne l'origine du mot « Enfer » : « L'étymologie raconte l'origine des mots. "Enfer", par exemple, vient du latin *infernus* (inférieur), quelque chose qui se trouve en dessous[602].» De même, Jeanne nous décrit les activités des auxiliaires lorsqu'elle est dans l'usine des mots :

> Soudain, je les aperçus, « être » et « avoir ». Oh, comme ils étaient touchants ! Ils cavalaient d'un verbe à l'autre et proposaient leurs services : « Vous n'avez pas besoin d'aide ? Vous ne voulez pas un coup de main[603] ? »

Le directeur de l'usine lui apporte un éclairage de latiniste sur le rôle des auxiliaires : « Tu as vu comme ils sont gentils ? C'est pour ça qu'on les appelle des *auxiliaires*, du latin *auxilium*, secours[604]. » De la même manière, la nommeuse fait appel au latin pour expliquer à Jeanne la définition du subjonctif, car elle lui explique que le mot vient du verbe *subjungere* qui veut dire « atteler »[605].

Le latin vient même couronner la personnalité de Jeanne. En effet, alors que la curiosité peut être vue comme un défaut, le cartographe fait appel au latin pour en démontrer le contraire : « Vous savez que le mot "curieux" vient du

[601] ORSENNA, Erik. *Grammaire*.
[602] *Op. cit*. p. 45.
[603] *Op. cit*. p. 107.
[604] *Loc. cit*.
[605] ORSENNA, Erik. *Chevaliers*, p. 85.

latin *cura* : le soin ? Soyons fiers de notre défaut : être curieux, c'est prendre soin. Soin du monde et de ses habitants.[606] » Ainsi, le conteur parsème ses contes de références linguistiques latines car son principal objectif est de créer une relation intime entre les lecteurs et la grammaire et donc la langue française. Il est aussi intéressant de voir que dans le conte *La Révolte des accents*[607], Erik Orsenna cite un mot du vieux français à travers la parole de Jeanne : « savez-vous que ce joli mot, *rébarbatif*, qui veut dire "désagréable", "repoussant", vient du vieux français *se rebarber*, "s'affronter barbe contre barbe[608] ?"» Les échos aux différentes formes, étapes, et évolutions de la langue française prennent de l'importance dans la réflexion linguistique que propose le conteur. En effet, l'étymologie des mots est nécessaire pour comprendre leur sens, leur emploi.

Erik Orsenna offre donc un regard sur le sens des mots et une description détaillée de certaines expressions. Il s'agit de déclencher chez le lecteur une certaine curiosité linguistique et de créer une connivence entre la langue et les élèves. Ainsi, l'écrivain dévoile la beauté des mots et les significations poétiques et originales qu'ils recouvrent. L'objectif de l'auteur est donc bien visible : si l'élève se familiarise avec la langue, son apprentissage grammatical devient plus facile et plus agréable. Nous allons voir dans la sous-partie suivante qu'Erik Orsenna se tourne également vers d'autres langues et propose une ouverture linguistique qui se veut universelle.

b- Un regard sur d'autres langues : une ouverture vers le monde ?

Erik Orsenna nous fait voyager dans l'univers des langues. En effet, il cite de nombreuses langues étrangères au sein de contes. Il permet ainsi une ouverture sur le monde. Il est intéressant de remarquer les nombreuses divergences qui existent entre les différents mécanismes linguistiques.

[606] ORSENNA, Erik. *Chevaliers*, p. 42.
[607] ORSENNA, Erik. *Révolte*.
[608] *Op. cit*. p. 9.

Justement, en montrant les divergences entre les langues, Erik Orsenna met encore plus en lumière la nécessité du respect des règles grammaticales de chaque langue pour être bien compris par autrui. Prenons l'exemple de l'accentuation. Cette dernière diffère selon les langues et on ne peut être bien compris dans un pays que si l'on a une bonne maîtrise des accents. Dans *La Révolte des accents*[609], l'auteur nous donne un large éventail d'accents internationaux. Il pointe les particularités de chaque langue. Nous rencontrons tout d'abord Kljukica, un accent slovaque qui « se pose que sur certaines consonnes pour en changer la prononciation : č se dit [tch], š se dit [ch] et ž se dit [je][610]. ». Cela diffère de l'accentuation française et nous voyons donc l'importance de maîtriser cette discipline pour communiquer dans toute langue. Lorsque Thomas accompagne Jeanne dans la vallée des accents, cette dernière nous confie qu'elle a « l'impression de voyager dans un atlas, l'atlas des langues[611].» En effet, nos deux jeunes protagonistes sont entourés d'accents venus des quatre coins du monde. Cette richesse accentuelle démontre que chaque langue utilise des accents et que, sans eux, les phrases perdent tout sens. Le voyage accentuel commence en Arabie et Thomas nous dit : « ces gens-là mettent des points partout.[612]» Voici son propos illustré :

Figure 14 : Les accents en Arabie

[609] ORSENNA, Erik. *Révolte*.
[610] *Op. cit*. p. 107.
[611] *Op. cit*. p. 99.
[612] *Op. cit*. p. 98.

Les deux protagonistes rencontrent également les nikkuds, accent hébreux ou encore la Hamsa, virgule arabe que l'on « pose sur certaines lettres pour indiquer qu'il faut à cet endroit prononcer en se tordant la gorge, ce qu'on appelle un coup de glotte[613].», comme l'explique Thomas à son auditoire. Enfin, ils découvrent les accents chinois, à propos desquels Thomas dévoile ses connaissances :

> Grâce à sa fiancée, mon frère était inépuisable sur le sujet. Il expliqua que le chinois n'était pas une langue à accents mais à tons. Il y avait quatre sons : un son plat, toujours égal ; un son qui montait ; un son modulé, qui descendait puis montait ; et un son descendant[614].

Voici une illustration[615] des propos de Thomas qui montre en quoi le sens du mot peut changer en fonction de l'accentuation :

Figure 15 : Les accents chinois

Ils termineront leur séjour au pays des accents, avec ceux venus tout droit du Tibet où une seule voyelle est une lettre à part entière, la lettre « a » : « Les autres voyelles ne sont que des signes. Dessinés au-dessus ou en dessous de la lettre « a », ils en modifient le son.[616] », comme le raconte Thomas à sa jeune

[613] ORSENNA, Erik. *Révolte*, p. 99.
[614] ORSENNA, Erik. *Révolte*, p. 101.
[615] *Loc. cit.*
[616] *Op. cit*. p. 107.

sœur. Ainsi, ils découvrent, tout au long du conte, des accents « étrangers ». Erik Orsenna invite le lecteur à s'interroger sur les mécanismes d'autres langues. Le lecteur prend conscience de l'importance de l'accentuation dans toute langue et remarque que chaque langue a ses règles. Si on ne les maîtrise pas correctement, un fossé se crée entre locuteur et allocutaire.

Dans *Et si on dansait ?*[617], Erik Orsenna fait référence à la langue grecque pour démontrer l'importance de la ponctuation, alors que ce peuple ne l'utilisait pas. Lorsque Jeanne se retrouve face aux textes où les mots sont prisonniers les uns des autres, elle s'étonne qu'une langue sans ponctuation ait pu exister :

> Cette suite ininterrompue ne nous rajeunissait pas ! Il y a deux mille cinq cents ans, les Grecs écrivaient ainsi, sans séparer les mots les uns des autres. Comment faisaient-ils pour s'y retrouver, pour distinguer les phrases dans ce flux continu de lettres ? J'avais appris ahurie, que les *blancs*, les espaces entre les mots, n'avaient été employés en Europe que vers l'an 800, à l'époque de Charlemagne. Ces *blancs* avaient été les toutes premières ponctuations[618].

Pour montrer l'importance de la ponctuation, le conteur a recours à une langue qui n'en utilisait pas. Ainsi, il illustre son propos par un contre-exemple. Le lecteur à son tour s'interroge sur le mécanisme de la langue grecque et s'ouvre ainsi vers d'autres perspectives linguistiques. Il réalise aussi la nécessité de donner aux mots de la liberté, qui participe à une bonne lisibilité du texte.

Dans *Les Chevaliers du Subjonctif*[619], le mode du subjonctif est aussi abordé en d'autres langues. Le dictateur Nécrole est dépassé par l'utilisation de ce mode en de nombreuses langues. Lui qui est contre la liberté, il ne supporte guère que des gens utilisent des outils linguistiques pour rêver d'un autre monde. Si Erik Orsenna évoque d'autres langues, c'est bien pour montrer la nécessité humaine d'avoir recours au rêve. Lorsque Jeanne, en compagnie du cartographe, rend visite au dictateur, ce dernier leur fait découvrir deux langues utilisant ce mode. La première est le japonais. Nécrole nous informe que

[617] ORSENNA, Erik *Dansait?*.
[618] ORSENNA, Erik *Dansait?*, p. 87.
[619] ORSENNA, Erik. *Chevaliers*.

« L'expression "je souhaite que" se traduit par la formule "si c'était comme ça, ce serait bien, mais"[620]. » Voici le schéma[621] qui terrifie le dictateur :

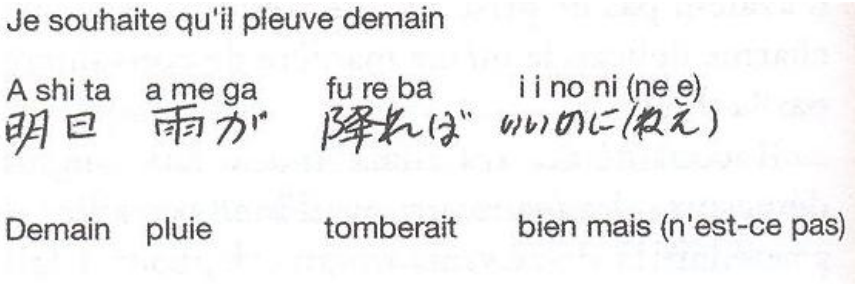


Figure 16 : Le subjonctif en Japonais

Ce n'est pas la seule langue citée dans l'emploi du subjonctif, les hiéroglyphes[622] sont aussi évoqués :

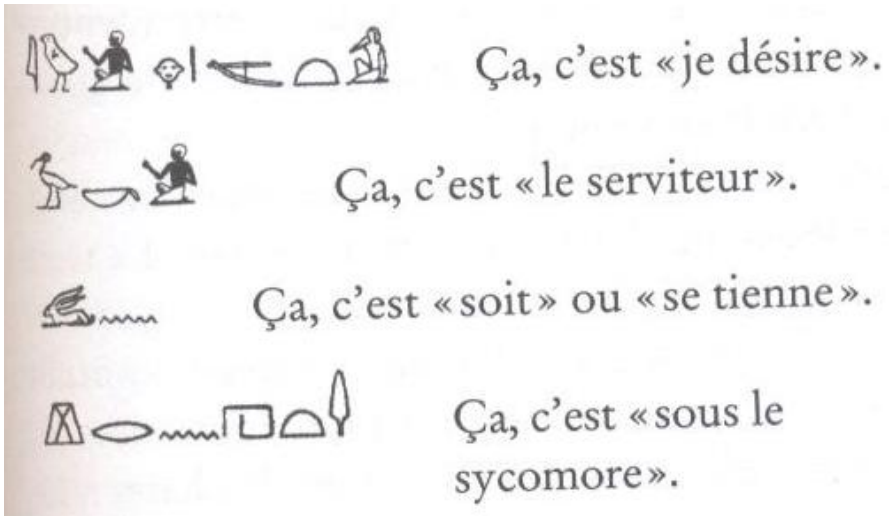


Figure 17 : Le subjonctif en hiéroglyphes

Cela signifie donc : « Je désire que le serviteur se tienne sous le sycomore[623].» Il est intéressant de voir comment des rêves, des souhaits, des pensées universelles, sont transmises à l'écrit dans différentes langues. Surtout, le conteur souhaite mettre en avant l'importance d'un mode dont tout être humain

[620] *Op. cit*. p. 94.
[621] *Op. cit*. p. 94.
[622] ORSENNA, Erik. *Chevaliers*, p. 95.
[623] *Loc. cit.*

a besoin. L'homme a cette faculté unique de penser et d'imaginer et le subjonctif l'aide dans cette entreprise. Le « gisir » est également cité par Danielle[624], membre du CNRS. Cette langue est parlée en Afrique Centrale et a une particularité comparée aux précédentes car le subjonctif n'existe pas :

> Il est remplacé par le verbe « aimer » : rondi. Ainsi, « je souhaiterais qu'il pleuve ce soir » se traduira : nja rondi nvula nogi na tsisiga (inutile de prendre des notes). C'est-à-dire : « j'aimerais la pluie tomber ce soir ». Le subjonctif est donc l'univers de tout ce qu'on aime[625].

Cette langue est particulièrement intéressante puisqu'elle rassemble amour, souhait et imagination, concepts importants pour l'auteur, dans un même emploi. Même quand le subjonctif n'existe pas, un autre outil linguistique est employé pour exprimer le souhait, le monde du possible.

Ainsi, nous avons pu voir que la langue est une aide précieuse dans le projet du conteur. Mise en abîme, elle permet à l'auteur d'illustrer ses propos par l'écriture-même. Le lecteur est directement confronté aux troubles linguistiques dont parle Erik Orsenna. Ce dernier, grâce à des réflexions sur les mots, familiarise le lecteur avec la langue française mais aussi étrangère. Dans la sous-partie suivante, nous allons nous intéresser à plusieurs méthodes utilisées par l'auteur pour attirer l'attention de son lectorat.

II. L'art du langage : un outil pour attirer l'attention du lecteur

Nous allons nous intéresser à la manière dont Erik Orsenna utilise le langage pour captiver l'attention du lecteur, afin qu'il se sente plus impliqué dans les leçons grammaticales. Humour, adresses aux lecteurs et questions rhétoriques sont trois aspects exploités par l'auteur pour atteindre son objectif.

---

[624] Le personnage est une référence à Danielle Leeman, professeur de grammaire à l'université de Paris-X-Nanterre.
[625] ORSENNA, Erik. *Chevaliers*, p. 130.

1- L'humour

L'humour est une des grandes armes d'Erik Orsenna au sein de ses contes. Il souhaite allier grammaire et plaisir, il n'est donc pas étonnant que l'auteur apporte une touche ludique et humoristique au récit. En outre, l'humour permet au lecteur de sourire avec l'auteur et les personnages. En prenant plaisir à apprendre des notions grammaticales, le regard du lecteur sur les mécanismes de sa propre langue change en s'éloignant des visions qu'il portait sur la grammaire traditionnelle. L'écriture aide donc la plume de l'auteur à s'orienter vers l'humour pour attirer l'attention du lecteur.

a- Le langage de Jeanne

Erik Orsenna donne la parole à un « Je » adolescent. Le langage et l'imagination de Jeanne sont donc empreints d'humour et ne cessent de faire sourire le lecteur. Par exemple, ses paroles insultantes envers son frère amusent : « monstre de frère[626] » ou encore « menteur[627] » Leur relation est contée avec humour également :

> Attention ! Danger ! Péril ! Il ne faut jamais, jamais montrer à un frère qu'on le trouve passionnant ! Sinon il en abuse, il vous écrase en ricanant, pendant des siècles. J'inspirai fort, pour me calmer[628].

Parfois, elle utilise un langage familier ou évoque et dévoile ses secrets au lecteur. Par exemple, lorsqu'elle survole l'île de l'infinitif dans *Les Chevaliers*

[626] ORSENNA, Erik. *Grammaire*, p. 29.
[627] *Op. cit*. p. 120.
[628] ORSENNA, Erik. *Chevaliers*, p. 158.

du Subjonctif [629], elle constate que les verbes sont rangés en fonction de leurs terminaisons. Elle le reproche au cartographe et à Jean-Luc, le pilote :

> On leur a demandé leur avis, aux verbes ? Ils sont heureux d'être rangés comme ça ? [...] Rangés par vos terminaisons, par la taille ou la couleur de votre queue... Ça vous plairait, vous ?[630]

Face à l'étonnement des deux jeunes hommes secoués par le langage très familier de la jeune adolescente, cette dernière nous dit :

> Pauvre vieux jockeys ! Ils n'avaient pas l'air de savoir que les filles d'aujourd'hui sont de drôles d'animaux. Elles s'informent des secrets. Elles se relèvent la nuit pour regarder les films chauds à la télévision[631].

De même, lorsqu'elle rencontre Nécrole pour la deuxième fois, elle tente de paraître plus âgée pour que le dictateur ne la reconnaisse pas. Une nouvelle fois, elle nous dévoile des faits qui sont empreints d'humour :

> Apparemment, Nécrole, notre dictateur bien-aimé, ne semblait pas m'avoir reconnue. Dans la salle d'attente, je m'étais en catastrophe fait un chignon (merci à lui, il me donne cinq ans de plus ! Cent fois je l'ai utilisé pour entrer dans une boîte ou au cinéma voir des films chauds).[632]

Ainsi, Erik Orsenna donne à Jeanne un langage familier, voire érotique, qui ne cesse de faire sourire le lecteur. De plus, il est important de rappeler que Jeanne est une jeune élève, tout comme le lectorat. Son langage est parfois commun au lecteur. D'autres passages sont écrits avec un langage familier. Quand Jeanne est embauchée par le capitaine du port, elle doit nettoyer les murs et les vitres du phare. Elle exprime son peu d'enthousiasme :

> J'ai gratté, gratté comme une folle, gratté jusqu'au soir. Et, peu à peu, les « murs » se sont révélés des vitres. Rien ne colle mieux sur du verre, je vous jure, que la merde des mouettes, des goélands et des fous de Bassan[633] !

---

[629] ORSENNA, Erik. *Chevaliers*.
[630] ORSENNA, Erik. *Chevaliers*, p. 59.
[631] *Op. cit*. p. 60.
[632] *Op. cit*. p. 92.
[633] ORSENNA, Erik. *Révolte*, p .17.

Ou encore, lorsqu'elle est dans l'avion pour son retour d'Inde, elle nous raconte ses expériences avec les passagers du vol, en laissant échapper quelques mots familiers :

> Troisièmement, ces passagers, du moins deux de ma tranche 20 à 35, avaient continuellement faim et soif. Au début, ils avaient à tout bout de champ sonné les hôtesses, les pauvres ! Maintenant elles ne répondaient plus. D'où remue-ménage, enjambements, écrasement de pieds, odeur de pets quand un gros cul vous passe et repasse juste sous le nez...[634]

L'humour est donc perceptible dans le langage familier de Jeanne. Son imagination, parfois sans limites, déclenche également le sourire du lecteur. En effet, ses pensées sont originales, plaisantes, ironiques. Dans *Et si on dansait ?*[635], notre jeune héroïne doit rédiger une lettre d'amour de la part du président pour la reine du Pakistan. Alors que le président l'avertit du caractère secret de cette mission, Jeanne se retient de rire et nous livre ses ressentis plongés dans l'imagination et dans l'humour :

> La vanité des chefs d'État est sans limites, quelle que soit la taille de leur État, immense ou minuscule. J'ai failli montrer mon amusement. Mais je préfère sourire à l'intérieur. Je suis spécialisée des sourires invisibles. Je ne suis pas aussi sérieuse que j'en ai l'air. Quand quelqu'un m'aura assassinée, quand on fera mon autopsie, quand on ouvrira mon corps, on y trouvera des sourires, une foule de sourires que personne n'avait devinés[636].

Son imagination débordante et humoristique séduit le lecteur qui, au fil des pages du conte, est enthousiasmé par tous ces éléments invitant au plaisir, au sourire, au rire et au bonheur. Même les descriptions faites par notre jeune héroïne sont peintes avec humour. Par exemple, elle décrit à plusieurs reprises le caractère de « la fille amoureuse » et en souligne son absurdité avec ironie :

---

[634] ORSENNA, Erik *Dansait?*, p. 36.
[635] *Op. cit*.
[636] *Op. cit*. p. 54.

> Rien, aucune créature au monde n'est plus ridicule, et déplaisante, qu'une fille amoureuse : du matin jusqu'au soir, elle sourit vaguement, prunelles clignotantes et bouche entrouverte.[637]

Ou encore :

> Je ne suis pas certaine que les filles aiment autant la musique qu'elles le disent. Ce dont je suis sûre, c'est qu'elles préfèrent les musiciens. La promenade des doigts de l'artiste sur les cordes, tantôt lente, si lente, tantôt accélérée les fait trembler et glousser comme des dindes. Elles se prennent toutes pour des guitares.[638]

Ainsi, le langage de Jeanne est humoristique et Erik Orsenna la rend encore plus complice avec le lecteur. Il est également intéressant de remarquer que Jeanne est la narratrice des contes puisque qu'elle raconte son histoire grammaticale. Elle joue alors avec le lecteur, le mettant dans l'intimité et dans le suspens. Par exemple, dans *Les Chevaliers du Subjonctif*[639], Jeanne vient interroger Monsieur Henri sur la question de l'amour. Ce dernier lui avoue qu'il va se remarier et lui glisse à l'oreille le nom de celle qu'il aime. Le lecteur attend impatiemment de connaître l'heureuse élue mais Jeanne ne transmet pas, dans son récit, le nom de la femme :

> « Jeanne, je vais me remarier. Elle s'appelle... » Du doigt, il me fit signe d'avancer mon oreille. Dans laquelle il déposa un prénom. « ...un vrai trésor, un cadeau, tu n'as pas idée. »[640]

Jeanne joue donc avec les attentes du lecteur. Dans la citation ci-dessus, c'est peut-être aussi pour préserver la mémoire de Monsieur Henri qu'elle a souhaité garder pour elle le nom de cette femme. Dans *Et si on dansait ?*[641], la jeune fille ne doit pas dévoiler au grand jour la lettre d'amour du président pour sa bien-aimée, la reine du Pakistan. Malgré l'envie du lecteur d'en savoir plus, Jeanne lui répond, non sans de l'ironie : « Je tiens trop à ma langue. Je ne veux pas que des rats la rongent. Vous ne saurez rien de cette déclaration d'amour

---

[637] ORSENNA, Erik. *Chevaliers*, p. 13.
[638] ORSENNA, Erik *Dansait?*, p. 39.
[639] ORSENNA, Erik. *Chevaliers*.
[640] *Op. cit*. p. 29.
[641] ORSENNA, Erik *Dansait?*.

international[642]. » Ainsi, le lecteur souhaite poursuivre la lecture dans l'espoir que Jeanne lui dévoile le secret. Même si ce n'est pas le cas, le sourire du lecteur reste permanent. Dans le même conte, nous avons vu que Jeanne est devenue écrivaine. Dans les textes qu'elle doit elle-même rédiger, l'humour est présent :

> vous pouvez me joindre sur mon site www.jecrispourvous-jeanne.com. Parmi mes textes qui ont eu le plus de succès (je veux dire qui ne recueillent jamais moins de 17/20), citons :
>
> RÉDACTIONS :
>
> - L'arrestation d'un trafiquant de drogues (gros succès).
> - Pourquoi Leonardo DiCaprio séduit ? (Beaucoup d'intérêt chez les garçons, qui veulent découvrir la recette.)
> - Un dîner de Noël catastrophique (récit réaliste, donc sujet à haut risque : certains enseignants n'aiment pas du tout les cris, les injures, la dinde jetée à la figure du grand-père amateur de films X...).[643]

Ainsi, Jeanne est un personnage humoristique. Elle attire l'attention du lecteur qui est touché par ses différents propos ou pensées. Erik Orsenna apporte également une touche d'humour à travers d'autres personnages.

b- L'humour chez d'autres personnages

Plusieurs personnages ont parfois un langage familier qui provoque le sourire du lecteur. Par exemple, Mademoiselle Laurencin définit le mot « excrément » ainsi : « Mais c'est de la merde, ma Jeanne [644]» De même, dans *Les Chevaliers du Subjonctif* [645], le cartographe explique à Jeanne les raisons pour lesquelles il a abandonné son destin de jockey :

[642] ORSENNA, Erik *Dansait?*, p. 55.
[643] ORSENNA, Erik *Dansait?*, p. 13.
[644] ORSENNA, Erik. *Grammaire*, p. 13.
[645] ORSENNA, Erik. *Chevaliers*.

> Je n'avais pas le don. Ou pas de chance avec mes montures. En tout cas, j'étais toujours derrière. À force, on se lasse de n'avoir pour horizon que le cul d'un peloton. Sans parler du parfum. On n'a pas idée comme ça pète, dix chevaux dans l'effort.[646]

Le vocabulaire cocasse des personnages capte l'attention du lecteur. À son tour, Amitav, l'amoureux indien de Jeanne, laisse échapper quelques grossièretés lorsqu'il perd ses lunettes : « Putain de bordel de merde à chier ![647]» De même, dans *Et si on dansait ?*[648], Sébastien Traversière, l'ancien typographe qui vient en aide à Jeanne, critique les musiciens, en les nommant « poules mouillées[649] », parce qu'ils veulent arrêter de jouer de la musique pour cause de fatigue. Ou encore, dans *La Révolte des accents*[650], lors de la réunion dans la salle de la mairie, les personnes présentes s'étonnent avec humour du fait que le maire s'exprime sans accents :

> La salle murmura : quelle est donc cette manière de parler ? Une fiancée sauvage l'a-t-elle mordu en l'embrassant ? On sait que notre maire, malgré son âge, est resté très chaud lapin, ah, ah ! Ce n'est pas Mme Raymonde, ni Mme Gilberte, ni Mlle Rose-Marie qui nous contrediront, ah, ah, ah ![651]

Des personnages sérieux ont même parfois une « parole humoristique ». En effet, leurs propos sont parfois empreints d'humour. C'est le cas de la nommeuse. Son travail et son rôle dans les contes sont importants mais Erik Orsenna lui donne aussi des propos marqués par l'humour. Par exemple, dans *Les Chevaliers du Subjonctif*[652], Jeanne part questionner la vieille dame sur le subjonctif. La jeune fille, devenue assistante du cartographe, doit être vigilante sur son poids pour pouvoir monter dans le planeur. Cependant, la nommeuse l'incite tout de même à manger :

---

[646] *Op. cit*. p. 48.
[647] ORSENNA, Erik. *Révolte*, p .62.
[648] ORSENNA, Erik *Dansait?*.
[649] *Op. cit*. p. 94.
[650] ORSENNA, Erik. *Révolte*.
[651] *Op. cit*. p. 40.
[652] ORSENNA, Erik. *Chevaliers*.

> Jeanne ! Mais qu'elle entre ! Tu ne refuseras pas un petit en-cas. Allez, une assiette pour Jeanne. [...] Baliverne, ma chérie ! Essaie donc ce sorbet au feu de bois. Je te promets : ta balance ne se rendra compte de rien.[653]

Le maire de l'île, dans *La Révolte des accents*[654], a un statut officiel important. Cependant, des traces humoristiques peuvent transparaître dans ses paroles, même s'il parle avec sérieux. Erik Orsenna souhaite montrer que même en étudiant une discipline officielle, obligatoire, traditionnelle, telle que la grammaire, rien n'empêche d'éprouver du plaisir en l'apprenant. La combinaison de la grammaire et du plaisir est donc possible. Par exemple, le maire avertit Jeanne sur le prix des billets lorsqu'elle s'apprête à partir en Inde, accompagnée de l'accent circonflexe et de l'accent Slovaque, Kljukica :

> Jeanne, je compte sur toi. Tu negocieras des prix reduits pour nos deux accents. Notre mairie n'est pas riche. Ils n'occupent pas beaucoup de place. Pas question de payer pour eux deux billets plein tarif.[655]

L'humour est aussi perceptible à travers le personnage original de Mlle Dinh, poupée et fiancée de Thomas. Le choix même d'une poupée, fait sourire parce qu'elle se démarque des autres personnages humains. Elle parle et a un comportement humoristique. Par exemple, elle explique à Jeanne le destin qu'elle prévoit pour son couple : « Avant le mariage, beaucoup travailler. D'abord construire belle maison, ensuite organiser venue enfant.[656]» Sa personnalité originale fait sourire. De même, lorsque des clients viennent demander le retour des accents sur leurs phrases musicales, voici ce que Mlle Dinh leur répond : « Encore un peu de travail et tout ira bien. Je vous fais le tarif de groupe.[657] »

---

[653] ORSENNA, Erik. *Chevaliers*, p. 83.
[654] ORSENNA, Erik. *Révolte*.
[655] *Op. cit*. p. 57. L'absence de ponctuation dans cette citation est voulue par l'auteur puisque les accents ont disparu.
[656] *Op. cit*. p. 82.
[657] *Op. cit*. p. 88.

Ainsi, Erik Orsenna apporte une parole humoristique à plusieurs personnages et crée une étroite relation entre plaisir et grammaire, deux concepts inséparables selon l'auteur. L'humour est aussi perceptible à travers diverses situations.

c- Les situations humoristiques et l'ironie des mots

Différents passages narratifs éveillent le sourire du lecteur. Tout d'abord, la personnification de la grammaire apporte un élément nouveau dans la perception du lecteur sur cette discipline. Nous avons pu voir que cette figure de style permettait à l'auteur de la rendre plus accessible et proche des élèves mais elle apporte également une touche d'humour. En effet, les éléments linguistiques mènent une vie humaine, qui n'est pas sans déclencher le sourire du lecteur. Dans *La grammaire est une chanson douce*[658], Monsieur Henri explique à nos deux jeunes protagonistes la vie rythmée des mots : les noms font les magasins pour trouver leurs adjectifs[659], puis, ils vont se marier[660] ; les noms sont infidèles car ils changent sans arrêt d'adjectifs[661], les adverbes sont célibataires[662]. Autant de descriptions réelles qui sont peintes avec humour. Prenons aussi l'exemple de la scène des exceptions que nous raconte Jeanne :

> Ce matin-là, ils étaient trois, un pou, un hibou et un genou. Ils se moquaient d'une marchande qui leur proposait des « s » :
>
> -Mes « s » sont adhésifs. Vous n'aurez qu'à vous les coller sur le cul pour devenir des pluriels. Un pluriel a quand même plus de classe qu'un singulier.
>
> Les trois amis ricanèrent.

[658] ORSENNA, Erik. *Grammaire*, p. 13.
[659] *Op. cit*. p. 73.
[660] *Op. cit*. p. 76-77.
[661] *Op. cit*. p. 78.
[662] *Op. cit*. p. 83.

> -des « s », comme tout le monde ? Pas question. Nous préférons le « x ». Oui, « x », comme les films érotiques interdits aux moins de dix-huit ans[663].

On voit ici, qu'Erik Orsenna donne une leçon grammaticale avec humour. Ainsi, il concrétise, par la grammaire elle-même, son souhait de l'enseigner en invitant les élèves à y prendre plaisir. Il compte aussi sur le fait que l'allusion aux films érotiques permettra une meilleure mémorisation de la règle. Il puise dans les éléments linguistiques tout ce qui peut prêter à l'ironie. Nous trouvons également d'autres exemples semblables. Les mots, personnifiés, utilisent à leur tour un langage familier. Par exemple, Fernando, le capitaine du port, a capturé deux accents, le circonflexe et Kjlukica. Ces derniers se plaignent de la façon dont le capitaine les traite. Kjlukica répond avec une injure familière : « Malotru ! rugit Kjlukica. Vous pourriez faire attention ! Manifestement, les humains de cette île n'ont aucune éducation ![664] » De la même manière, dans *Et si on dansait ?*[665], les mots qui attendent de retrouver la ponctuation dans leurs phrases, reprochent à Jeanne son retard : « Pas possible, ce retard ! Tu t'es soûlée en ville ou quoi ?[666] » Ou encore, dans *Les Chevaliers du Subjonctif* [667], les impératifs s'adressent à Jeanne avec des propos érotiques : « La fille, montre-nous tes seins. », « Enlève ta culotte.[668] ». Les mots portent même un regard ironique sur leur propre rôle. Dans *La grammaire est une chanson douce*[669], Jeanne doit apprendre à construire des phrases lorsqu'elle se trouve dans l'usine des mots. Elle choisit donc trois mots, un sujet, un verbe et un complément d'objet direct. Cependant, la phrase n'a aucun sens puisque le sujet et le complément sont inversés et le verbe se trouve à l'infinitif : « La fleur grignoter le diplodocus[670] ». Jeanne nous confie même avoir « éclaté de rire » à

---

[663] *Op. cit*. p. 79-80.
[664] ORSENNA, Erik. *Révolte*, p. 55.
[665] ORSENNA, Erik *Dansait?*.
[666] *Op. cit*. p. 93.
[667] ORSENNA, Erik. *Chevaliers*.
[668] *Op. cit*. p. 71.
[669] ORSENNA, Erik. *Grammaire*.
[670] *Op. cit*. p. 110.

la lecture de sa phrase. Ainsi, par l'humour, Erik Orsenna démontre l'incompréhension d'une phrase si les règles ne sont pas respectées. Les mots sont aussi farceurs et font des blagues aux humains. Dans *Et si on dansait ?*[671], lorsque Jeanne redonne la liberté aux mots en ayant réajusté la ponctuation des phrases, ces derniers lui promettent de ne plus lui jouer de mauvais tours :

> Plus jamais, jamais, nous ne te jouerons la mauvaise blague du mot sur la langue, tu sais bien, Jeanne, ce mot qu'on sent tout proche et qui refuse de se montrer. Fini, ces espièglerie ![672]

Ainsi, l'auteur montre que la langue a de grandes ressources humoristiques. D'autres situations narratives et non grammaticales sont écrites avec humour. Dans *Les Chevaliers du Subjonctif* [673], la relation amoureuse de Dario, le batteur de l'orchestre, et Madame Jargonos prête au rire. Leur rencontre est bien originale. Madame Jargonos est embêtée par un caillou coincé dans sa chaussure et Dario, par solidarité, se déchausse également :

> À son tour, il brandit sa chaussure, une tong aux lanières jaune fluo, tandis que son autre main agitait une maraca, cette sorte de petite massue creuse, pleine de graines dont les tchiqui tchiqui saccadés rythment la plupart des mélodies tropicales. [...] L'orchestre avait fini par remarquer ce drôle de dialogue muet entre le batteur et l'inspectrice. Les musiciens ricanèrent, s'esclaffèrent, toujours le même, notre Dario, tout lui est bon pour draguer, un vrai don Juan ne porte pas de tongs, Dario, on peut la voir ta nouvelle, oh la la, tu deviens fou, un squelette pareil, tu vas t'écorcher, Dario... [674]

Ainsi, Erik Orsenna ironise sur les mystères des rencontres amoureuses. Il continue à nous conter leur histoire en faisant à nouveau preuve d'ironie quand Madame Jargonos tente d'apprendre la salsa pour faire plaisir à Dario. L'inspectrice, n'étant pas reconnue pour sa souplesse, devient vite ridicule :

> À la lumière d'un lampadaire, deux fillettes, la mine sévère, donnaient des leçons de salsa à Madame Jargonos. Laquelle grimaçait, serrait les poings, faisait tous les

[671] ORSENNA, Erik *Dansait?*.
[672] ORSENNA, Erik *Dansait?*, p. 105.
[673] ORSENNA, Erik. *Chevaliers*.
[674] *Op. cit*. p. 18-19.

> efforts du monde sans beaucoup de résultats gracieux. Emilio, le patron du *Cargo*, et moi, faisions mine de regarder ailleurs pour ne pas accroître sa honte.[675]

L'amour est donc sujet à l'humour. D'autres relations le sont aussi. Par exemple, Thomas et Monsieur Henri sont très proches. Jeanne nous confie que ces deux derniers partageaient de nombreux « potins », tous plus intimes que les autres :

> Monsieur Henri, tu ne le croiras pas mais le capitaine du ferry est fou d'une rousse de seize ans. Monsieur Henri, j'ai appris que, depuis vendredi dernier, Pomponnelle, la femme du boucher, ne met plus de soutien-gorge[676].

Les personnages sont complices et cela invite au rire car plusieurs secrets intimes nous sont dévoilés avec un regard ironique.

L'humour devient donc un outil essentiel pour le conteur car il permet, d'une part, de maintenir le contact avec le lecteur et, d'autre part, d'aborder la grammaire avec plaisir, fantaisie et bonheur. Il est intéressant de voir que l'humour est absent chez certains personnages ou dans certaines situations.

d- L'absence d'humour

Les personnages incarnant la grammaire traditionnelle, tels que Madame Jargonos et Nécrole, sont dénués d'humour. Leurs propos sont toujours évoqués avec un ton strict, codé. Il n'y a donc pas de place pour le plaisir. Comme, nous avons pu le voir, Erik Orsenna souhaite dénoncer l'impact d'un vocabulaire linguistique trop traditionnel sur les élèves. L'inspectrice académique a une parole rigoureuse : « Les prémisses-présupposés ne jouent aucun rôle dans l'argumentation éristique choisie par le loup.[677] ». De même, Nécrole est dépourvu de tout humour puisqu'il ne cherche qu'à contrôler le langage et supprimer tout élément linguistique invitant à la liberté, tel que le subjonctif. Ses propos expriment l'autorité, la soif de contrôle et l'indignation concernant tout

[675] *Op. cit*. p. 32.
[676] ORSENNA, Erik *Dansait?*, p. 21.
[677] ORSENNA, Erik. *Grammaire*, p. 94.

ce qui va à l'encontre de sa dictature : « Les Subjonctifs sont les ennemis de l'ordre, des individus de la pire espèce.[678] »

De même, lorsqu'il s'agit d'évoquer les dangers auxquels la langue, la grammaire se retrouvent confrontées, l'auteur emploie un ton plus grave, plus solennel. Par exemple, dans *La grammaire est une chanson douce*[679], la phrase « je t'aime » est à l'hôpital car elle est de plus en plus employée à tort et à travers et commence à perdre son réel sens. L'auteur alerte le lecteur sur l'importance du « juste usage[680] » de la langue et adopte alors ici une écriture plus mesurée, plus grave :

> Pauvre Je t'aime. Parviendront-ils à la sauver ? Monsieur Henri était aussi bouleversé que moi. Des larmes me venaient dans la gorge. Elles n'arrivaient pas à monter jusqu'à mes yeux. Nous portons en nous des larmes trop lourdes. Celles-là, nous ne pourrons jamais les pleurer[681].

Dans chaque conte, Erik Orsenna prône le « juste usage » de la langue. À chaque fois, il transmet ses messages avec un ton grave et sérieux. Dans *Les Chevaliers du Subjonctif*[682], il veut redonner sa juste valeur au subjonctif, mode nécessaire à l'homme. Il donne ainsi une définition du mode à travers le personnage de Dany : « Nous, les Subjonctifs, nous nous intéressons au *possible*. Ce qui pourrait arriver. En bien ou en mal.[683] » Dans *La Révolte des accents*[684], l'auteur condamne le peu d'intérêt que l'on porte aux accents qui pourtant « nous réveillent » et « vont chercher en nous ce que nous avons de plus fort, ils accentuent nos vies. Comme leur nom l'indique, ils accentuent[685]. », comme l'explique l'écrivain que rencontre Jeanne dans les dernières pages. Enfin, dans *Et si on dansait ?*[686], l'auteur fait l'éloge de la ponctuation pour

---

[678] ORSENNA, Erik. *Chevaliers*, p. 97.
[679] ORSENNA, Erik. *Grammaire*.
[680] Écho au *Bon Usage*, de Maurice Grévisse, qui est une grammaire descriptive du français, publiée en 1936.
[681] *Op. cit*. p. 88-89.
[682] ORSENNA, Erik. *Chevaliers*.
[683] *Op. cit*. p. 119.
[684] ORSENNA, Erik. *Révolte*.
[685] *Op. cit*. p. 116..
[686] ORSENNA, Erik *Dansait?*.

montrer que, sans elle, les phrases perdent tout sens. Il fait apparaître dans son récit le président du Sénégal, Léopold Sédar Senghor, qui, dans une lettre écrite à Jeanne, alerte sur les abus de la ponctuation :

> Hélas, ce signe disparaît ! Nos compatriotes usent et abusent de la virgule et du point alors que, bien souvent, c'est l'alliance des deux, le point-virgule, qui s'impose. Nous demandons à l'Unesco d'inscrire le point-virgule sur la liste des espèces menacées...[687]

Ainsi, Erik Orsenna varie son style en fonction des situations. L'humour domine quand même le récit. Cependant, lorsqu'il s'agit de transmettre un message alarmant, le style de l'auteur devient plus grave. L'écrivain a recours à l'humour parce que l'attention du lecteur est plus retenue. En outre, le plaisir est une notion qu'Erik Orsenna ne souhaite pas séparer de la grammaire, d'où la présence de nombreuses références fantaisistes, drôles et amusantes à travers les paroles des personnages, les propos des mots et les situations narratives. Il maintient également le contact avec le lecteur en s'adressant directement à lui à travers la plume de notre narratrice, Jeanne.

2- Adresses au lecteur

Le lecteur est intégré au conte à plusieurs reprises à travers le pronom personnel pluriel « vous ». Dès la première page de *La grammaire est une chanson douce*[688], Jeanne l'invite directement à voyager, avec elle, dans le monde mystérieux de la langue française :

> Méfiez-vous de moi ! Je parais douce, timide, rêveuse et petite pour mes dix ans. N'en profitez pas pour m'attaquer. Je sais me défendre [...] Cela dit, je suis au fond ce que je parais en surface : douce, timide et rêveuse. Même quand la vie se fait cruelle. Vous allez pouvoir en juger.[689]

---

[687] ORSENNA, Erik *Dansait?*, p. 77.
[688] ORSENNA, Erik. *Grammaire*.
[689] *Op. cit*. p. 11.

Ainsi, Jeanne insère le lecteur à son histoire, histoire dans laquelle il pourra se retrouver à travers notre jeune protagoniste. D'ailleurs, elle confirme la présence du lecteur au sein des contes puisque dans *Et si on dansait ?*[690], elle dit que certains la connaissent déjà : « Quelques-uns d'entre vous m'ont connue quand j'étais petite : je découvrais la grammaire[691]. » Par ces adresses directes à son auditoire, Jeanne crée une relation intime avec le lecteur. Notre jeune héroïne va même jusqu'à se comparer avec le lecteur :

> Vous êtes comme moi, j'imagine, avant mon arrivée dans l'île. Vous n'avez connu que des mots emprisonnés, des mots tristes, même s'ils faisaient semblant de rire. Alors il faut que je vous dise : quand ils sont libres d'occuper leur temps comme ils le veulent, au lieu de nous servir, les mots mènent une vie joyeuse. Ils passent leurs journées à se déguiser, à se maquiller et à se marier[692].

Ici, le processus d'identification est inversé : c'est Jeanne qui s'identifie au lecteur. L'auteur crée ainsi un effet de réel : notre jeune héroïne et le lecteur sont tous les deux des élèves avec les mêmes appréhensions grammaticales. En évoquant son auditoire comme cela, la jeune fille met dans l'intimité le lecteur en lui montrant qu'elle non plus n'est pas familière des règles grammaticales. Cependant, dans la citation ci-dessus, elle lui annonce que sa vision sur la langue française a changé et qu'il va en être de même pour celles des lecteurs. Elle crée cette relation intime en racontant également au lecteur ce qu'elle ressent. Plusieurs fois, elle lui exprime sa peur. Par exemple, dans *Les Chevaliers du Subjonctif*[693], elle avoue avoir eu peur lors de son premier vol dans l'avion du pilote, Jean-Luc : « Je ne vais pas vous mentir : je ne suis jamais arrivée à me tranquilliser pendant ce premier vol[694] ». Elle l'inclut ainsi dans l'histoire, comme s'il devenait un personnage à part entière[695]. On pourrait dire

[690] ORSENNA, Erik *Dansait?*.
[691] ORSENNA, Erik *Dansait?*, p. 9.
[692] ORSENNA, Erik. *Grammaire*, p. 71.
[693] ORSENNA, Erik. *Chevaliers*.
[694] *Op. cit*. p. 54.
[695] Dans *Dernière nouvelles des oiseaux*, le narrateur aussi s'adresse directement au lecteur : « Peut-être avez-vous maintenant compris pourquoi c'est moi qui ai été chargé par les autres de raconter notre histoire ? », p 126.

qu'aux yeux de l'auteur, c'est un protagoniste important, puisqu'il apprend et progresse en même temps que Jeanne. Cette dernière se propose même d'écrire leurs devoirs lorsqu'elle est devenue écrivain : « Si vous êtes intéressé(e), vous pouvez me joindre sur mon site www.jecrispourvous-jeanne.com.[696] ». D'ailleurs, elle lui propose de faire de même, et lui donne ainsi un conseil :

> Si le métier d'écrivain fantôme vous intéresse, je vais vous donner un conseil : apprenez à disparaître. Les plus mauvais d'entre nous aiment trop la gloire. [...] Moi, sitôt ma mission terminée, je m'évanouis, je m'efface.[697]

On voit donc ici, qu'une grande relation de complicité s'installe entre Jeanne et le lecteur. D'ailleurs, parfois il semble que la jeune fille lise dans les pensées du lecteur et veuille rétablir la vérité. Par exemple, lorsqu'elle postule pour le travail d'assistante du capitaine du port où une bonne vue est requise, elle est persuadée de réussir et le dit au lecteur, tout en démentant ce qu'il peut penser d'elle :

> Vous me prendrez pour une prétentieuse, mais j'avais confiance. Le regard est un muscle. Je l'avais exercé depuis l'enfance. Je suis tellement gourmande de voir... Il me semble que dans le ventre de ma mère j'écarquillais les yeux[698].

Ou encore lorsqu'elle raconte qu'elle écrit les devoirs d'autres élèves pour gagner de l'argent, elle entend la révolte des lecteurs et tente de se justifier :

> J'imagine vos cris d'horreur, surtout ceux des professeurs [...] Je ne suis pas idiote. Je comprends ces fureurs contre moi. Si je fais les devoirs à la place des autres, comment vont-ils progresser ? Mais moi, quel autre choix avais-je ? Vous en avez de bonnes avec la morale ! Je voudrais bien vous y voir, sans l'appui d'aucun parent[699].

Ainsi, l'adresse au lecteur permet à l'auteur de le faire participer à l'histoire en lui donnant un certain rôle. En effet, aux yeux de Jeanne, il est important puisqu'il suit avec elle son évolution. Erik Orsenna rend la

---

[696] ORSENNA, Erik *Dansait?*, p. 13.
[697] *Op. cit*. p. 51.
[698] ORSENNA, Erik. *Révolte*, p. 11-12.
[699] ORSENNA, Erik *Dansait?*, p. 11.

progression de l'élève-lecteur plus évidente en lui donnant un statut « d'acteur » de l'histoire. Nous allons à présent nous intéresser à un autre moyen dont fait appel le conteur pour attirer l'attention de son lecteur : les questions rhétoriques.

3- Questions rhétoriques pour attiser la curiosité du lecteur

La question rhétorique, appelée aussi question oratoire, est une figure de style. Elle vise à poser une question qui n'attend pas forcément de réponse. En effet, cette dernière est implicitement suggérée par la question elle-même. Ainsi, elle conduit le destinataire à répondre à la question et souvent à être d'accord avec le propos énoncé. Erik Orsenna parsème ses contes de questions rhétoriques ce qui lui permet de conserver le contact avec le lecteur mais aussi de mettre en lumière des constats invitant le lecteur à s'interroger ou à déclencher une prise de conscience.

Dans *La grammaire est une chanson douce*[700], Mademoiselle Laurencin utilise des questions oratoires pour montrer au lecteur la puissance des mots dans les fables de La Fontaine :

> Vous vous rendez compte ? En si peu de lignes, dessiner si bien l'histoire... Vous la voyez, la grenouille envieuse, non ? Et le moucheron chétif, vous ne l'entendez pas vrombir[701] ?

L'institutrice souhaite faire prendre conscience à ses élèves du pouvoir des mots. Par ces questions, le lecteur se sent interpellé et va analyser plus précisément les propos qui lui sont énoncés. De même, quand le lecteur découvre l'inspectrice académique, Madame Jargonos, il est effrayé par sa personnalité et par l'enseignement de la grammaire qu'elle propose. Mademoiselle Laurencin est également intimidée et a des difficultés à poursuivre son cours : « Pauvre

[700] ORSENNA, Erik. *Grammaire*.
[701] *Op. cit*. p. 13.

mademoiselle ! Comment parler normalement devant un tel squelette[702] ? ». À travers cette question, Jeanne sous-entend que Madame Jargonos ne peut concevoir l'enseignement proposé par Mademoiselle Laurencin. C'est pourquoi cette dernière ne peut pas s'exprimer librement. Notre jeune héroïne cherche l'appui du lecteur qui la soutient puisqu'il a les mêmes impressions.

Si Jeanne pose de telles questions, c'est qu'elle sait que le lecteur prend son parti. En effet, on a pu voir que notre jeune héroïne avait une vision très négative de la grammaire et qu'au début elle était rebutée à l'idée de l'apprendre à nouveau dans les îles. Le lecteur s'identifie à elle car, jeune élève, il ressent les mêmes impressions. Il n'est donc pas étonnant que Jeanne ponctue ses discours avec des questions liées aux ressentis du lecteur. Dans *Les Chevaliers du Subjonctif* [703], elle se demande pourquoi elle a accepté de partir sur l'île du subjonctif : « Que fais-tu là, Jeanne ? Qu'est-ce que c'est que cette ridicule histoire du subjonctif ? Et ta grande et définitive enquête sur l'amour, tu l'as oubliée ?[704] » Le lecteur acquiesce à ces questions puisque lui-même se demande ce que le subjonctif peut avoir de particulier. De même, dans *Et si on dansait ?*[705], lorsqu'elle reçoit les documents grammaticaux de la part du président du Sénégal, elle est surprise du nombre conséquent de règles grammaticales qui existent :

> En refermant le recueil, j'étais sidérée et pleine de respect pour ce pays Sénégal où les plus hautes autorités donnaient à la grammaire une telle importance. Mais quelques doute m'habitaient : pourquoi tant de règles ? Ne pouvait-on pas laisser aux gens plus de libertés dans l'emploi de leur langue[706] ?

Le lecteur se sent proche de Jeanne car il est en accord avec elle. En effet, il est face aux questions qu'il se pose lui-même. Ainsi, il pourra changer d'opinion en même temps qu'elle lorsqu'elle prendra conscience de l'importance de la grammaire. Les questions oratoires permettent à Erik Orsenna

[702] *Op. cit*. p. 14.
[703] ORSENNA, Erik. *Chevaliers*.
[704] *Op. cit*. p. 104.
[705] ORSENNA, Erik *Dansait?*.
[706] *Op. cit*. p. 76.

de maintenir l'intérêt du lecteur éveillé, afin qu'il se rendre compte de l'importance de sa propre langue. Les questions rhétoriques ont un impact plus important sur l'argumentation.

Pour finir cette sous-partie, nous pouvons remarquer que l'auteur souhaite maintenir un certain suspens dans ses contes. Nous avons vu que parfois Jeanne ne dévoile pas tout pour susciter la curiosité du lecteur. Ce suspens confirme que la grammaire est bel et bien romancée et qu'elle n'est plus envisagée comme un simple mécanisme technique. Jeanne pose alors des questions pour mettre le lecteur dans une attente incertaine, afin qu'il ait envie de poursuivre la lecture. Par exemple, dans *Les Chevaliers du Subjonctif*[707], Jeanne revient de son expédition sur l'archipel de la conjugaison et remarque quelque chose d'étrange :

> Mais quelles étaient ces taches vertes et noires, un peu, partout, semblables aux moisissures qui envahissent le fond des assiettes oubliées ? Quelle malédiction, quelle maladie de peau avait frappé notre île ? À bien y regarder, le vert, c'étaient des jeeps, des camions et même deux chars, canons pointés sur l'avenue Toussaint-Louverture. Et le noir des soldats. Ils avaient l'air de fouiller une à une toutes les maisons. Dans quel drame allions-nous atterrir[708] ?

L'humour, les adresses au lecteur, les questions rhétoriques sont trois aspects linguistiques exploités par l'auteur pour attirer l'attention du lecteur. Une nouvelle fois, la langue est la principale partenaire et auxiliaire d'Erik Orsenna pour atteindre son objectif grammatical. Dans la dernière sous-partie, nous nous intéresserons aux références littéraires présentes au sein des contes.

[707] ORSENNA, Erik. *Chevaliers*.
[708] *Op. cit*. p. 77-78.

III. Les références littéraires : un éloge de l'écriture

Dans cette sous-partie, nous allons voir qu'il y de nombreuses références intertextuelles dans les contes. En effet, Erik Orsenna souhaite rendre hommage à ceux qui, comme lui, aiment la langue, les mots et transmettent cette passion à travers l'écriture. En outre, il ne veut pas couper les belles-lettres de la grammaire. Il désire offrir au lecteur une culture littéraire, l'invitant à se plonger au cœur de nombreuses histoires, et poèmes, où la beauté de la langue illumine les lignes. Nous pouvons remarquer que le nom « Orsenna » est un pseudonyme renvoyant directement à un élément littéraire. De son vrai nom Erik Arnoult, notre conteur a choisi pour nom d'emprunt le nom de la vieille ville « Orsenna » dans le roman *Rivage des Syrtes* de Julien Gracq[709]. Ainsi, la littérature semble être sa principale muse dans l'acte même d'écrire. Romanciers, poètes et dramaturges sont donc évoqués et convoqués : la parole est donnée aux grands auteurs.

1- Figures romancières

Plusieurs romanciers sont présents dans les contes par une volonté chère à l'auteur de ne pas séparer la grammaire de la littérature. Parfois, les écrivains sont seulement cités. Dans *La Révolte des accents*[710], Jeanne nous dit que le capitaine du port a choisi un lieu pour une représentation théâtrale : « quai Jules Verne, anneau 25, la place d'honneur[711] !» Même à travers une citation qui semble anodine, notre conteur glisse un éloge de l'écrivain Jules Verne[712]

[709] Julien Gracq est un écrivain français. (1910-2007). *Le Rivage des Syrtes*, publié en 1951 est son roman le plus connu.
[710] ORSENNA, Erik. *Révolte*.
[711] *Op. cit*. p. 25.
[712] Jule Verne (1828-1905) est un écrivain français, auteur de romans d'aventures, mêlant vulgarisation scientifique et science-fiction.

puisqu'il compare le lieu portant son nom à « une place d'honneur ». De même, lorsque notre jeune héroïne, devenue écrivaine, rédige les devoirs de ses clients, elle nous présente ses sujets de commentaires composés : « Robinson Crusoé[713] décide de tenir son journal[714] ». La référence à l'œuvre de Daniel Defoe n'est pas non plus indifférente. En effet, cet écrivain est d'origine anglaise. Erik Orsenna invite donc le lecteur à s'intéresser à toute sorte de littérature, française ou non. Il propose une ouverture vers le monde, tout comme lorsqu'il évoque la grammaire d'autres langues. Dans *Les Chevaliers du Subjonctif*[715], l'auteur adresse un clin d'œil littéraire à son allocutaire. Lorsque Jeanne ose questionner le dictateur, voici ce qu'elle nous dit : « Stupeur. Et tremblement.[716] » Cette phrase fait allusion au titre du roman d' *Stupeur et tremblement*[717]. Alors qu'il montrait par sa référence à Daniel Defoe que la littérature n'a pas de frontières, il montre ici, à travers Amélie Nothomb, que l'écriture traverse les siècles. En effet, il cite une auteure moderne. Ainsi, ces différentes références visent à montrer la puissance de l'écriture qui a un caractère éternel.

D'autres références sont perceptibles. Notre conteur insère directement certains extraits d'œuvres connues. Par exemple, dans *La Révolte des accents*[718], Erik Orsenna mêle grammaire et littérature. En effet, pour montrer l'importance de l'accentuation de la langue française, il enlève tous les signes diacritiques des extraits choisis. Une jeune fille souhaite ré-accentuer son livre *La princesse de Clèves*:

---

[713] *Robinson Crusoé* est un roman publié en 1719 et écrit par Daniel Defoe (1659-1731), écrivain anglais.
[714] ORSENNA, Erik *Dansait?*, p. 14.
[715] ORSENNA, Erik. *Chevaliers*.
[716] *Op. cit*. p. 66.
[717] Amélie Nothomb, née en 1967, est une écrivaine belge francophone. Son roman *Stupeur et Tremblements* est publié en 1999 et a reçu la même année le Grand Prix du Roman de l'Académie française, soit un an après l'arrivée d'Erik Orsenna à l'Académie. On peut supposer qu'il a voté pour elle et qu'il lui rend ainsi hommage. Le livre parle de la vie d'Amélie Nothomb au Japon et de son adéquation ou pas à certaines coutumes japonaises. Tout comme Jeanne, elle ose s'adresser à des personnages importants dans son entreprise au lieu de respecter la hiérarchie et de parler d'abord au chef au-dessus d'elle.
[718] ORSENNA, Erik. *Révolte*.

> Je ne pense qu'a vous, madame, je ne suis occupe que de vous...a peine le jour commence a paraitre que je quitte la chambre ou j'ai passe la nuit pour vous dire que je me suis déjà repenti mille fois...de n'avoir pas tout abandonne pour ne vivre que pour vous.[719]

Erik Orsenna montre donc en quoi la grammaire est indispensable à la littérature. Bien plus qu'une référence à but grammatical, ce roman devient un personnage puisque la jeune fille venant réclamer une ré-accentuation du livre se confond avec la princesse de Clèves. Voici ce que nous dit Jeanne : « La princesse de Clèves se remettait difficilement d'un chagrin : "Il était si beau, si généreux, je me sens comme un désert[720]." » Il y a ici une réflexion sur le processus d'identification. En effet, si la Princesse de Clèves devient un personnage à travers la plume narratrice de Jeanne, c'est que notre jeune héroïne s'est identifiée au personnage éponyme. Notre grammairienne a reconnu en la princesse de Clèves, un être vivant non éloigné de la réalité. De même, toujours dans le même conte, notre jeune protagoniste s'attribue le physique de Gulliver[721]: « Je me suis penchée, je ne voyais toujours rien, je me sentais Gulliver tellement j'étais grande au-dessus de ces arbres nains[722]. » Il en est de même pour le lecteur qui s'identifie à Jeanne. À travers cette réflexion sur le processus d'identification, Erik Orsenna montre que l'on puise des éléments dans toutes les histoires. Les livres nous amènent dans un monde où le dernier chapitre ne clôt pas l'histoire puisque les lieux, les décors, les personnages, le récit continuent d'alimenter notre imagination et d'envahir nos pensées. C'est ainsi qu'un conte se distingue d'un manuel de grammaire parce qu'il porte en lui une histoire.

---

[719] ORSENNA, Erik. *Révolte*, p. 102.
[720] *Op. cit*. p. 92.
[721] Personnage du roman *Les voyages de Gulliver* publié en 1721 par Jonathan Swift (1667-1745), écrivain anglo-irlandais.
[722] ORSENNA, Erik. *Révolte*, p. 105-106.

D'autres textes littéraires sont dénués de ponctuation, tel *Harry Potter*[723], qui peut être vu comme un nouveau classique de la littérature de jeunesse : « quasisanstêteétaittoujoursheureusdaiderlesnouveauxdegryffondor...[724] » Le lecteur, qui a grandi avec *Harry Potter*, tout comme Jeanne, saisit rapidement, même si la lecture est perturbée, l'origine de l'extrait grâce à la présence du personnage « Quasi sans tête[725]» et du nom de la « maison » à laquelle est rattaché Harry, Gryffondor. Cela crée ainsi un effet de réel, un lien étroit en Jeanne et le lecteur, qui ont tous les deux les mêmes connaissances littéraires. Dans ce même conte, on retrouve aussi un extrait du *Lion* de Joseph Kessel, dont voici le passage avec la ponctuation réajustée :

> Eus-je peur alors ? Comment le saurais-je ? Tout était si rapide et mouvant et saccadé. Les deux autres rhinocéros chargèrent à leur tour. Entre ces fronts baissés de monstres, la Land Rover virait sur une aile, reculait, tournoyait, bondissait.[726]

On retrouve aussi d'autres grandes figures classiques, telles que Céline[727], avec son œuvre *Voyage au bout de la nuit* : « De loin, le remorqueur a sifflé, son appel a sifflé le pont...[728] »

Erik Orsenna cite des œuvres tant modernes qu'anciennes pour montrer le caractère éternel de l'écriture et la puissance de la langue. Il offre, par la même occasion, une culture littéraire invitant le lecteur à découvrir ces différentes œuvres, comme l'a fait Jeanne. Nous allons à présent voir que le théâtre occupe également une place importante dans les œuvres.

---

[723] Série de sept romans dont le premier est publié en 1997. Ils sont écrits par J.K Rowling, née en 1965, qui est une romancière anglaise. Harry Potter grandit au fil des tomes, tout comme Jeanne qui a connu l'amour et qui a un travail. Les deux œuvres s'apparentent à un roman d'apprentissage.
[724] ORSENNA, Erik *Dansait?*, p. 87.
[725] Ce personnage est un fantôme qui hante Poudlard, l'école des sorciers.
[726] ORSENNA, Erik *Dansait?*, p. 96.
[727] Louis Ferdinand Céline (1894-1961) est un écrivain français. *Voyage au bout de la nuit* est son premier roman publié en 1932.
[728] ORSENNA, Erik *Dansait?*, p. 101.

2- La dimension théâtrale

Erik Orsenna évoque le théâtre ainsi que des dramaturges. Ainsi, il souhaite inciter le lecteur à s'intéresser au monde théâtral. Dans *La Révolte des accents*[729], notre conteur dépeint une représentation théâtrale de la pièce *Roméo et Juliette*[730]. Jeanne, assistante du capitaine du port, voit arriver une jonque pleine de comédiens dont elle fait l'éloge : « Les hommes, mon Dieu, qu'ils sont beaux[731] ». Notre conteur cite plusieurs passages de la pièce :

> L'amour est une fumée formée des vapeurs de soupirs
> Purifié, c'est un feu dans les yeux des amants
> Agité, une mer nourrie de leurs larmes[732].

Ou encore :

-Que ne suis-je ton oiseau ?
-Mon doux cœur que ne l'es-tu ? Il est vrai que je te tuerais par trop de caresses[733].

À travers le personnage de Jeanne, Erik Orsenna fait l'éloge du théâtre en montrant les sentiments que le spectateur peut éprouver lors d'une représentation :

> Mon Dieu comme j'ai pleuré. Pleuré lorsque l'ami Tybalt est mort, il n'avait pas dix-sept ans. Versé toutes les larmes lorsque mon presque amant Roméo a succombé au poison. Et trouvé d'autres larmes encore lorsque Juliette s'est poignardée pour accompagner ce suicide[734].

Ainsi, le théâtre suscite de l'émotion. Dans la citation ci-dessus, Jeanne s'approprie les personnages : « l'ami Tybalt », « mon presque amant Roméo ». L'auteur souhaite montrer que l'on éprouve du plaisir car le théâtre crée une

---

[729] ORSENNA, Erik. *Révolte*.
[730] Pièce de théâtre de William Shakespeare (1564-1616), poète, dramaturge et écrivain anglais. La pièce de théâtre est publiée en 1595.
[731] ORSENNA, Erik. *Révolte*, p. 24.
[732] *Op. cit*. p. 28.
[733] ORSENNA, Erik. *Révolte*, p. 27.
[734] *Op. cit*. p. 29.

relation de proximité entre personnages et lecteurs ou spectateurs. En outre, notre conteur loue les pouvoirs du théâtre car ce dernier permet de rêver :

> Les plus jeunes, les enfants, rêvaient qu'ils avaient pris soudain assez d'années pour vivre l'amour représenté sur scène. Les plus vieux, les voisins de la tombe, rêvaient qu'ils avaient retrouvé la vigueur d'aimer. Quant à ceux qui avaient juste l'âge de l'histoire, les adolescents, ils rêvaient qu'ils avaient rencontré qui sa Juliette, qui son Roméo, et s'émerveillaient de leur bonheur[735].

Une nouvelle fois, Erik Orsenna loue le rêve, l'imaginaire que le théâtre propose. Il poursuit son éloge plus loin, toujours dans le même conte. En effet, la vallée dans laquelle se réfugient accents et épices est illuminée par le théâtre. Elle est peuplée de comédiens qui enrichissent la vie des habitants par leurs nombreuses histoires :

> Partout on s'aimait et se déchirait, on s'éloignait, se retrouvait, on s'embrassait puis s'assassinait avant de se relever tout sourire pour saluer la foule, grande ou maigrelette, sous les applaudissements et, parfois, quelques sifflets[736].

Ainsi, il n'est pas étonnant de trouver des références théâtrales et des noms de grands dramaturges au sein des contes. Lorsqu'elle arrive dans la vallée, Jeanne nous dit qu'elle a pu rencontrer de nombreux personnages de pièces de théâtre[737], tels que Don Juan[738], Marianne[739] ou qu'elle a pu voir plusieurs pièces[740], telles que *Le Malade imaginaire*[741], *Le Barbier de Séville*[742]. Il est également intéressant de remarquer que le gérant de la troupe de *Roméo et Juliette*, toujours dans *La Révolte des accents*[743], porte le nom de Jean Vilar[744].

---

[735] *Op. cit*. p. 32.
[736] ORSENNA, Erik. *Révolte*, p. 76.
[737] *Op. cit*. p. 61.
[738] Personnage éponyme de la pièce de théâtre *Don Juan* qui date de 1665. Elle est écrite par Molière (1622-1673), dramaturge et poète français.
[739] Personnage de la pièce de théâtre *Les Caprices de Marianne* parue en 1883. Elle est écrite par Alfred de Musset (1810-1857), dramaturge et poète français.
[740] ORSENNA, Erik. *Révolte*, p. 70.
[741] Comédie écrite par Molière et représentée en 1673.
[742] Comédie représentée pour la première fois en 1775. Elle est écrite par Beaumarchais (1732-1799), écrivain, homme d'affaires et poète français.
[743] ORSENNA, Erik. *Révolte*.
[744] ORSENNA, Erik. *Révolte*, p. 51.

Ce dernier, né en 1912 et mort en 1971, était acteur de théâtre, metteur en scène et directeur de théâtre français. Il était très engagé car il fut le créateur du festival d'Avignon, considéré comme la référence en matière de festival de théâtre. Ainsi, Erik Orsenna rend hommage à un homme, qui comme lui, s'est attaché à la défense de l'art littéraire et plus particulièrement théâtral.

Erik Orsenna, comme nous l'avons vu, ne veut pas séparer grammaire et théâtre. En effet, tout art littéraire prône la langue française, joue avec les mots et en démontre la beauté. En outre, le théâtre invite à l'imaginaire, concept important aux yeux de notre conteur. Peut-être que notre auteur propose ici une nouvelle méthode pédagogique : jouer les pièces de théâtre pour apprendre et comprendre plus facilement l'art théâtral. D'ailleurs, il est intéressant de voir que *La grammaire est une chanson douce*[745], a été mise en scène dans une école Allemande[746]. Les élèves d'un cours de français jouent la scène durant laquelle le mot « maison » cherche un adjectif avec lequel elle pourra s'accorder[747]. Peut-être que le théâtre peut être envisagé comme une nouvelle méthode d'enseignement de la grammaire. Erik Orsenna souhaite que l'élève soit plus impliqué. L'enseignement se doit donc d'être interactif, caractéristique intrinsèque du théâtre qui offre un échange tant entre les comédiens qu'avec le public. Dans la partie suivante, nous allons nous intéresser à la dimension poétique qui règne dans les contes.

3- La dimension poétique

Erik Orsenna cite différents poètes et insère des poèmes dans les contes. Notre étude nous a démontré l'importance qu'accorde le conteur à la langue

[745] ORSENNA, Erik. *Grammaire*.
[746] *La grammaire est une chanson douce.* Disponible sur Internet : http://www.youtube.com/watch?v=Ch1hDoFXDAA (consulté le 30/05/2012).
[747] ORSENNA, Erik. *Grammaire*, p. 73-74.

française. En effet, cette dernière porte en elle la beauté des mots, des phrases. Étudier la grammaire ne rime donc plus avec « contrainte » mais avec plaisir car la langue suggère l'émotion poétique.

a- Les références poétiques dans les contes

Si notre conteur prône la poésie, il n'est alors pas étonnant de voir apparaître différents poètes au fil des contes. Les premières pages de *La grammaire est une chanson douce*[748], s'ouvrent sur une figure emblématique : Jean de La Fontaine[749]. La leçon du jour de Mademoiselle Laurencin porte sur les fables dont celle de *La grenouille qui veut se faire aussi grosse que le bœuf* :

> Une grenouille vit un bœuf
> Qui lui sembla de belle taille.
> Elle qui n'était pas grosse en tout comme un œuf,
> Envieuse s'étend, et s'enfle, et se travaille...[750]

L'institutrice loue le pouvoir des mots et leur puissance : « En si peu de lignes, dessiner si bien l'histoire...[751] ». C'est donc par un texte poétique, qui aspire à l'émotion, que Mademoiselle Laurencin va aborder des points grammaticaux :

> L'imparfait est le temps de la durée qui s'étire, l'imparfait, c'est du temps qui prend son temps...Vous et moi, nous aurions écrit : *Un agneau buvait*. La Fontaine a préféré *Un agneau se désaltérait*...Cinq syllabes, toujours l'effet de la longueur, on a tout son temps, la nature est paisible...Voilà un bel exemple de la « magie des mots[752] ».

Erik Orsenna a recours au talent poétique de La Fontaine pour démontrer la beauté de la langue. Il est également intéressant de remarquer que Jean de La Fontaine était aussi un conteur. Éclipsés par son statut de fabuliste, ses contes

---

[748] ORSENNA, Erik. *Grammaire*.
[749] Poète français (1621-1695). Il composa les fables entre 1668 et 1694.
[750] ORSENNA, Erik. *Grammaire*, p. 12.
[751] *Op. cit*. p. 13.
[752] *Op. cit*. p. 15.

sont souvent restés dans l'ombre. Pourtant, il est bien l'auteur du conte *La matrone d'Éphèse*[753] par exemple. Il se peut qu'Erik Orsenna trouve un double allié dans la personne de La Fontaine : un poète et un conteur. D'autres poètes viennent alimenter les besoins narratifs de notre conteur. Dans *Les Chevaliers du Subjonctif*[754], le livre s'ouvre sur une phrase de Paul Valéry[755] : « Que serions-nous, sans le secours de ce qui n'existe pas ». Cette citation, bercée par la poésie, est intégrée pour expliquer la nécessité du subjonctif, qui permet de penser, rêver et quitter le temps d'une phrase, d'un discours, le monde réel parfois cruel. Ainsi, on voit une nouvelle fois l'objectif d'Erik Orsenna de combiner grammaire et littérature. C'est pourquoi, on retrouve ailleurs d'autres poèmes. Dans *Et si on dansait ?*[756], Erik Orsenna insère le poème *Saltimbanques* de Guillaume Apollinaire[757] :

> Dans la plaine des baladins
> S'éloignent au long des jardins
> Devant l'huis des auberges grises
> Par les villages sans églises
>
> Et les enfants s'en vont devant
> Les autres suivent en rêvant
> Chaque arbre fruitier se résigne
> Quand de très loin ils lui font signe
>
> Ils ont des poids ronds ou carrés
> Des tambours des cerveaux dorés
> L'ours et le singe animaux sages
> Quêtent des sous sur leur passage[758]

---

[753]La Fontaine a réécrit cette histoire et l'a insérée aux Fables en 1694 (sous le nom de « La jeune veuve »). Ce conte est à l'origine inventé par Pétrone, écrivain romain du Ier siècle après J.C. Le conte raconte l'histoire d'une jeune veuve qui, en période de deuil, succombe à la tentation charnelle. L'histoire fut l'objet de nombreuses réécritures.

[754] ORSENNA, Erik. *Chevaliers*.

[755] Paul Valéry est un poète et écrivain et philosophe français (1871-1945). La citation est extraite de *Petites lettres sur les mythes*, ouvrage publié en 1928.

[756] ORSENNA, Erik *Dansait?*.

[757] Guillaume Apollinaire est un poète français (1880-1918). Le poème est extrait du recueil de poèmes *Alcools*, publié en 1913. Il est intéressant de remarquer que dans le poème, il n'y a pas de ponctuation.

[758] ORSENNA, Erik *Dansait?*, p. 14.

Guillaume Apollinaire est considéré comme l'un des poètes les plus importants du début du XXe siècle. Il est notamment à l'origine du terme « calligrammes », un poème mêlant texte et graphie. Il a d'ailleurs écrit un recueil portant ce nom qui est publié en 1918. Erik Orsenna offre ainsi une culture littéraire au lecteur, tout en le sensibilisant à l'élégance de la poésie. Le lecteur prend ainsi plaisir à découvrir des poèmes tout en apprenant la grammaire. Le célèbre poète grec Homère[759] est également cité avec son épopée l'*Odyssée*. Notre conteur insère un petit extrait de l'épopée mais à but grammatical. En effet, il s'agit du moment où Jeanne découvre l'impact négatif que peut avoir un texte non ponctué : « tuveuxsavoirmonnomleplusconnucyclopejemenvaisteledirемaistumedonnerasl eprésenténoncécestpersonnemonnomoui [760] ».

La dimension poétique des contes est à son apogée lorsqu'Erik Orsenna donne directement la parole aux poètes grâce à la prosopopée, figure de style consistant à faire parler un mort. Dans *Les Chevaliers du Subjonctif*, notre conteur met en scène Jorge Luis Borges[761], le célèbre poète argentin. Ce dernier est un protagoniste du récit puisqu'il est le frère de la nommeuse. Il a rejoint l'île du subjonctif où il est devenu l' « Explorateur[762] » de l'usine dans laquelle travaille Thomas. Rappelons que cette usine a pour objectif de rentrer dans les rêves et d'avoir accès à tous les autres mondes possibles que peut suggérer le subjonctif. Le poète argentin est aveugle dans le conte et sa cécité lui permet de voir tous les autres univers inimaginables. Son rôle consiste à transmettre des messages littéraires, poétiques, philosophiques au personnel de l'usine. Erik Orsenna cite un passage de *La bibliothèque de* Babel[763], nouvelle écrite par Jorge Luis Borges :

---

[759] Poète grec du VIIIe siècle avant J.-C . *L'Odyssée* (est une épopée grecque antique composée vers la fin du VIIIe siècle av. J.-C.
[760] ORSENNA, Erik *Dansait?*, p. 96.
[761] Jorge Luis Borges est un poète argentin (1899-1986).
[762] ORSENNA, Erik. *Chevaliers*, p. 162.
[763] La *Bibliothèque de Babel* est une nouvelle se trouvant dans le recueil *Fictions* publié en 1944.

> L'univers (que d'autres nomment la Bibliothèque) se compose d'un nombre indéfini, et peut-être infini, de galeries hexagonales, avec au centre des vastes puits d'aération bordés par des balustrades très basses. [...] S'il y avait un voyageur éternel pour la traverser dans un sens quelconque, les siècles finiraient par lui apprendre que les mêmes volumes se répètent toujours dans le même désordre qui, répété, deviendrait un ordre : l'ordre. Ma solitude se console à cet élégant espoir[764].

Passage poétique et philosophique qui donne suite à un échange entre Jeanne, qui pose une question, et Thomas, qui lui répond :

> -Alors le monde est une immense bibliothèque ?
> -Je crois que c'est ce qu'il a voulu nous dire.
> -Il dit n'importe quoi. Nous sommes entourés d'endroits sans livres : la mer, le ciel, la montagne.
> -Et tu crois qu'il ne faut pas apprendre à lire la mer, quand on veut naviguer ? À lire la montagne, si on ne veut pas être enseveli par une avalanche ? À lire le ciel, quand on vole en planeur ?[765]

La dernière phrase de Thomas montre que le message du poète se veut littéraire et poétique et qu'il invite le lecteur à réfléchir sur le monde et la place des livres, de la littérature.

Une autre figure emblématique a un statut de personnage à part entière. Dans *Et si on dansait ?*[766], Erik Orsenna rend hommage au plus célèbre agrégé de grammaire, Léopold Sédar Senghor[767], ancien président du Sénégal. Ce dernier a été élu « prince des poètes » en 1978. Erik Orsenna, louant la poésie, ne pouvait que lui rendre hommage. En outre, il est intéressant de remarquer que Léopold Sédar Senghor fut élu à l'Académie française en 1983 et est le premier Africain à y siéger. Notre conteur, occupant aujourd'hui l'un des fauteuils de l'Académie française, décide donc de célébrer ce grand homme qui fut, à plusieurs égards, son modèle. Voici ce qu'il dit dans les « remerciements » :

---

[764] ORSENNA, Erik. *Chevaliers*, p. 164.
[765] *Op. cit*. p. 165.
[766] ORSENNA, Erik *Dansait?*.
[767] Léopold Sédar Senghor (1906-2001).

> À tout seigneur, tout honneur, merci au président-poète-grammairien Léopold Sédar Senghor. Qu'il me pardonne d'avoir quelque peu bousculé la chronologie pour le faire entrer dans mon histoire[768].

Dans ce conte, l'auteur lui redonne son statut de président. Ce dernier souhaite rencontrer Jeanne car il a entendu parler de ses ambitions grammaticales. On a pu voir précédemment, qu'il lui envoie des textes concernant la ponctuation. Léopold Sédar Senghor apporte donc son savoir grammatical dans l'œuvre. En outre, Erik Orsenna fait aussi renaître le poète. Jeanne lit ses poèmes quand la vie lui semble « trop morne et trop mesquine[769] » et elle se retrouve emportée car « ses poèmes étaient amples, sensuels, libres... [770]». Voici l'extrait que nous transcrit Erik Orsenna :

> Voici que décline la lune lasse vers son lit de mer étale
> Voici que s'assoupissent les éclats de rire, que les conteurs eux-mêmes
> Dodelinent de la tête comment l'enfant sur le dos de sa mère
> Voici que les pieds des danseurs s'alourdissent, que s'alourdit la langue des chœurs alternés[771].

La présence du président contribue à rendre le conte poétique. En même temps que Jeanne est transportée par la beauté du poème, le lecteur est séduit par la portée poétique du poème. Ainsi, Erik Orsenna fait référence à de nombreux poètes pour célébrer la poésie et la langue française. Quand on joue avec les mots, quand on est séduit par les phrases, l'apprentissage devient agréable et plaisant. Nous avons vu qu'à son tour notre conteur, lui-même, peut revêtir le masque de poète. Il parsème ses contes de touches poétiques. Nous avons pu le constater tout au long de cette étude. Tout d'abord, il utilise plusieurs figures de style : la personnification de la grammaire, les questions rhétoriques de Jeanne, la prosopopée qui, le temps de la lecture, redonne vie à plusieurs auteurs. Nous

[768] ORSENNA, Erik *Dansait?*, p. 119.
[769] *Op. cit*. p. 48.
[770] *Loc. cit.*
[771] *Loc. cit.* Le poème se nomme « Nuit de Sine » et est extrait du recueil *Chants d'ombre* publié en 1956.

avons également pu remarquer qu'il a recours à de nombreuses métaphores imagées qui montrent en même temps l'évolution de Jeanne dans sa manière d'écrire. Voici un exemple d'une métaphore « multipliée » par la répétition à trois reprises de la conjonction « comme » qui suggère le pouvoir infini de la poésie :

> Douceur comme le sourire timide de Papa quand il se décidait enfin à me parler comme à une grande, douceur comme la caresse de Maman sur mon front pour m'aider à m'endormir, douceur comme la voix de Thomas quand il me racontait dans le noir qu'il aimait une fille de seconde, douceur, doux et sœur, les deux petits sons qui toujours m'avaient redonné confiance et envie de vivre mille ans, ou plus[772].

Les phrases du conteur sont parfois lyriques et suggèrent des images : « À peine le soleil tombé, les orchestres s'activent et la musique prend possession de la nuit[773]. ». Ou encore :

> Monsieur Henri ne m'apparut que dehors et encore faiblement, comme une ombre. Pour me sauver, il s'était camouflé en garçon de café (costume noir) et avait négocié avec la Lune pour qu'elle aille éclairer ailleurs.[774]

Monsieur Henri se veut d'ailleurs le porte-parole de l'auteur lorsqu'il fait l'éloge des rimes :

> Oh, elles se cachent souvent, elles ne sont pas faciles à dénicher. Mais une fois installées à la fin de chaque phrase, elles se répondent. On dirait qu'elles agitent leurs petites mains amicales. Elles te font signe et elles te bercent. Je crois que je ne pourrais plus vivre sans mes rimes[775].

Ainsi, l'auteur convoque des poètes, les cite, leur donne la parole pour mettre en lumière la beauté d'une langue. Dans la sous-partie suivante, nous allons nous intéresser à un auteur qui a mêlé grammaire et rimes dans un même poème.

---

[772] ORSENNA, Erik. *Grammaire*, p. 27.
[773] ORSENNA, Erik. *Révolte*, p. 105-106.
[774] ORSENNA, Erik. *Grammaire*, p. 99.
[775] *Op. cit*. p. 101.

b- Jean Tardieu : la grammaire en poème

Jean Tardieu, né en 1903 et mort en 1995, est un écrivain et poète français. En 1986, il reçoit le Grand Prix de littérature de la Société des Gens de Lettres qui récompense un auteur pour l'ensemble de son œuvre. Il a écrit de nombreux poèmes, dont certains sont en étroite connivence avec la grammaire, qui devient alors sa principale muse poétique. À l'instar d'Erik Orsenna qui souhaite montrer la valeur poétique de la langue, Jean Tardieu crée des rimes grammaticales et joue avec des éléments linguistiques.

Nous allons nous intéresser à trois poèmes. Le premier se distingue des autres par le fait qu'il aborde une notion grammaticale, en l'occurrence la conjugaison :

Conjugaisons et interrogations

J'irai je n'irai pas je n'irai pas
Je reviendrai Est-ce que je reviendrai ?
Je reviendrai Je ne reviendrai pas

Pourtant je partirai (serais-je parti ?)
Parti reviendrai-je ?
Et si je partais ? Et si je ne partais pas ? Et si je ne revenais pas ?
Elle est partie, elle ! Elle est bien partie. Elle ne revient pas
Est-ce qu'elle reviendra ? Je ne crois pas Je ne crois pas qu'elle revienne
Toi, tu es là Est-ce que tu es la ? Quelquefois tu n'es pas là.
Ils s'en vont, eux. Ils s'en vont ils ne reviennent plus

Si je partais, est-ce qu'ils reviendraient ?
Si je restais, est-ce qu'ils partiraient ?
Si je pars, est-ce que tu pars ?
Est-ce que nous allons partir ?
Est-ce que nous allons rester ?
Est-ce que nous allons partir[776] ?

[776] TARDIEU, Jean. *L'accent grave et l'accent aigu*, Paris : Gallimard, 1986. Poème du recueil disponible sur : http://www.assistancescolaire.com/eleve/1ES/francais/travailler-sur-des-sujets-du-bac/corpus-hugo-eluard-cadou-tardieu-1_frde25 (consulté le 30/05/2012).

Dans le poème ci-dessus, le poète se questionne sur l'avenir mais aussi sur le présent et le passé. On peut supposer aussi que l'auteur parle d'un amour malheureux et que l'indécision l'habite. La conjugaison est présente dans le texte, comme l'indique le titre même du poème, et elle vient alimenter les questions existentielles de l'homme qui touche le présent, le futur et aussi le passé : « si je pars, est-ce que tu pars ? », « je reviendrai Je ne reviendrai pas », « Elle est partie, elle. Elle est bien partie ». La grammaire vient même aider le poète à mettre en scène les incertitudes auxquelles sont confrontées les hommes à travers le conditionnel : « Si je partais, est-ce qu'ils reviendraient ? ». Ainsi, les différents temps de la conjugaison permettent au poète d'exprimer ses ressentis sur un éventuel amour perdu.

Les deux poèmes suivants utilisent la grammaire comme une forme poétique, un outil pour les rimes. En effet, le poète s'amuse avec les sonorités grammaticales. Il ne s'agit donc pas de transmettre des notions mais simplement de jouer avec les mots pour un but formel. Ces trois poèmes se rapprochent ainsi de l'idée d'Erik Orsenna : le premier met en scène la grammaire pour l'« enseigner » à travers l'amour, et les deux suivants ci-dessous, démontrent que grammaire, plaisir, et poésie sont très liés :

Étude de pronoms

Ô toi ô toi ô toi ô toi
toi qui déjà toi qui pourtant
toi que surtout.
Toi qui pendant toi que jadis toi que toujours
toi maintenant.
Moi toujours arbre et toi toujours prairie
moi souffle et toi feuillage
moi parmi, toi selon !
Et nous qui sans personne
par la clarté par le silence avec rien pour nous seuls
tout, parfaitement tout ![777]

[777] TARDIEU, Jean. *Monsieur, Monsieur*, Paris : Gallimard, 1951. Poème du recueil disponible sur : http://lieucommun.canalblog.com/archives/2007/01/30/3852757.html (consulté le 30/05/2012).

On voit ici que le poète ne semble pas donner un sens particulier au poème mais qu'il joue avec la sonorité des mots pour donner un rythme musical à ses vers : « Ô toi ô toi ô toi ô toi/ toi qui déjà toi qui pourtant ».

Le poème « La belle fête », dont un extrait est présenté ci-dessous, suit le même mécanisme :

La belle fête

L'étoile qui tombit
- Pardieu la belle fête !
L'étoile qui tombit
Le cheval qui sautit
Le fleuve qui coulit
Ils m'ont donné à rire
Ils m'ont donné à rire
Bell'dame !
A rire et à chanter.

La branche qui cassit
- Pardieu la belle fête !
La branche qui cassit
Le cheval qui chutit
Le char qui se rompa
Le pont qui s'écroulit,
Ils m'ont point tant fait rire
Ils m'ont point tant fait rire
Bell'dame !
Tant rire que trembler.

La dame qui passit
- Pardieu la belle fête !
La dame qui passit
La main qui se tenda
Le baiser que je pris
M'ont donné à sourire
M'ont donné à sourire
Bell'dame !
Sourire et oublier.[778]

[778] TARDIEU, Jean. *Monsieur, Monsieur*, Paris : Gallimard, 1951. Poème du recueil disponible sur : http://ecoledebergheim.pagesperso-

Le poème fait sourire puisqu'il joue avec les terminaisons des verbes. En effet, il les transforme pour créer ses rimes et jouer ainsi avec les mots : « La branche qui cassit- / Pardieu la belle fête ! / La branche qui cassit / Le cheval qui chutit / Le char qui se rompa / Le pont qui s'écroulit ».

On peut donc voir qu'il y a une importante dimension poétique dans les contes. Le conteur cite et donne la parole à des poètes, tout en adoptant à son tour une plume poétique. Il fait ainsi l'éloge de la beauté de la langue française qui invite à déclencher une émotion chez le lecteur. Plaisir, grammaire et poésie sont trois concepts chers à l'auteur. Le poète, Jean Tardieu, les réunit dans certains de ses poèmes en exprimant des notions grammaticales ou tout simplement en jouant avec les sonorités d'éléments linguistiques. Nous allons à présent nous intéresser à la mise en abîme de l'écriture dans les contes.

4- La mise en abîme de l'écriture : un hommage à l'écrivain et au pouvoir des mots

Une réflexion sur l'acte même d'écrire est présente dans les contes. Ainsi, Erik Orsenna chante les mérites de l'écriture. La mise en abîme de l'écriture est construite à travers de grands auteurs. En effet, notre conteur utilise une nouvelle fois la figure de style «la prosopopée » pour donner la parole à des écrivains.

Dans *La grammaire est une chanson douce*[779], Jeanne franchit l'interdit en ouvrant la porte que le directeur de l'usine lui avait défendu d'ouvrir. Notre jeune héroïne rencontre trois écrivains morts mais qui, amenés sur l'île par les

orange.fr/classe/cm1/poesie/poesie20032004/la%20belle%20fete/00bellefete.htm (consulté le 30/05/2012).

[779] ORSENNA, Erik. *Grammaire*.

mots, peuvent continuer de vivre et d'écrire. Tout d'abord, elle rencontre Antoine de Saint-Exupéry[780]. La référence n'est pas anodine puisque, comme on a pu le voir, les contes d'Erik Orsenna suivent les pistes du conte philosophique et initiatique comme l'est *Le Petit Prince*. Antoine de Saint-Exupéry explique à Jeanne que c'est grâce aux mots qu'il survit : « Je ne suis pas mort parce que j'écris. Si tu ne me laisses pas travailler, je vais mourir de nouveau.[781] ». Erik Orsenna insinue ici que l'écriture est éternelle. En effet, les mots s'inscrivent sur les pages et ne s'effacent jamais. Ainsi, chaque livre ramène à la vie son auteur le temps de la lecture. Le linguiste Alain Bentolila évoquait une semblable idée dans son œuvre *Le Verbe contre la barbarie*[782]. Dans le chapitre « Le verbe et le sacré », le linguiste nous met dans la confidence en nous dévoilant une question qu'il s'est toujours posée « Est-ce que je suis ?[783] ». Pour lui, la réponse se situe dans l'acte même d'écrire car on laisse toujours son empreinte à travers les mots :

> Je suis intimement persuadé que la parole et l'écriture qui m'ouvrent les portes d'une intelligence étrangère pour y déposer une pensée singulière sont la seule vraie réponse, le seul remède honorable contre le doute fondamental qui taraude mon esprit : qu'est-ce qui fait que je suis « Moi » et non pas seulement un système complexe de cellules, un agencement astucieux d'organes ? Je suis ainsi celui qui dit et qui écrit et qui, en disant et en écrivant, laisse dans la mémoire de l'autre une trace qui, pour être maladroite et sans nécessaire beauté, est une preuve tangible de mon existence[784].

Il conclut son œuvre en disant qu'en refermant le livre, il restera désormais une part de lui en nous car les mots ont une telle puissance qu'ils peuvent graver les pensées dans les esprits. Le linguiste et notre conteur partagent donc la même idée : les mots couchés sur le papier donnent à l'auteur une valeur éternelle. En effet, ses pensées et idées s'échappent des pages du livre et atteignent

[780] Écrivain, poète et aviateur français. (1900-1944).
[781] ORSENNA, Erik. *Grammaire*, p. 124.
[782] BENTOLILA, Alain. *Verbe*, p. 197.
[783] *Op. cit*. p. 197.
[784] *Loc. cit*.

l'intemporel. Ainsi, une fois le conte refermé, le monde magique de la grammaire sera ancré dans les pensées du lecteur.

Le second écrivain que notre jeune héroïne rencontre est Marcel Proust[785]. Ce dernier explique à Jeanne que chaque auteur a sa propre construction de phrases et les manie à sa façon pour transmettre les messages qu'il souhaite. La jeune fille a l'occasion de lire une de ses phrases :

> Mais quand il fut rentré chez lui, l'idée lui vint brusquement que peut-être Odette attendait quelqu'un ce soir, qu'elle avait seulement simulé la fatigue... qu'aussitôt qu'il avait été parti, elle avait rallumé et fait rentrer celui qui devait passer la nuit auprès d'elle.[786]

Jeanne s'étonne de la longueur de ses phrases comparée à celles de Saint-Exupéry qu'elle qualifiait de courtes :

> Il n'y eut qu'un éclair jaune près de sa cheville. Il demeura un instant immobile. Il ne cria pas. Il tomba doucement comme tombe un arbre.[787]

Marcel Proust éclaircit les interrogations de notre héroïne quant à la création des phrases :

> Il y a des pêcheurs qui prennent des poissons de surface avec une ligne très courte et un seul hameçon. Mais pour d'autres poissons, les poissons des profondeurs, il faut des filets très longs[788].

Ainsi, Erik Orsenna offre une réflexion sur l'acte même d'écrire en incitant peut-être le lecteur à revêtir un statut d'écrivain et à laisser son empreinte dans les livres. Jeanne devient auteure à un double niveau : elle est la narratrice des contes et dans *Et si on dansait ?*[789], elle débute sa carrière d'écrivain. D'ailleurs, on voit bien avant son avancée dans l'écriture. Dans *La grammaire est une*

---

[785] Marcel Proust (1871-1922) est un écrivain français.

[786]ORSENNA, Erik. *Grammaire*, p. 127. Odette est un personnage de *À la recherche du temps perdu*, œuvre publiée en entre 1913 et 1927 en sept tomes.

[787] *Op. cit*. p. 125.

[788] *Op. cit*. p. 127.

[789] ORSENNA, Erik *Dansait?*.

chanson douce[790], lorsqu'elle se trouve dans l'usine, elle crée des phrases et le lecteur apprend ainsi à former des phrases syntaxiquement correctes. Jeanne a écrit une longue phrase et le directeur de l'usine lui donne des conseils :

> Une phrase, c'est comme un arbre de Noël. Tu commences par le sapin, tu le décores à ta guise...jusqu'à ce qu'il s'effondre. Attention à ta phrase : si tu la charges trop de guirlandes et de boules, je veux dire d'adjectifs, d'adverbes et de relatives, elle peut s'écrouler aussi[791].

Le troisième écrivain rencontré est Jean de La Fontaine. On a comme un écho au début du livre avec la leçon de Mademoiselle Laurencin sur les *Fables*. Alors que l'institutrice faisait surgir les images des animaux dans la classe, ici le poète est entouré d'animaux :

> M'approchant davantage, je m'aperçus qu'il discutait avec un singe et un léopard. Ou plutôt, il écoutait, passionné, leur discussion[792].

Intriguée par cette conversation humaine-animale, Jeanne questionne le fabuliste. Ce dernier définit le rôle et l'importance de l'écriture :

> Un écrivain a pour métier la vérité. Laquelle a pour meilleure amie la liberté. L'animal par nature étant plus libre que l'humain, nul ne prête plus attention à ses propos que l'écrivain[793].

Le poète annonce l'un des rôles de l'écriture : dire la vérité. Le directeur de l'usine des mots lui dira aussi : « Mais les mots ne sont pas seulement beaux. Ils disent la vérité[794]. » Ainsi, Erik Orsenna insinue que tout ce que recherche l'homme se trouve dans l'écriture puisqu'elle est la source de la vérité. Il en fait donc l'éloge en louant le pouvoir des mots. Les mots sont les anges gardiens des hommes : les auteurs survivent par leurs livres qui traversent les siècles.

---

[790] ORSENNA, Erik. *Grammaire*.
[791] ORSENNA, Erik. *Grammaire*, p. 117.
[792] *Op. cit*. p. 128.
[793] *Op. cit*. p. 129.
[794] *Op. cit*. p. 117.

Dans *Les Chevaliers du* Subjonctif[795], Jeanne remarque trois personnes à l'écart pendant les prières des habitants de l'île : « trois individus plutôt particuliers, trois gaillards hirsutes, des forces de la nature[796]. » Ce sont en réalité les « plus grands écrivains de la mer[797] »: Herman Melville[798], Joseph Conrad[799] et Ernest Hemingway[800] et leurs œuvres sont sous-entendues. Jeanne, intriguée par le fait que l'on puisse écrire la mer, part questionner les écrivains. Erik Orsenna fait l'éloge de l'imagination créatrice. En effet, Herman Melville explique ceci à Jeanne : « C'est mon métier de voir jeune fille, ce que les autres ne voient pas.[801] ». C'est pourquoi la jeune fille est étonnée d'entendre ce que les écrivains ont vu dans la mer :

> -Moi, dit le premier, j'ai vu une baleine blanche.
>
> -Moi, dit le deuxième, j'ai traversé le plus terrible de typhons.
>
> -Moi, j'ai vu un vieil homme. Il pêchait un espadon géant. Et les requins le dévoraient. Ne le répète à personne. [802]

Ainsi, Erik Orsenna montre la puissance de l'écriture qui décrit ce que l'on ne voit pas. Quoi de plus merveilleux que de se laisser bercer par l'imagination ? Notre conteur souhaite montrer que l'écriture est le seul domaine où l'homme peut être maître « du monde » car il crée ses propres décors, ses propres personnages. Le lecteur aussi, par la lecture, se crée ses propres images et interprétations du monde qu'on lui propose. Erik Orsenna invite le lecteur à

---

[795] ORSENNA, Erik. *Chevaliers*.
[796] ORSENNA, Erik. *Chevaliers*, p. 149.
[797] *Loc. cit.*
[798] Herman Melville (1819-1891) est un romancier, essayiste et poète américain. Dans la citation suivante, une de ses œuvres est sous-entendue. Il s'agit de son roman *Moby Dick*, publié en 1851 : « Moi, dit le premier, j'ai vu une baleine blanche. ». Le roman est également cité dans *Dansait ?*, p. 12.
[799] Joseph Conrad (1857-1924) est un écrivain anglais. Dans la citation suivante, une de ses œuvres est sous-entendue. Il s'agit de la nouvelle *Typhon* qu'il rédige entre 1900 et 1901 : « Moi, dit le deuxième, j'ai traversé le plus terrible de typhons ».
[800] Hernest Hemingway(1899-1961) est un écrivain et journaliste américain. Dans la citation suivante, une de ses œuvres est sous-entendue. Il s'agit de son roman *Le Vieil Homme et la Mer* en 1952 : « Moi, j'ai vu un vieil homme ».
[801] ORSENNA, Erik. *Chevaliers*, p. 152.
[802] ORSENNA, Erik. *Chevaliers*, p. 152.

goûter aux plaisirs de la littérature, voire de l'écriture. Il illustre ce plaisir littéraire ressenti en citant des auteurs et en louant leur imagination mais aussi en écrivant ses quatre contes. En effet, l'objectif principal de notre conteur est d'allier plaisir et grammaire. On a pu voir, tout au long de cette étude, qu'une multitude d'éléments visait à rendre la lecture et l'apprentissage plaisants. Le conte convoque l'imagination du lecteur car elle est essentielle. Elle l'invite à participer à leur propre apprentissage et à n'être plus seulement un être passif. Erik Orsenna fait l'éloge de l'écriture à travers de grands auteurs. Ne peut-on pas à notre tour célébrer notre conteur ? Alors qu'il chante les louanges de l'activité créatrice de grands auteurs, lui-même a crée tout un univers grammatical grâce à une puissance imaginative. Grâce à son imagination, il propose au lecteur une nouvelle vision grammaticale. La plume d'Erik Orsenna a transporté le lecteur dans un monde merveilleux où la grammaire est envisagée différemment. Même le dernier conte refermé, cet univers de la langue française ne cesse d'alimenter les pensées du lecteur.

Dans la sous-partie suivante, nous allons voir que d'autres références, non littéraires, viennent ponctuer les contes.

5- Références à l'univers enfantin : clins d'œil saisis par le lecteur

Erik Orsenna parsème aussi son récit de références renvoyant à l'univers enfantin ou adolescent du lecteur. Ainsi, ce dernier perçoit ses clins d'œil et éprouve un plaisir à reconnaître des éléments de son quotidien, de son univers.
Dans *Les Chevaliers du Subjonctif*[803], lorsque Jeanne arrive sur l'île du subjonctif, Dany, son nouvel ami, la conduit dans un café nommé le « Chardon bleu ». Le café contient de nombreux objets qui ne peuvent que rappeler l'enfance du lecteur :

[803] ORSENNA, Erik. *Chevaliers*.

> vissés aux murs, dix vieilles locos de trains électriques, une chaise à porteurs, un tigre empaillé, une collection de papillons géants, la maquette du premier *Pen-Duick*, trois costumes de Batman, à trois âges de la vie...[804]

Les jeux enfantins, la maquette du bateau *Pen-Duick*[805] ou encore la référence à Batman[806] avec qui le lecteur a grandi, font sourire car le lecteur se sent interpellé et replonge dans les souvenirs de sa propre enfance. À plusieurs reprises, Erik Orsenna cite des célébrités ou hommes politiques, personnages historiques. Lorsqu'elle se trouve dans la vallée dans *La Révolte des accents*[807], Jeanne nous dit avoir rencontré des personnes connues venues retrouver leurs accents :

> Sachez seulement, puisque des photographes les attendaient dans la vallée et les ont mitraillés sans vergogne, que Madonna[808] est venue, et Johnny Depp avec sa Vanessa[809], et le dictateur Fidel Castro[810], bien, bien fatigué, et le tsar Vladimir Poutine[811], toujours en marcel pour montrer qu'il ne craignait pas le froid[812].

Notre conteur cite des acteurs connus, tels que Johnny Depp et Vanessa Paradis, mais également des hommes politiques, comme Fidel Castro et Vladimir Poutine, qui rappellent au lecteur ses leçons d'Histoire à l'école. Erik Orsenna fait donc des liens avec l'école aussi. D'ailleurs, l'école, ainsi que son organisation hiérarchique, est représentée dans les contes : Madame Laurencin et Monsieur Henri sont de véritables instituteurs et Madame Jargonos est une inspectrice académique. Jeanne évolue et est en première littéraire : « tout en menant à bien ma classe de première L[813] ». Cela renvoie à un élément connu du

---

[804] ORSENNA, Erik. *Chevaliers*, p. 114-115.
[805] Nom des bateaux utilisés par Éric Tabarly (1931-1998), officier marinier français.
[806] Batman est un personnage de fiction créé par Bob Kane (1916-1998), dessinateur américain et Bill Finger (1914-1974), écrivain américain.
[807] ORSENNA, Erik. *Révolte*.
[808] Chanteuse et danseuse américaine née en 1958.
[809] Johnny Depp, né en 1963, est un acteur américain. Sa compagne, Vanessa Paradis, née en 1972, est une actrice et chanteuse française.
[810] Fidel Castro (1976-2008 : période où il est au pouvoir) est un dirigeant politique cubain.
[811] Vladimir Poutine, né en 1952 est un homme d'État russe.
[812] *Op. cit*. p. 108-109.
[813] ORSENNA, Erik *Dansait?*, p. 16.

lecteur puisque lui aussi est un élève. Notre conteur transmet peut-être à travers cette référence à la classe de première L, sa volonté de faire revivre la littérature et d'en faire l'éloge pour lui donner la valeur qu'elle mérite.

Nous avons donc de nombreux écrivains tant romanciers que poètes ou dramaturges dans les contes. Littérature et grammaire sont liées dans un même récit. En effet, les auteurs transmettent, à travers leurs écrits, la passion de la langue française. Des auteurs étrangers sont aussi cités. Ainsi, Erik Orsenna invite à se tourner vers le monde, car la littérature et la beauté de la langue n'ont pas de frontières et sont intemporelles.

Il est également intéressant de voir que notre conteur présente la littérature et la grammaire comme des alliées. En effet, dans *La Révolte des accents*[814], Jeanne rencontre un écrivain qui, comme elle, est recouvert d'accents sur la peau. Intriguée, la jeune fille lui demande ce qu'il se passe et l'écrivain lui répond ceci :

> Je porte une histoire en moi, depuis des années, Jeanne, une bien belle histoire, je crois. Mais j'ai du mal, si vous saviez, tant de mal à la sortir de ma tête. Alors les accents viennent à mon secours. [...] Ils nous réveillent, Jeanne, ils vont chercher en nous ce que nous avons de plus fort, ils accentuent nos vies[815].

Les accents permettent donc à l'auteur d'écrire. Les mots deviennent des alliés pour les écrivains. Si on a vu de nombreuses figures littéraires dans les contes, on peut aussi voir des références à des linguistes ou grammairiens. Par exemple, il évoque l'inventeur des accents à travers la parole de Madame Jargonos :

> Le principal inventeur des accents fut Jacques Dubois[816]. Pour faire savant, il se faisait appeler Jacobius Sylvius. Il commença comme professeur de lettres, puis s'orienta vers l'anatomie : il passait ses journées à disséquer les cadavres. Ce qui ne

[814] ORSENNA, Erik. *Révolte*.
[815] *Op. cit*. p. 116.
[816] Jacques Dubois (1478-1555) est un médecin et anatomiste français. Il est l'auteur de la première grammaire de la langue française publiée en 1531.

> l'empêchait pas, la nuit, de créer des accents. Nous lui devons l'accent grave, le circonflexe et aussi l'apostrophe...[817]

L'inventeur des « guillemets » est également évoqué :

> Guillemets. Ce nom charmant viendrait de leur inventeur, un certain M. Guillaume[818]. Il était typographe, l'un de ces hommes (il y a peu de femmes dans ce métier) qui *composent* les textes, comme on compose de la musique. Ils choisissent la taille et la forme des lettres avant de les *mettre en page*[819].

Non seulement notre conteur chante les louanges des écrivains qui transmettent leur passion linguistique par l'écrit mais il fait aussi l'éloge des principaux fondateurs des composantes de la grammaire. L'imprimeur français, Claude Garamond[820], est à son tour cité puisque Jeanne se rend à l'imprimerie Garamond pour trouver de l'aide afin de redonner la ponctuation aux phrases[821]. Grâce à une plume élogieuse, Erik Orsenna rend hommage à ceux qui ont fait naître une passion en lui.

---

[817] ORSENNA, Erik. *Révolte*, p. 43.
[818] Guillaume Le Bé (1524-1598), est un graveur et fondeur de caractères d'imprimerie. Il a travaillé pour Claude Garamond.
[819] ORSENNA, Erik *Dansait?*, p. 43.
[820] Claude Garamont (1499 -1561) est un tailleur et fondeur de caractères et un imprimeur français.
[821] ORSENNA, Erik *Dansait?*, p. 91.

Conclusion

En fin d'analyse, nous pouvons constater qu'Erik Orsenna, membre de l'Académie française, est un grand amoureux des mots et un défenseur de la langue française. En entreprenant l'écriture des quatre contes, il souhaite offrir un nouveau visage de la grammaire en s'éloignant des manuels grammaticaux. En effet, les élèves ne sont plus réceptifs à la grammaire traditionnelle à cause de son langage et son enseignement jugés trop techniques, trop stricts et trop codés par notre conteur. Ce dernier s'est donc donné la mission d'écrire une nouvelle grammaire pour faire retrouver le goût aux élèves de la langue française, une langue si belle.

En ouvrant les contes, le lecteur part vers de nouvelles aventures grammaticales. Erik Orsenna peint, tout au long des périples de Jeanne, l'importance d'un « bon usage » de la langue, tout comme Alain Bentolila ou Patrick Rambaud. Ces trois auteurs défendent la même idée : une bonne maîtrise de la grammaire est indispensable pour toute relation avec autrui. Certains facteurs, tels que la télévision qui affaiblit les facultés langagières des élèves ou les inégalités linguistiques qui existent entre les enfants, ont conduit le linguiste, Alain Bentolila, à entreprendre la rédaction du *Rapport de mission sur l'enseignement de la grammaire*[822], en collaboration avec Erik Orsenna afin de rénover l'enseignement de la langue française. Notre conteur a donc prêté sa plume à cette cause. Avec ses contes, il apporte une nouvelle méthode pédagogique. En effet, il allie plaisir et imagination avec leçons grammaticales. Les quatre contes abordent différentes notions grammaticales : les classes grammaticales, les modes et en particulier le subjonctif, l'accentuation et la ponctuation. Tout en délivrant des messages à portée grammaticale, Erik

[822] BENTOLILA, Alain. En collaboration avec DESMARCHELIER, Dominique et ORSENNA, Erik. *Rapport de mission sur l'enseignement de la grammaire*. 14 novembre 2006. Disponible sur http://www.education.gouv.fr (Consulté le 20/04/2012).

Orsenna nous emmène dans un nouvel univers où le lecteur laisse libre cours à son imagination grâce à de nombreux éléments: les contes sont illustrés, les figures de styles permettent au lecteur de se créer ses propres images et le cadre même des contes, l'île, nous amène dans l'univers paradisiaque, proche du rêve. Le conte a donc de nombreuses ressources pédagogiques où plaisir, imagination et grammaire sont étroitement liées.

Erik Orsenna a choisi la forme du conte car elle se veut différente des manuels de grammaire d'un point de vue pédagogique. En outre, la grammaire est ainsi contée et apparaît sous une autre forme qui ne laisse pas le lecteur indifférent. En effet, la grammaire est personnifiée à travers une constellation d'éléments. Personnages, objets, mots, accents ou signes de ponctuation ont la parole dans les quatre contes et la grammaire prend ainsi vie. Notre conteur souhaite créer une relation intime entre le lecteur et sa langue. Les mots mènent une vie humaine, bien proche de celle des élèves, qui fait sourire le lecteur et lui fait prendre conscience de l'importance que l'on doit accorder à la langue française. Plusieurs personnages incarnent des valeurs grammaticales : l'inspectrice Madame Jargonos et le dictateur Nécrole représentent la grammaire traditionnelle, alors que Monsieur Henri, le médiateur de Jeanne et Thomas, et l'institutrice, Mademoiselle Laurencin, sont les voix d'une nouvelle grammaire qui s'attache à instruire les deux jeunes protagonistes tout en privilégiant le plaisir et la pratique : Jeanne et Thomas iront voir d'eux-mêmes la vie que mènent les mots, ils rencontreront les habitants de l'île du subjonctif, la jeune héroïne partira à la découverte du pays des accents et sauvera les mots en leur rendant leur ponctuation. Ainsi, Erik Orsenna offre un nouveau contact entre les élèves et la grammaire : si cette dernière est personnifiée, le lecteur la voit différemment, et prend plus facilement conscience de l'importance de son « bon usage ». En outre, nous avons vu que notre conteur donne la parole à un « Je » adolescent et élève qui, comme le lecteur, appréhende la grammaire. Pourtant, l'exploration de Jeanne sur l'archipel de la langue française, va faire changer ses

premières impressions. Elle deviendra même une grammairienne engagée en se mobilisant pour sauver la langue française. En outre, elle devient écrivain à un double niveau : dans *Et si on dansait ?*[823], elle débute sa carrière en écrivant les discours d'hommes politiques et elle concrétise son métier en racontant ses aventures puisque c'est elle la narratrice des quatre contes. Ainsi, elle devient, après Monsieur Henri, une véritable médiatrice grammaticale. Son parcours peut-être qualifié d'initiatique. En effet, d'abord en proie en doute, elle découvre, avec grand enthousiasme, la vie des mots, la beauté de la langue française et évolue pour devenir écrivain. Le lecteur, en s'identifiant à elle, suit la même progression et acquiert les mêmes connaissances.

Le conte et la représentation de la grammaire personnifiée ne sont pas les seules méthodes exploitées par l'auteur dans cette entreprise. En effet, la langue et l'écriture elles-mêmes viennent aider le conteur à sensibiliser le lecteur sur la nécessité d'une bonne maîtrise de la grammaire. À plusieurs reprises, Erik Orsenna illustre ses propos à l'aide d'outils linguistiques. Nous avons pu voir que la fuite des accents est transcrite, à l'écrit, dans les paroles des personnages puisque leurs phrases sont dénuées d'accentuation ou encore des textes ne sont plus ponctués, afin de rendre compte de l'utilité de la ponctuation pour qu'un message soit convenablement transmis. Ainsi, notre conteur démontre, grâce à l'écriture, l'importance de tous ces éléments grammaticaux. Parallèlement, il offre une réflexion sur la langue en se focalisant sur l'origine de certains mots ou sur la beauté de certaines expressions et il explore même la grammaire dans d'autres langues. Il crée ainsi une sensibilité linguistique chez le lecteur. En outre, son principal objectif est d'allier grammaire et plaisir ; c'est pourquoi les contes sont ponctués d'humour à travers les paroles des personnages ou les mots, et différentes situations qui prêtent au rire. La langue devient sa propre alliée dans sa volonté de peindre une nouvelle grammaire. D'autres ressources linguistiques sont utilisées par l'auteur pour attirer l'attention du lecteur : les

[823] ORSENNA, Erik *Dansait?*.

adresses au lecteur à travers Jeanne, ou les questions rhétoriques. Ainsi, nous avons une mise en abîme : Erik Orsenna conte la grammaire et ses différents mécanismes tout en utilisant ces moyens linguistiques pour transmettre ses messages grammaticaux. L'écriture a donc une place importante. D'ailleurs, les contes sont ponctués de références littéraires. La littérature est présente car les auteurs célèbrent la beauté de la langue, si chère à Erik Orsenna. Poètes, dramaturges, romanciers permettent également à notre conteur de démontrer la valeur universelle, intemporelle et sans frontières de l'écriture. En proposant une culture littéraire au lecteur, il montre que la puissance créatrice des auteurs leur donne une vie éternelle : en écrivant, ils laissent une part d'eux-mêmes puisque les histoires racontées hantent nos pensées. Nous pouvons constater cela avec les contes d'Erik Orsenna. En effet, le conte, faisant appel à l'imagination, ne cesse d'alimenter les pensées du lecteur. Nous pouvons, à notre tour, louer la puissance de la plume de notre conteur qui a créé tout un univers grammatical. L'imagination d'Erik Orsenna déclenche celle du lecteur qui découvre alors une grammaire bien différente de celle qu'il connaissait. Dans les contes, la grammaire rime avec plaisir, douceur, rire et bonheur.

Bibliographie

I- OUVRAGES

A- CORPUS

- ORSENNA, Erik. *La grammaire est une chanson douce.* Paris : Stock, 2001. 136 p.

- ORSENNA, Erik. *Les Chevaliers du Subjonctif*. Paris : Stock, 2004. 183 p.

- ORSENNA, Erik. *La Révolte des accents*. Paris : Stock, 2007 (première édition), Livre de poche, 2008 (la présente édition). 122 p.

- ORSENNA, Erik. *Et si on dansait ?*. Paris : Stock, 2009 (première édition), Livre de poche, 2010 (la présente édition). 120 p.

  Ces quatre œuvres sont des contes grammaticaux. Nous suivons les aventures de deux jeunes, Jeanne et Thomas, son frère. Ils voyagent d'îles en îles et découvrent le monde de la grammaire qui est sans cesse personnifiée à travers une multitude d'éléments. Ces contes illustrés donnent un nouveau visage à la grammaire et donc une nouvelle méthode pour son enseignement.

B- AUTRES ŒUVRES D'ERIK ORSENNA

- ORSENNA, Erik. *Dernières nouvelles des oiseaux*. Paris : Stock, 2005 (première édition), Livre de poche, 2007 (la présente édition). 152 p.

  Ce livre raconte l'histoire de plusieurs élèves qui n'aiment pas l'école mais qui ont un talent et qui n'en sont pas pour autant récompensés. Alors, un jour le président décide de les récompenser et réunit plusieurs élèves sur une même île afin qu'ils travaillent en commun et réalisent quelque chose digne de leur talent. Ils vont finir par construire un avion à eux seuls, en apportant tout leur savoir-faire. Il y a plusieurs références à l'amour de la langue et à l'importance des mots. Comme si quel que soit le sujet de l'œuvre, Erik Orsenna tenait à rendre hommage à la langue française.

C- AUTRES ŒUVRES PORTANT SUR LA GRAMMAIRE

- BENTOLILA, Alain. *Le Verbe contre la barbarie : Apprendre à nos enfants à vivre ensemble.* Paris : Odile Jacob, 2007. 202 p.

  Œuvre consacrée à langue et son évolution, son caractère sacré dans la vie quotidienne et son rapport avec les hommes et l'utilisation qu'ils en font. L'auteur insiste sur l'importance de préserver la langue. En effet, cette dernière est un outil indispensable pour que les hommes communiquent entre eux mais aussi pour qu'ils communiquent avec le monde qui les entoure (donner des noms aux choses, expliquer les choses : tout cela n'est possible que grâce aux mots, et grâce à la syntaxe...). Ce qu'il met en valeur aussi c'est le pouvoir pacifique des mots : savoir parler correctement, utiliser les bonnes structures grammaticales afin de se faire comprendre, cela diminue les risques de la violence physique entre les hommes car « La violence est ainsi l'inéluctable conséquence de l'incapacité de mettre en mots sa pensée en y mettant de l'ordre ».

- BOUIX-LEEMAN, Danielle. *La grammaire ou la galère ?*. Toulouse : Bertrand-Lacoste, 1993. 122 p.

  Méthode et pédagogie proposées pour enseigner la grammaire.

- CAPATTI, Bérénice. *Jouez avec la grammaire française.* Milan : La Spiga Languages, 2002. 32 p.

  Exercices de grammaire pour tester son niveau. Plus que des exercices, ce sont des jeux qui regroupés par termes grammaticaux, divertissent le lecteur tout en l'instruisant car le lecteur enrichit son vocabulaire et sa connaissance de la civilisation française.

- DUNETON, Claude. *Au plaisir des mots*. Paris : Denoël, 2005 (première édition), Points, 2011 (la présente édition). *331 p*.

  Claude Duneton, explore dans cette œuvre l'histoire et l'évolution de plusieurs expressions françaises. Il rassemble dans cet ouvrage les rubriques parues dans sa chronique du *Figaro Littéraire* « Le plaisir des mots ». Il s'agit donc d'attirer l'attention d'un public varié. Pour cela, il utilise une arme redoutable : l'humour. En effet, comme le dit le titre de l'œuvre *Au plaisir des mots,* on peut travailler sur la langue et son histoire avec plaisir.

- FOURNIER, Jean-Louis. *Grammaire française et impertinente*. Paris : Payot & Rivages, 1992 (première édition), Livre de poche, 2003 (la présente édition).
  192 p.

  Manuel de grammaire original. Comme il est écrit en quatrième de couverture : « Elle montre souvent le mauvais exemple, mais donne toujours la bonne règle ». Les exemples donnés sont tous originaux et la plupart sont également ironiques.

- GARCIA-DEBANC, Claudine, CONFAIS, Jean-Paul, GRANDATY Michel. *Quelles grammaires enseigner à l'école et au collège ? : Discours, genres, texte, phrase.* Paris : Delagrave, 2001. 408 p.

  Ouvrage s'organisant autour des programmes d'enseignement et de la formation des enseignants.

- PIVOT, Bernard. *100 mots à sauver*. Paris : Albin Michel, 2004 (première édition), Livre de poche, 2006 (la présente édition). 121 p.

  100 mots à sauver est un petit livre où sont regroupés des mots que l'on n'utilise plus, qui sont en voie de disparition et que l'auteur tente de sauver de l'oubli. Ainsi, tout comme Erik Orsenna, c'est un « amoureux de la langue ».

- RAMBAUD, Patrick. *La Grammaire en s'amusant*. Paris : Grasset & Fasquelle, 2007 (première édition), Livre de poche, 2009 (la présente édition). 189 p.

  Ce livre est à mettre en relation avec les contes grammaticaux d'Erik Orsenna car le projet d'une nouvelle grammaire est né avec Patrick Rambaud et Erik Orsenna, comme il est dit dans la préface de *La Grammaire en s'amusant.* Dans cette même préface, l'auteur donne une définition de la grammaire : « La grammaire n'est qu'un mode d'emploi qui évolue avec l'usage et le temps. Ce n'est pas une punition mais une nécessité, un droit, une chance et un jeu. » .

D- AUTRES ŒUVRES SOLLICITÉES POUR L'ÉTUDE DU CORPUS

- GILLIG, Jean-Marie. *Le conte en pédagogie et en rééducation*. Paris : Dunod, 2004. 234 p.

- LARRABURU-BEDOURET, Sandrine. « Donner du sens à l'enseignement de la langue ». *Modernités 32. Sens de la langue, Sens du langage. Poésie, grammaire, traduction*. Chantal Lapeyre, Isabelle Poulin, Jérôme Roger (Eds).Presses universitaires de Bordeaux, 2011.

  Article évoquant l'enseignement de la langue française et son rapport avec la littérature.

- PROPP, Vladimir. *Morphologie du conte.* Paris : Edition du Seuil, 1965 et 1970. 255 p.

Référence à cent contes de fées russes afin d'identifier une matrice donc tous sont issus.

- SAINT-EXUPERY, Antoine. *Le Petit Prince*. Paris : Ed. Estienne, 1948 (première édition), Ed. Gallimard, 1999 (la présente édition). 99 p.
  Conte poétique, philosophique et illustré.

- THOMASSAINT, Jacques. *Conte et (ré) éducation*. Lyon : Chronique sociale, 1994. 99 p.

E- OUVRAGES USUELS

- BRIGHELLI, Jean-Paul, DOBRANSKY Michel. *L'Argumentation : Démontrer, convaincre, persuader et délibérer. Formes et fonctions de l'essai, du dialogue et de l'apologue*. Paris : Magnard, 2002. 191 p.

- CONSTANT, Anne-Sophie, LEVY, Aldo. *Réussir mémoires et thèses*. Paris : Gualino extenso, 2010. 185p.
  Ouvrage de méthodologie pour les mémoires et les thèses.

- DENIS, Delphine, SANCIER-CHATEAU, Anne. *Grammaire du français*. Paris : Librairie Générale Française, 1994 (première édition), Le livre de poche, 1997 (la présente édition). 545 p.

- JARRETY, Michel. En collaboration avec AQUIEN Michel, BOUTET Dominique, BURY Emmanuel, FRANTZ Pierre, MENAGER Daniel, PHILIPPE Gilles, VADE Yves. *Lexique des termes littéraires*. Paris : Librairie Générale Française, 2001. 475 p.

- KALIKA, Michel. *Le mémoire de master : Projet d'étude. Rapport de stage*. Paris : Dunod, 2008. 206 p.
  Ouvrage de méthodologie pour les mémoires et thèses.

- PEYROUTET, Claude. *Style et rhétorique*. Paris : Nathan, 2002. 160 p.

- REUTER, Yves. *L'analyse du récit*. Paris : Nathan, 2000. 128 p.

II- RESSOURCES ÉLECTRONIQUES

A- ARTICLE EN LIGNE

- BENTOLILA, Alain. En collaboration avec DESMARCHELIER, Dominique et ORSENNA, Erik. *Rapport de mission sur l'enseignement de la grammaire*. 14 novembre 2006. Disponible sur Internet : http://media.education.gouv.fr/file/68/3/3683.pdf. (consulté le 15/09/2011).

  Volonté d'améliorer l'enseignement de la grammaire en privilégiant un enseignement spécifique, une pédagogie vivante et un vocabulaire technique plus simple.

- BEN SOUSSAN, Patrick. « Les émotions : la première grammaire de bébé ? ». *Spirale*, 1/2005, n°33, p. 55-68. Disponible sur Internet URL : http://www.cairn.info/revue-spirale-2005-1-page-55.htm . (consulté le 15 septembre 2011).

  Réflexion sur la toute première grammaire que connaissent les nouveau-nés.

- BONSANG, André. « Nouvelle grammaire traditionnelle ». *Québec français*, 1981, n° 42, p. 91-93. Disponible sur Internet : http://www.erudit.org/culture/qf1076656/qf1204588/57168ac.pdf. (consulté le 15 septembre 2011).

  Débat autour de la grammaire traditionnelle et la nouvelle grammaire.

- FISHER, Carole. « Qui a peur de la nouvelle grammaire ? ». *Québec français*, 1996, n° 101, p. 37-39. Disponible sur Internet : http://www.erudit.org/culture/qf1076656/qf1377398/58655ac.pdf. Ouvrage recensé : CHARTRAND, S-G (dir.), *Pout un nouvel enseignement de la grammaire*. Montréal : Logiques, *1995*, 417 p. (consulté le 15 septembre 2011).

  Discussion autour de l'ouvrage de Suzanne-G Chartrand *Pour un nouvel enseignement de la grammaire* (ensemble de textes de quatorze auteurs) qui est un engagement pour le renouvellement de l'enseignement de la grammaire.

- FISHER, Carole, NADEAU, Marie. « Renouveler à la fois la grammaire et son enseignement ». *Québec français*, 2003, n° 129, p.54-57. Disponible sur Internet : http://www.erudit.org/culture/qf1076656/qf1189952/55750ac.pdf. (consulté le 15 septembre 2011).

  « Guide de méthodologie » pour le nouvel enseignement de la grammaire.

- FRANCOIS, Jacques et al. « Présentation de la classification des Verbes Français de Jean Dubois et Françoise Dubois-Charlier ». *Langue française*, 1/2007, n° 153, p. 3-19. Disponible sur Internet : http://www.cairn.info/revue-langue-francaise-2007-1-page-3.htm (consulté le 15 septembre 2011).

  Présentation du dictionnaire électronique des *Verbes Français* de Jean Dubois et Françoise Dubois-Charlier.

- GANDILLOT, Thierry. « Au plaisir de Duneton ». L'*Express*, publié le 20/12/2004. Disponible sur Internet : http://www.lexpress.fr/culture/livre/au-plaisir-de-duneton_820134.html. (consulté le 02/11/2011).

  Interview de Claude Duneton à l'occasion de la publication de son recueil *Au plaisir des mots.*

- GUERIN, Yves. « Patrick Rambaud, La Grammaire en s'amusant ». *Enseigner le français*, n°885. Disponible sur Internet : http://www.mlfmonde.org/IMG/pdf/p83_85.pdf (consulté le 15 septembre 2011).

  Critique de la *Grammaire en s'amusant* de Patrick Rambaud sur la question de l'humour.

- LEEMAN, Danielle. « Tout contre vs .très contre. ». *Travaux de linguistique*, 1/2001, no42-43, p. 241-252. Disponible sur Internet : http://www.cairn.info/revue-travaux-de-linguistique-2001-1-page-241.htm. (consulté le 15 septembre 2011).

  Réflexion linguistique du mot *contre.*

- LEGER, Véronique. « Pourquoi renouveler l'enseignement de la grammaire ? ». *Québec français*, 1996, n° 102, p. 32-34. Disponible sur Internet :

http://www.erudit.org/culture/qf1076656/qf1377394/58621ac.pdf. (consulté le 15 septembre 2011).

Réflexion sur un nouvel enseignement de la grammaire.

- LORCA, Alexie. « La grammaire est une chanson douce », *Lire*, 2001. Disponible sur internet : http://mondalire.pagesperso-orange.fr/grammaire.htm. (consulté le 10 mars 2012).

- MAHE, Nathalie. « L'enseignement de la littérature au collège ». *L'information littéraire*, 4/2001, Vol. 53, p. 17-20. Disponible sur Internet : http://www.cairn.info/revue-l-information-litteraire-2001-4-page-17.htm. (consulté le 15 septembre 2011).

  Constat et questionnement sur l'enseignement de la littérature et des lettres en général.

- MAREUIL, André. « Quelques conditions psychologiques et pédagogiques d'un renouveau de l'enseignement grammatical ». *Québec français*, 1979, n° 36, p. 52-54. Disponible sur Internet : http://www.erudit.org/culture/qf1076656/qf1208689/51347ac.pdf (consulté le 15 septembre 2011).

  Réflexion d'ensemble sur le rôle et les modalités de l'enseignement à l'école primaire et à l'école secondaire.

- MILOT, Jean-Guy. « Une façon de voir l'enseignement de la grammaire ». *Québec français*, 1984, n° 54, p. 90-92. Disponible sur Internet : http://www.erudit.org/culture/qf1076656/qf1216367/46443ac.pdf. (consulté le 15 septembre 2011).

  L'auteur part d'un constat décevant en ce qui concerne les résultats des élèves pour amener la question suivante : « Mais quelle grammaire enseigner ? Et comment l'enseigner ? ».

- MOSEGAARD HANSEN, Maj-Britt. « La polysémie de l'adverbe *toujours* ». *Travaux de linguistique*, 2/2004, no49, p. 39-55. Disponible sur Internet : http://www.cairn.info/revue-travaux-de-linguistique-2004-2-page-39.htm. (consulté le 15 septembre 2011).

  Description sémantique de l'adverbe *toujours*.

- PAVEAU, Marie-Anne. « Chronique « linguistique » les sirènes folkloriques de la nostalgie académique : les chevaliers du subjonctif et autres sauveurs de l'enseignement en détresse ». *Le Français aujourd'hui*, 2/2005, n° 149, p. 117-124. Disponible sur Internet : http://www.cairn.info/revue-le-francais-aujourd-hui-2005-2-page-117.htm. (consulté le 15 septembre 2011).

  Critique des contes grammaticaux d'Erik Orsenna.

- BUSNEL, François. « Bernard Pivot : « Le hasard a dominé ma vie » ». *Lire*, publié le 04/04/2011. Disponible sur Internet : http://www.lexpress.fr/culture/livre/bernard-pivot-le-hasard-a-domine-ma-vie_978715.html (consulté le 20/01/2012).

  Interview de Bernard Pivot dans lequel il évoque la littérature, la lecture, sa carrière.

- POULIN, Daniel. « Enseigner le français aujourd'hui ou une boutade à l'impératif ? ». *Québec français*, 1974, n° 14, p. 24. Disponible sur Internet : http://www.erudit.org/culture/qf1076656/qf1198325/56912ac.pdf. (consulté le 15 septembre 2011).

  Discussion autour des propositions pour l'enseignement du français et la réalité dans les salles de classe.

- POULIN, Daniel. « Grammaire traditionnelle et grammaire nouvelle, ou De l'analyse à l'analyse structurale ». *Québec français*, 1980, n° 40, p. 29-32. Disponible sur Internet : http://www.erudit.org/culture/qf1076656/qf1205958/57201ac.pdf. (consulté le 15 septembre 2011).

  Comparaison entre la grammaire traditionnelle et la grammaire nouvelle en ce qui concerne les objectifs, le contenu, le travail sur la langue et la méthodologie.

- PUREN, Christian. « Représentation de l'enseignement / apprentissage de la grammaire en didactique des langues ». *Ela. Études de linguistique appliquée*, 2/2001, no 122, p. 135-141. Disponible sur Internet : http://www.cairn.info/revue-ela-2001-2-page-135.htm. (consulté le 15 septembre 2011).

  Réflexion sur la didactique des langues et cultures étrangères.

- RENARD, Michel. « Pour une école de la culture. » Disponible sur Internet :

http://ecoledelaculture.canalblog.com/archives/2006/05/13/1869785.html (consulté le 15/05/2012).

- « Rénover l'enseignement de la grammaire ». *Lettre flash*, 14 décembre 2006. Disponible sur Internet : http://213.215.36.18/IMG/pdf/liste.lyc_Lettre_flash_Rnover_lenseignement_de_la_gramm.pdf (consulté le 15/09/2011).

  Cette « lettre flash date de 2006 » et Gilles de Robien reprend le contenu du rapport sur l'enseignement de la grammaire d'Alain Bentolila. Il s'agit donc de rénover l'enseignement de la grammaire car elle est très importante : « la grammaire est un savoir vivant, qui nous donne aussi une compétence : savoir nous servir de notre langue, en respectant ses règles. ».

- RIENTE, Raphaël, POULIOT, Karine. « Le renouvellement de l'enseignement grammatical : pratiques et perceptions d'enseignants ». *Québec français*, 2003, n° 129, p. 64-65. Disponible sur Internet : http://www.erudit.org/culture/qf1076656/qf1189952/55754ac.pdf. (consulté le 15 septembre 2011).

  Perceptions des enseignants sur le renouvellement de l'enseignement grammatical et de leurs pratiques depuis 1997 (année d'application du programme d'études introduisant cette grammaire dite « nouvelle »).

- ROBIEN, Gilles. « Mise en œuvre du socle commun de connaissances et de compétences : l'enseignement de la grammaire ». *Bulletin Officiel*, n° 3 du18 janvier 2007. Disponible sur Internet : http://www.education.gouv.fr/bo/2007/3/MENB0700097C.htm. (consulté le 15/09/2011).

  Tout comme Alain Bentolila l'avait évoqué, Gilles de Robien précise qu'une bonne maîtrise des règles grammaticales favorise la liberté d'expression, une expression juste et claire.

- SIMARD, Guy, CÔTE, Marcel. « L'apprentissage de l'orthographe grammaticale au secondaire ». *Québec français*, 1984, n° 54, p. 107-113. Disponible sur Internet : http://www.erudit.org/culture/qf1076656/qf1216367/46448ac.pdf. (consulté le 02/11/2011).

  Recherche sur l'apprentissage de l'orthographe grammaticale effectuée de septembre 1980 à juin 1982 à l'école polyvalent de Cabano. Conclusion de l'étude : les élèves du secondaire peuvent améliorer considérablement leurs performances en orthographe grammaticale.

.

- WILMET, Marc. « Chronique « actualité ». Réflexions autour du rapport de mission sur l'enseignement de la grammaire ». *Le Français aujourd'hui*, 1/2007, n° 156, p. 97-106. Disponible sur Internet : http://www.cairn.info/revue-le-francais-aujourd-hui-2007-1-page-97.htm. (consulté le 15 septembre 2011)

  Commentaires sur *Le rapport de mission sur l'enseignement de la* grammaire d'Alain Bentolila (cité plus haut).

B- SITES WEB

1- Méthodologie

- *Comment citer un document électronique*. Disponible sur Internet : http://www.bibl.ulaval.ca/doelec/doelec29.html#web (consulté le 15 septembre 2011).

  Guide de méthodologie pour citer un document électronique dans une bibliographie.

2- L'univers d'Erik Orsenna

- ORSENNA, Erik. *Bienvenue sur l'archipel d'Erik Orsenna*. Disponible sur Internet : http://www.erik-orsenna.com. (consulté le 01/09/2011).

  Site officiel d'Erik Orsenna : biographie, œuvres…

3- Poèmes et complainte jouant avec la grammaire

- ALLAIS, Alphonse. Complainte Amoureuse. Disponible sur Internet : http://poesie.webnet.fr/lesgrandsclassiques/poemes/alphonse_allais/complainte_amoureuse.html. (consulté le 30/06/2012).

  Complainte qui évoque l'amour d'un homme pour une fille qui n'est pas réciproque. L'auteur utilise le subjonctif et joue avec les sonorités des terminaisons dans ses rimes.

- TARDIEU, Jean. *Conjugaisons et Interrogations I*. Disponible sur Internet : http://www.assistancescolaire.com/eleve/1ES/francais/travailler-sur-

des-sujets-du-bac/corpus-hugo-eluard-cadou-tardieu-1_frde25. (consulté le 02/11/2011).

Poème *Conjugaison et Interrogations I*. Remarques de plusieurs lecteurs à propos du poème.

- TARDIEU, Jean. *Étude de pronoms*. Disponible sur Internet : http://lieucommun.canalblog.com/archives/2007/01/30/3852757.html. (consulté le 02/11/2011).

  Poème *Etude de Pronoms.*

- TARDIEU, Jean. *La belle fête*. Disponible sur Internet : http://ecoledebergheim.pagesperso-orange.fr/classe/cm1/poesie/poesie20032004/la%20belle%20fete/00bellefete.htm. (consulté le 02/11/2011).

  Poème *La belle fête.* L'auteur joue avec la conjugaison des verbes à des fins poétiques.

4- Le conte

- *Le Petit Prince*. Disponible sur Internet : http://www.lepetitprince.com/oeuvre/thematique/. (consulté le 02/11/2011).

  Site officiel du livre *Le Petit Prince*.

- *Les contes de fées.* Disponible sur Internet : http://expositions.bnf.fr/contes/index.htm. (consulté le 22/01/2012).

  Histoire et évolution dans le temps du conte de fées.

5- SITES GÉNÉRALISTES SUR DES PRATIQUES ET INNOVATIONS PÉDAGOGIQUES

- *La main à la pâte.* Disponible sur Internet : http://www.lamap.fr/ (consulté le 20/01/2012).

  Rénover l'enseignement des sciences à l'école à l'école primaire en favorisant un enseignement fondé sur une démarche d'investigation scientifique : projet lancé par Georges Charpak en 1996.

- *Le café pédagogique*. Disponible sur Internet : http://www.cafepedagogique.net/lesdossiers/Pages/grammaire06_index.aspx (consulté le 20/01/2012).
  Plusieurs points de vue sur le rapport d'Alain Bentolila sur la grammaire.

C- BIOGRAPHIES D'AUTEURS

- *Bérénice Capatti*. Disponible sur Internet : http://www.babelio.com/auteur/Berenice-Capatti/130582 (consulté le 02/11/2011).

- *Biographie de Jean-Pierre Colignon*. Disponible sur Internet : http://www.patrimoinepiriac.fr/BiographieColignon.pdf (consulté le 02/11/2011).

- *Georges Dumézil (1898-1986)*. Disponible sur Internet : http://www.academie-francaise.fr/immortels/base/academiciens/fiche.asp?param=658. (consulté le 20/01/2012).

- *Claude Duneton*. Disponible sur Internet : http://mondalire.pagesperso-orange.fr/duneton.htm (consulté le 20/01/2012).

- *Alphonse Karr*. Disponible sur Internet : http://www.evene.fr/celebre/biographie/alphonse-karr-112.php (consulté le 20/01/2012).

- *Notice sur Antoine Oudin*. Disponible sur internet : http://www.dictionnaire-france.com/prefat6.html . (consulté le 20/01/2012).

- *Bernard Pivot*. Disponible sur Internet: http://www.evene.fr/celebre/biographie/bernard-pivot-2381.php. (consulté le 20/01/2012).

- *Alexandre Vialatte*. Disponible sur Internet : http://www.evene.fr/celebre/biographie/alexandre-vialatte-2078.php. (consulté le 20/01/2012).

D- VIDEOS

1- Chansons

- CHANSON PLUS BIFLUORÉE, *Grammaire Song*. (chanson : 3 :35 min). Extrait de l'album *De Concert et d'imprévu*, RYM Musique, 2006. Disponible sur Internet :http://www.parolesmania.com/paroles_chanson_plus_bifluoree_38953/paroles_grammaire_song_685044.html (consulté le 15 septembre 2011).

- CHANSON PLUS BIFLUORÉE, *L'imparfait du subjonctif*. (chanson : 2 :31min). Extrait de l'album *Au bilboquet des planètes*, Viva Production, 1999 (RYM Musique rééd. 2002). Disponible sur Internet : http://www.lyricsmania.com/limparfait_du_subjonctif_lyrics_chanson_plus_bifluoree.html. (consulté le 15 septembre 2011).

- HANGAR, *Les mots* (chanson : 2 :41 min.). Extrait de l'album éponyme *Hangar*, Roy Music/Universal, 2010. Disponible sur Internet : http://www.youtube.com/watch?v=wCsIRsRpMiE (consulté le 15 septembre 2011).

Ces trois chansons françaises ont pour thème la grammaire, les mots. Une autre manière d'aborder la grammaire.

2- Théâtre filmé

- *La Grammaire est une chanson douce*. (vidéo : 4 : 28 min. Allemagne, 2011 : schule im wandel teil 2 unterricht. theaterarbeit im französischunterricht: "changement dans le cadre de l'école pour l'enseignement 2. travail théâtral dans les cours de français).

Disponible sur Internet : http://www.youtube.com/watch?v=Ch1hDoFXDAA (consulté le 15 septembre 2011).

Groupe d'élèves allemands jouant une scène de *La Grammaire est une chanson douce.* (La scène où le nom « maison » doit choisir son adjectif.).

3- Dialogue/Interview ou Émission de radio

- *Dialogues avec Erik Orsenna, Version longue*. [Vidéo]. Version longue de la rencontre avec Erik Orsenna qui a eu lieu à la librairie Dialogues, à Brest, le 20 novembre 2009 à l'occasion de la parution de son roman *Et si on dansait ?*. Disponible sur Internet : http://www.youtube.com/watch?v=v5Wk7EU4dZ0 (consulté le 15 septembre 2011).

  Discussion autour du livre *Et si on dansait ?* et sur la grammaire en général à l'école.

- LEHUT, Bernard. *Les livres ont la parole* [vidéo]. Avec Erik Orsenna. Émission en ligne du 30 août 2009. Disponible sur Internet: http://www.rtl.fr/actualites/livres/article/et-si-on-dansait-de-erik-orsenna-5927194512. (consulté le 15/09/2009).

  Discussion sur le livre *Et si on dansait ?* et donc sur l'importance de la ponctuation.

Table des annexes

Annexe I : Représentation de la catégorie grammaticale du « mot » dans *grammaire française et impertinente* 227

Annexe II : Représentation de la catégorie grammaticale de « l'article » dans *Grammaire française et impertinente* 228

Annexe III : Exercice : une charade grammaticale dans *Jouez avec la grammaire française* 229

Annexe IV : Paroles de *Grammaire song* du groupe *Chanson Plus Bifluorée*..... 230

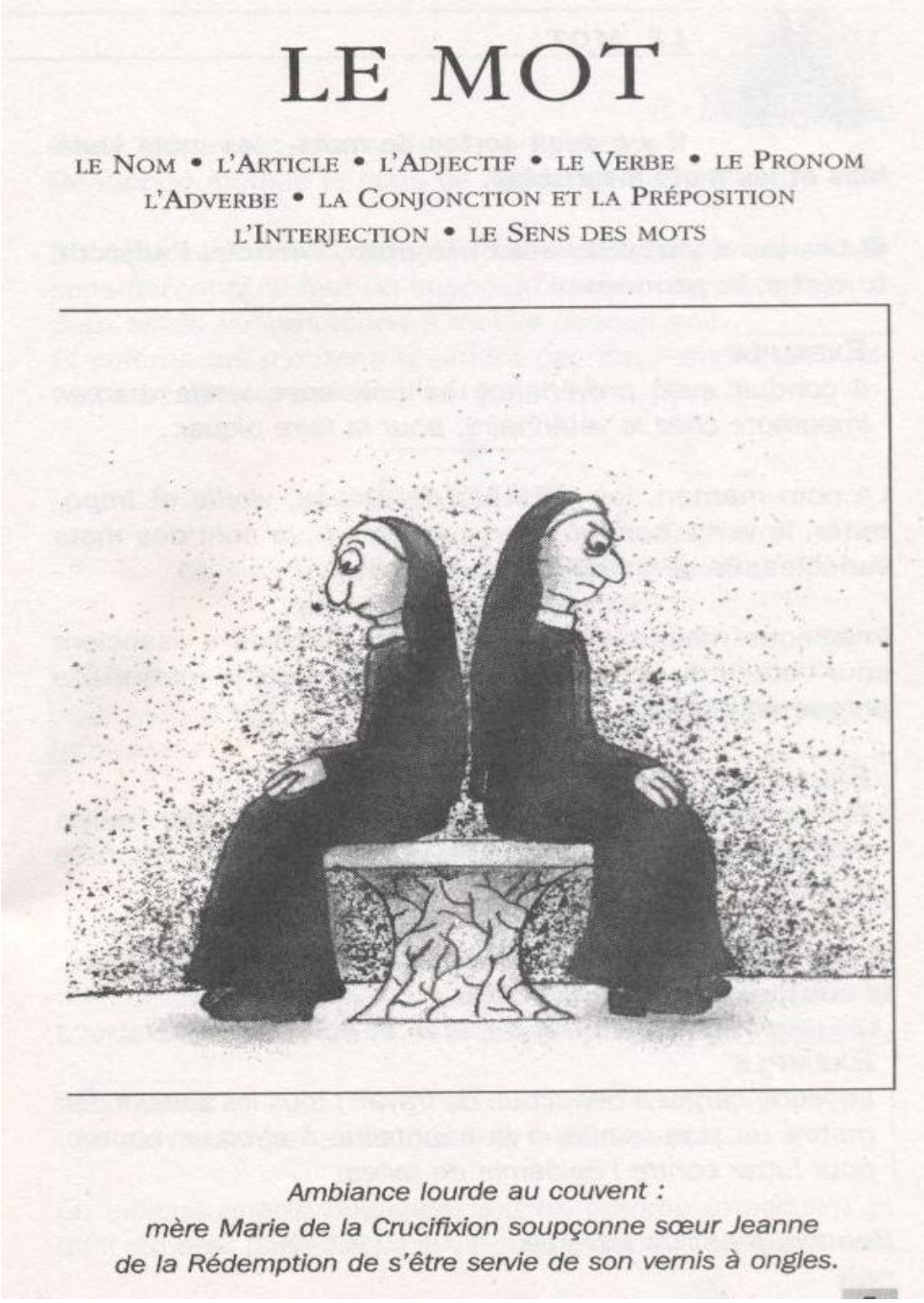
Annexe V : Paroles de *l'imparfait du subjonctif* du groupe *Chanson Plus Bifluorée* 232

Annexe VI : Paroles des *Mots* du groupe *Hangar* 234

Annexe VII : Résumé des contes 236

Annexe I

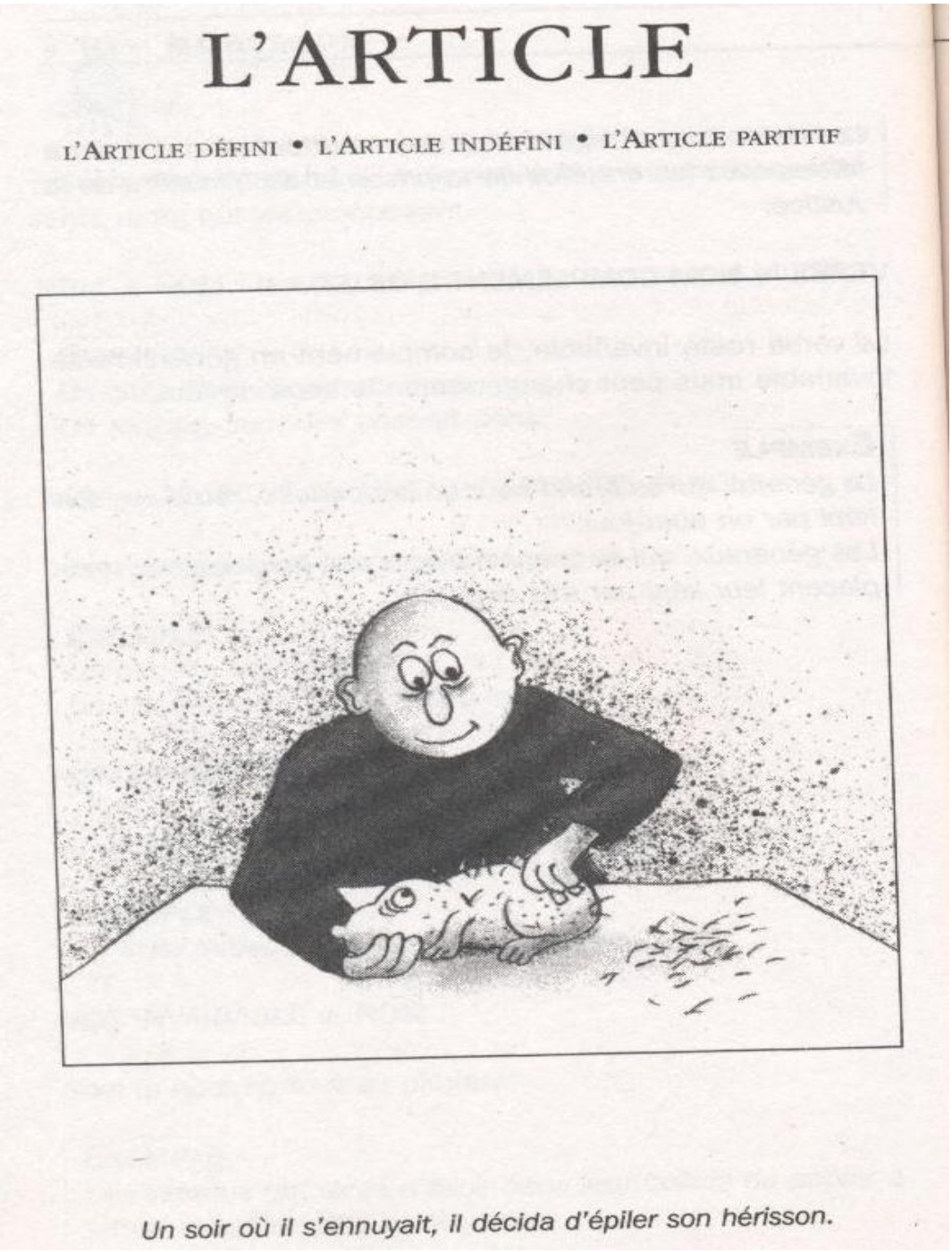
Représentation de la catégorie grammaticale du « Mot » dans *Grammaire française et impertinente*



Ambiance lourde au couvent :
mère Marie de la Crucifixion soupçonne sœur Jeanne
de la Rédemption de s'être servie de son vernis à ongles.

Annexe II

Représentation de la catégorie grammaticale de « L'article » dans *Grammaire française et impertinente*



L'ARTICLE

L'ARTICLE DÉFINI • L'ARTICLE INDÉFINI • L'ARTICLE PARTITIF

Un soir où il s'ennuyait, il décida d'épiler son hérisson.

Annexe III

Exercice : une charade grammaticale dans *Jouez avec la grammaire française*

b. **Trouvez la solution des charades suivantes et complétez à l'aide des adjectifs ordinaux qui manquent.**

1. Mon premier est une préposition ou un verbe.
   Mon deuxième est tout de suite après quatre-vingt-dix-neuf.
   Mon ..... est un membre de la famille.
   Mon tout monte et descend.
2. Mon premier est un organe qui purifie le sang.
   Mon ..... ne fait pas de sottises.
   Mon tout vient après le lavage.
3. Mon ..... est la moitié d'une demi-noix exotique.
   Mon deuxième est la fin du dimanche.
   Mon troisième est une petite étendue d'eau.
   Mon tout est un rêve angoissant.
4. La peinture, la musique et la danse appartiennent à mon premier.
   Mon deuxième est synonyme de " cheveux " en langue familière.
   Mon troisième est une voyelle.
   L'horizon limite mon ..... .
   Mon tout est le contraire de " naturel ".
5. Mon premier est une note de musique.
   Les vitres d'une maison sont en mon ..... .
   Une tasse a mon troisième.
   Les dames font mon tout quand elles saluent une reine.

Annexe IV

Paroles de *Grammaire song* du groupe *Chanson Plus Bifluorée*

D'accord c'est un peu rébarbatif
Le subjonctif en apéritif
Passons sur le mode impératif
Le plus-que-parfait, le pronom relatif

Adjectif possessif : possession
Mes, tes, ses, nos, vos, leurs, mon, ton, son
Exemple facile ; c'est son tonton
qu'est ton maçon, lui qui t'a bâti ta maison

Un cheval au pluriel c'est chevaux
Mais des batailles font pas des bateaux
Exception faite pour aller aux bals
Danser quels régals dans tous les carnavals

Avez-vous bien étudié la grammaire
Les règles littéraires, accordé l'auxiliaire ?
Avez-vous bien révisé le français
L'attribut du sujet, le complément d'objet ?

L'accent aigu remplace souvent
Un ancien "s" qu'on avait dans l'temps
L'accent circonflexe évidemment
mis pour une lettre qu'on écrivait avant

J'ai laissé mon épée à l'escole
Avant que d'estudier l'anatole
De l'anglais on garde le foot-ball
le gin, le pudding et puis le music-hall

Avez-vous bien étudié la grammaire
Les règles littéraires, accordé l'auxiliaire ?
Avez-vous bien révisé le français
L'attribut du sujet, le complément d'objet ?

"Tout" adverbe est toujours inchangé
Mais "tout" adjectif peut s'accorder
Quand "tout" est pronom, difficulté !

"Tout" c'est compliqué, on n'y est plus tout à fait

Bijou caillou chou genou hibou
Sans oublier tous nos vieux joujoux
Bijou caillou chou genou hibou pou
Mais où est donc or ni car, souvenez-vous

Avez-vous bien étudié la grammaire
Les règles littéraires, accordé l'auxiliaire ?
Avez-vous bien révisé le français
L'attribut du sujet, le complément d'objet ?

Avez-vous cherché dans le dictionnaire
Compris le questionnaire, écrit vos commentaires ?
Avez-vous bien étudié l'imparfait
L'attribut du sujet, le complément d'objet ?

Avez-vous résolu tous les mystères
De la conjugaison et du vocabulaire
Du temps où vous remplissiez vos cahiers
D'attributs du sujet, de compléments d'objet ?

Annexe V

Paroles de *L'imparfait du subjonctif* du groupe *Chanson Plus Bifluorée*

Dès le moment que je vous vis
Beauté torride vous me plûtes
De l'amour qu'en vos yeux je pris
Aussitôt vous vous aperçûtes

Ah fallait-il que je vous visse
Fallait-il que vous me plussiez
Qu'ingénument je vous le disse
Qu'avec orgueil vous vous tussiez

A l'imparfait du subjonctif
Vous m'avez fait un drôle d'effet
Au présent de l'indicatif
Vos yeux étaient plus que parfaits

Bien heureux encore que je pusse
Vous parler et que vous pussiez
Dans le tohu-bohu des puces
M'ouïr bien que vous chinassiez

Pourtant je le pus et vous pûtes
Mais pour que vous me cédassiez
Je dus mentir et vous me crûtes
Sans que vous ne vous méfiassiez

A l'imparfait du subjonctif
Vous m'avez fait un drôle d'effet
Au présent de l'indicatif
Vos yeux étaient plus que parfaits

Fallait-il que je vous aimasse
Fallait-il que je vous voulusse
Et pour que je vous embrassasse
Fallait-il que je vous reçusse

Qu'en vain je m'opiniâtrasse
Que vous me désespérassiez
Et que je vous idolâtrasse

Pour que vous m'assassinassiez

A l'imparfait du subjonctif
Vous m'avez fait un drôle d'effet
Au présent de l'indicatif
Vos cheveux aussi me plaisaient

A l'imparfait du subjonctif
Vous m'avez fait un drôle d'effet
Mais au futur interrogatif
Vous laisserez-vous conjuguer ?

Annexe VI

Paroles des *Mots* du groupe *Hangar*

J'aime quand tu aimes en majuscules,
Tous tes mots d'amours en minuscules,
Et puis ton accent grave de circonstance,
Ton passé composé en mon absence.

J'aime le parfait de tes attributs,
Le très singulier de tes cris aigus,
Autant que de silences en suspensions,
Pour complément d'information.

Il n'y a pas d'amour

Refrain:
Sans sujets qui fâchent,
(Ah Ah AhAh)
Sans verbes qui se crachent,
(Ah Ah AhAh)
Et sans objets qui cassent,
(Ah Ah AhAh)
Il n'y a pas d'amour...
(Ah Ah AhAh)

J'aime tes grands airs de:
"je n'en peux plus, de conjuguer l'amour avec le cul"
C'est si bon quand tu mets les points sur les "i",
Entre parenthèses tu es bien plus sexy.

Il n'y a pas d'amour

Refrain:
Sans sujets qui fâchent,
(Ah Ah AhAh)
Sans verbes qui se crachent,
(Ah Ah AhAh)
Et sans objets qui cassent,
(Ah Ah AhAh)
Il n'y a pas d'amour...
(Ah Ah AhAh)

Il y a des temps où tout s'arrête,
Et tant d'autres où tu t'entêtes,
Ces interrogations qui nous démangent,
Et ces mots qui jamais ne changent!!

Comme ces sujets qui fâchent,
(Ah Ah AhAh)
Ces sujets qui se crachent,
(Ah Ah AhAh)
Et ces objets qui cassent,
(Ah Ah AhAh)
Il n'y a pas d'amour...
(Ah Ah AhAh)

Il n'y a pas d'amour
(Ah Ah AhAh)
(Ah Ah AhAh)
Il n'y a pas d'amour
(Ah Ah AhAh)
(Ah Ah AhAh)

Il n'y a pas d'amour
Sans sujets qui...

Annexe VII

Résumé des contes

- *La grammaire est une chanson douce*

Jeanne, dix ans, et son frère aîné de quatre ans, Thomas, habitent l'Europe et voyagent régulièrement pour aller rendre visite à leur père. Alors qu'ils traversent l'Atlantique, une tempête les surprend. Ils font naufrage et échouent sur une île. Une île magique où les mots mènent une vie humaine. Avec l'aide de Monsieur Henri, un amoureux des mots et de la musique, les deux jeunes protagonistes vont explorer les territoires mystérieux de la langue française tout en luttant contre deux personnages opposés à toute forme de plaisir grammatical : Nécrole, le dictateur, et Madame Jargonos, l'inspectrice.

- *Les Chevaliers du Subjonctif*

Nous retrouvons Jeanne, douze ans, et Thomas dans un nouveau périple grammatical. La jeune fille mène une enquête sur l'amour et trouvera sa réponse sur l'île du subjonctif, mode en connivence avec l'amour. Thomas, quant à lui, travaille dans une usine sur l'île du subjonctif. Devenue assistante d'un cartographe, Jeanne partira à la rencontre des habitants de l'île du subjonctif. En effet, Nécrole, qui voit le subjonctif comme une mode révolutionnaire, ordonne au cartographe de dessiner l'île en vue d'une future invasion. Suite à un accident de planeur, la jeune héroïne atterrit sur l'île du mode où elle rencontre Dany qui lui fera découvrir les grands principes du subjonctif, mode du rêve, du désir et de l'imagination.

- *La Révolte des accents*

Jeanne a grandi, elle a désormais quatorze ans, et elle travaille comme assistante du capitaine du port. Un jour, une jonque de comédiens arrive. L'île entière se laisse emporter par le bonheur de la représentation théâtrale de *Roméo et Juliette*. Cependant, le lendemain, les épices et les accents se sont évadés. Monsieur Henri découvre que les accents sont partis avec la jonque en Inde car ils étaient révoltés du peu d'attention qu'on leur accordait. Jeanne propose au maire de partir à la recherche des accents. Arrivée à destination, la jeune fille rencontre un jeune Indien, dont elle tombera amoureuse, qui lui conte l'histoire de la vallée des comédiens, des accents et des épices. Elle retrouve Thomas qui travaille dans une société chargée de réajuster les accents aux phrases des clients. Durant ce grand voyage au cœur même de la langue française, Jeanne comprend que les accents sont indispensables car ils illuminent nos vies.

- *Et si on dansait ?*

Dans ce quatrième et dernier conte grammatical, l'auteur fait l'éloge de la ponctuation. Jeanne, seize ans, est devenue écrivain : elle écrit les devoirs de ses camarades et rédige des discours pour des hommes politiques. Elle comprend, durant ses exercices d'écriture, l'importance de la ponctuation. Aidée de son frère, musicien, elle apprend les bases de la musique et le rythme pour améliorer ses discours. La nécessité de la ponctuation prend tout son sens lorsqu'elle découvre des phrases, des mots échoués sur la plage et dénués de toute forme de ponctuation. Grammairienne engagée, Jeanne fera appel aux musiciens et à un typographe pour trouver une solution. Le conte se clôt sur une danse des mots qui remercient Jeanne d'avoir redonné à la ponctuation toute son importance.

Table des illustrations

Figure 1 : Le schéma narratif des contes 46

Figure 2 : L'évasion du lecteur. Erik Orsenna, *La grammaire est une chanson douce*, p. 134 50

Figure 3 : Grammaire et paysage merveilleux. Erik Orsenna, *La grammaire est une chanson douce*, p. 31 51

Figure 4 : Mise en abîme du plaisir du conte. Erik Orsenna, *La Révolte des accents*, p. 64-65 52

Figure 5 : Le pouvoir des mots. Erik Orsenna, *La grammaire est une chanson douce*, p. 13 53

Figure 6 : Mise en abîme du théâtre. Erik Orsenna, *La Révolte des accents*, p.28 54

Figure 7 : Transmission d'un message alarmant. *Et si on dansait ?*, p. 60 55

Figure 8 : L'archipel des temps. Erik Orsenna, *Bienvenue sur l'archipel d'Erik Orsenna*... 62

Figure 9 : « Et à quoi te sert-il de posséder les étoiles ? ». Antoine de Saint-Exupéry, *Le Petit Prince*, p. 50 64

Figure 10 : L'avenir de Jeanne. Erik Orsenna, *Les Chevaliers du Subjonctif*, p. 21 70

Figure 11 : L'inspectrice Jargonos, tel un loup à jeun. Michel Renard, « Pour une école de la culture ». 92

Figure 12 : La ville des mots. Erik Orsenna, *La grammaire est une chanson douce*, p. 68..... 105

Figure 13 : Le mariage des noms avec les adjectifs. Erik Orsenna, *La grammaire est une chanson douce*, p. 74..... 122

Figure 14 : Les accents en Arabie. Erik Orsenna, *la revolte des accents*, p. 98 160

Figure 15 : Les accents chinois. Erik Orsenna, *La Révolte des accents*, p.101..... 161

Figure 16 : Le subjonctif en japonais. Erik Orsenna, *Les Chevaliers du Subjonctif*, p. 94..... 163

Figure 17 : Le subjonctif en hiéroglyphes. Erik Orsenna, *Les Chevaliers du Subjonctif*, p. 95 163

Index des références littéraires, culturelles et des figures de style dans les quatre contes

A

Apollinaire Guillaume, 191

B

Borges Jorge Luis, 192

C

Céline, 186
Chanson plus Bifluorée, 139, 140, 142, 143
Conrad, Joseph, 76, 203

D

Defoe Daniel, 184
don Juan, 174, 188

G

Güiraldes Ricardo, 137
Gulliver, 185
Gracq, Julien, 183

H

Hangar, 139, 142
Harry Potter, 153, 186
Hemingway Ernest, 76, 203
Homère, 192

K

Kessel Joseph, 153, 186

L

La princesse de Clèves, 151, 184
Le Barbier de Séville, 188
La Fontaine (de) Jean, 76, 96, 190, 202

M

Marianne, 188
Melville Herman, 76, 203
Métaphore, 15, 16, 56, 81, 195
Mise en abîme, 5, 35, 52, 54, 80, 92, 106, 107, 146, 148-149, 152, 199

N

Nothomb Amélie, 184

P

Personnification, 4, 16, 87, 106, 172, 194
Prosopopée, 192, 194, 199
Proust, Marcel, 76, 201

Q

Questions rhétoriques,164, 180, 182

R

Roméo et Juliette, 54, 140, 187, 188

S

Saint-Exupéry Antoine, 63, 64, 76, 200
Sédar Senghor, Léopold, 80, 177, 193, 194
Salvador, Henri, 58, 60, 103, 131, 134

V

Valéry Paul, 47, 191
Vilar, Jean, 188
Verne Jules, 183

*Les figures de style sont annoncées en gras.

Table des matières

REMERCIEMENTS **2**

SOMMAIRE **4**

AVERTISSEMENT **6**

INTRODUCTION **7**

CHAPITRE I : VERS DE NOUVELLES AVENTURES GRAMMATICALES **10**

I. « Les mots sont les petits moteurs de la vie » (Erik Orsenna, *La grammaire est une chanson douce*) **12**

1- Définition de la grammaire dans les œuvres d'Alain Bentolila, Erik Orsenna et Patrick Rambaud 12

2- L'importance de la grammaire 20

II. Volonté de rénover l'enseignement de la grammaire **23**

1- Inquiétudes et constats alarmants 23

2- Rapport de mission sur l'enseignement de la grammaire d'Alain Bentolila en collaboration avec Erik Orsenna et Dominique Desmarchelier 30

3- Quelques exemples de « sauveurs de la langue » 33

4- Le pacte littéraire entre Erik Orsenna et Patrick Rambaud 39

III. Le conte : une nouvelle approche de la grammaire **41**

1- Apport du conte en pédagogie 42

2- Éléments caractéristiques du conte 45

3- Un appel à l'imagination 47

a- Les illustrations 49

b- Les images poétiques 56

c- La place de la musique 57

d- Le cadre : l'île 60

4- Sur la piste du conte philosophique ? 63

CHAPITRE II : LA REPRESENTATION DE LA GRAMMAIRE DANS LES CONTES 66

I. Les personnages principaux 67
1- Jeanne : vers le conte initiatique 68
2- Relation Jeanne / Thomas : un appel à l'identification du lecteur 82

II. La personnification de la grammaire 87
1- Madame Jargonos et Nécrole : la grammaire traditionnelle 88
2- Les voix d'une nouvelle grammaire 95
a- Mademoiselle Laurencin : institutrice passionnée 96
b- Monsieur Henri : un médiateur 98
3- La grammaire symbolisée par une constellation d'éléments 104
a- Les mots, les signes 104
b- Les objets 111
c- Les personnages secondaires 115

III. Grammaire étudiée par le biais d'exemples quotidiens, intemporels et universels. 121
1- La vie amoureuse des mots 121
2- Amour et grammaire : concepts intimement liés 124

IV. Solfège et grammaire, même combat ? 131
1- Le pouvoir de la musique 131
2- Connivence entre la musique et la grammaire : deux arts dictés par des règles 133
3- La grammaire en musique 139
a- *Chanson plus Bifluorée* ou comment chanter l'amour de la grammaire 140
b- *Hangar* ou comment chanter l'amour par la grammaire 142

CHAPITRE III : L'ECRITURE, LA LANGUE : MIROIR DE LA PAROLE D'ERIK ORSENNA 145

I. Mise en abîme de la langue 146
1- Illustrer les arguments par la langue elle-même 146
2- Réflexions sur la langue 154
a- Un regard sur le sens des mots 154
b- Un regard sur d'autres langues : une ouverture vers le monde ? ... 159

II. L'art du langage : un outil pour attirer l'attention du lecteur 164
1- L'humour 165
a- Le langage de Jeanne 165
b- L'humour chez d'autres personnages 169
c- Les situations humoristiques et l'ironie des mots 172
d- L'absence d'humour 175
2- Adresses au lecteur 177
3- Questions rhétoriques pour attiser la curiosité du lecteur 180

III. Les références littéraires : un éloge de l'écriture 183
1- Figures romancières 183
2- La dimension théâtrale 187
3- La dimension poétique 189
a- Les références poétiques dans les contes 190
b- Jean Tardieu : la grammaire en poème 196
4- La mise en abîme de l'écriture : un hommage à l'écrivain et au pouvoir des mots 199
5- Références à l'univers enfantin : clins d'œil saisis par le lecteur 204

CONCLUSION 208

BIBLIOGRAPHIE 212

TABLE DES ANNEXES 226

TABLE DES ILLUSTRATIONS 238

INDEX DES REFERENCES LITTERAIRES, CULTURELLES ET DES FIGURES DE STYLE DANS LES QUATRE CONTES 240

TABLE DES MATIERES 242

RÉSUMÉ

Ce mémoire se propose de partir à la rencontre d'une grammaire revisitée par Erik Orsenna, membre de l'Académie française depuis 1998. À travers quatre contes, l'écrivain nous amène sur les îles d'une langue française qui s'éloigne des manuels traditionnels. Ce projet a une histoire. En effet, le conteur, réceptif aux demandes des élèves et aux constats alarmants sur leurs visions des mécanismes de leur propre langue, a entrepris d'écrire une nouvelle grammaire. En offrant une définition élogieuse de la grammaire, il en démontre l'importance dans toute vie humaine. Bien plus qu'un simple mécanisme langagier, la grammaire est un outil nécessaire pour entrer en contact avec autrui et est également une ouverture vers le monde. Nous verrons que d'autres auteurs, tels Alain Bentolila et Patrick Rambaud, ont prêté leur plume pour peindre, à leur tour, les louanges de la langue française et proposer, tout comme Erik Orsenna, de nouvelles méthodes d'enseignement de la grammaire.

Cette étude s'intéresse alors à la forme du conte choisie par Erik Orsenna, choix qui n'est pas anodin puisque le conteur souhaite allier grammaire, plaisir et imagination, trois aspects qui lui sont chers. La précédente analyse nous conduit par la suite à étudier la représentation de la grammaire dans ces quatre contes. Cette dernière est personnifiée, comparée à la musique et peinte avec une couleur universelle : l'amour. Ainsi, cela permet à l'auteur de la rendre plus accessible aux lecteurs. En outre, Erik Orsenna donne la parole à Jeanne, un « Je » adolescent, qui, accompagné de son frère Thomas, part explorer les territoires mystérieux de la langue française. Les lecteurs peuvent ainsi s'identifier aux deux jeunes protagonistes, et découvrir, dans un même rythme, le nouveau visage de la grammaire.

Ce mémoire se dirige vers un nouvel aspect : l'écriture. En effet, la langue devient la principale alliée d'Erik Orsenna dans ce projet. C'est grâce aux mots, aux phrases et à la toile de fond poétique que le conteur transmet des notions et des messages grammaticaux. De même, il défend l'idée que l'enseignement ne doit pas être privé de plaisir. Il n'est donc pas étonnant que les contes soient empreints d'humour tout au long des péripéties de Jeanne et Thomas. En outre, les quatre contes sont parsemés de références littéraires, un moyen de créer une connivence entre les lecteurs et la littérature. L'écriture, la langue sont donc mises en abîme et deviennent un sujet central au sein des contes.

SUMMARY

This dissertation intends to gain an insight into a grammar revisited by Erik Orsenna, member of the Académie française since 1998. Through four tales, the writer brings us on the islands of a French language that strays away from traditional textbooks. Behind this project is a story. Thus, the storyteller – aware of pupils' demands and of the alarming assessment of their views on their own language mechanisms – has undertaken the writing of a new grammar. By extolling the virtues of grammar, he demonstrates its vital importance in every human life. Far more than a mere language mechanism, grammar is a necessary tool to enter into contact with others, as well as openness to the world. We will see that other authors such as Alain Bentolila and Patrick Rambaud have also praised the virtues of the French language and proposed - just as Erik Orsenna has - new methods to teach grammar.

So this study takes an interest in the form of the tale chosen by Erik Orsenna; a not so insignificant choice as the storyteller wishes to combine three aspects that are dear to him: grammar, pleasure and imagination. The previous analysis then leads us to study how grammar is represented in these four tales. It

is personified, compared to music and painted in a universal color: love. That way, the author opens it to as many readers as possible. Furthermore, Erik Orsenna gives voice to Jeanne, a teenage "I" who - along with her brother Thomas – sets off to explore the mysterious territories of the French language. Thus, the readers can identify themselves to the two young protagonists and discover, at the same time, grammar's new face.

This master dissertation heads to a new aspect: the writing. Indeed, the language becomes Erik Orsenna's main ally in this project. It is thanks to words, sentences and a poetic backdrop that the storyteller passes on grammatical notions and messages. In addition, he defends the idea that education should not be deprived of pleasure. It is therefore not surprising to find that the tales are full of humour throughout Jeanne and Thomas's adventures. Moreover, the four tales are sprinkled with literary references, a means of creating complicity between the readers and literature. So the writing - and through it the language - are a "mise en abîme" and become a subject central to the tales.

RESUMEN

El próposito de esta tesina es conocer una gramática actualizada por Erik Orsenna, miembro de la Academia francesa desde 1998. A través de cuatro cuentos, el escritor nos lleva a las islas de la lengua francesa que se aleja de los manuales tradicionales. Este proyecto tiene una historia. El cuentista, receptivo a las preguntas de los alumnos y a las actas alarmantes sobre sus visiones de los mecanismos de su propia lengua, se ha propuesto escribir una nueva gramática. Ofreciendo una definición elogiosa de la gramática, demuestra su importancia en toda vida humana. Mucho más que un simple mecanismo del lenguaje, la gramática es un instrumento necesario para entrar en contacto con otro y también es una apertura hacia la gente. Veremos que otros autores, tales como Alain Bentolila y Patrick Rambaud prestaron su pluma para pintar, a su vez, los

encomios de la lengua francesa y proponer, como Erik Orsenna, nuevos métodos de enseñanza de la gramática.

Asi que este estudio se interesa por la forma del cuento elegida por Erik Orsenna, alternativa que no es anodina ya que el cuentista desea aliar gramática, placer e imaginación, tres aspectos que son importantes para él. El análisis precedente nos conduce más tarde a estudiar la representación de la gramática en estos cuatro cuentos. Esta última està personificada, comparada con la música y pintada con un color universal: el amor. Esto le permite al autor hacérsela más accesible a los lectores. Además, Erik Orsenna da voz a Jeanne, un "Yo" adolescente, que acompañada por su hermano Thomas, sale a explorar los territorios misteriosos de la lengua francesa. Los lectores pueden así identificarse con los dos jóvenes protagonistas, y descubrir, al mismo ritmo, la nueva cara de la gramática.

Esta tesina se dirige a un nuevo aspecto: la escritura. La lengua se hace la principal aliada de Erik Orsenna en este proyecto. Gracias a las palabras, a las frases y al telón de foro poético el cuentista transmite nociones y mensajes gramaticales. Asimismo, defiende la idea que la enseñanza no debe ser privada de placer. Pues no es sorprendente que los cuentos estén marcados por el humor a lo largo de las peripecias de Jeanne y Thomas. Además, los cuatro cuentos están salpicados por referencias literarias, una manera de crear una connivencia entre los lectores y la literatura. Así pués, la escritura y la lengua están construidas en abismo y se convierten en el sujeto central en el seno de los cuentos.

MOTS CLÉS[824]:

- Accentuation : accentuation ; acentuación
- Conte : tale ; cuento
- Compréhension : compréhension ; comprensión

[824] Les mots traduits apparaissent d'abord en anglais, puis en espagnol.

- Grammaire : grammar ; gramática
- Identification : identification ; identificación
- Linguistique : linguistic ; linguístico
- Mots : words ; palabras
- Ponctuation : punctuation ; puntuacion
- Sens : sense ; sentido
- Subjonctif : subjunctive ; subjuntivo